

PEN CLUB DE MONACO 2023



N°39

SOMMAIRE



Le mot du Président	1
Prix Armand Lunel 2023	3
Les 1000 Mots Gérard Comman	27
Prix d'écriture théâtrale Jean Cocteau 2023	31
Petits ateliers de littérature	36
Jeter l'Encre avec le PEN Club	103



© Thomas Blanchy

LE MOT DU PRÉSIDENT

En cette année de commémoration du centenaire de la naissance du Prince Rainier III, une association comme la nôtre se doit de lui rendre hommage pour le rôle qui fut le sien dans le domaine de la culture en Principauté. D'autant que c'est sous son règne, en 1968, que le P.E.N. Club de Monaco fut fondé et qu'il reçoit depuis lors une subvention de la part de la Direction des Affaires Culturelles.

Aussi, en très modeste reconnaissance, la belle photo de notre couverture montre-t-elle le Prince Rainier III un stylo, emblème de notre association, à la main. Écho à la couverture de l'an passé qui montrait son bisaïeul le Prince Albert Ier une plume à la main, hommage que nous lui rendions dans le cadre de la commémoration du centenaire de sa disparition.

Certes leur rapport à l'écriture diffère, si Albert Ier pouvait être qualifié d'homme de lettres, voire d'écrivain, Rainier III, à part quelques courts textes qui révèlent un talent littéraire certain, utilisait essentiellement l'écriture, avec une maîtrise remarquable, dans ses fonctions de prince.

Il existe ainsi aux Archives du Palais Princier un petit cahier bleu manuscrit où le prince adolescent raconte une histoire d'amour « romantique et drolatique » intitulée *Magnolia Charley*. On y trouve aussi un charmant poème, écrit à vingt ans, *Les oiseaux des îles*, qui sera mis en musique sous le titre de *Piccola città* :

Ils sont venus les oiseaux des îles
Et maintenant dans la petite ville
On ne parle plus que de voyages
Mais ce sont des oiseaux de passage
Les filles étaient plus belles que jamais
Et tous les garçons rêvaient
Les oiseaux des îles sont repartis
Et la petite ville s'est rendormie ...

Le Prince Rainier a également écrit plusieurs textes sur les animaux où l'on trouve des réflexions où il fait montre d'une grande qualité de plume au service d'une pensée humaniste très exigeante : « ... J'ai toujours senti au contact des animaux une certaine gêne et une espèce d'infériorité morale ... A la réflexion ce qui m'incommode c'est de mesurer leur supériorité dans la force de leur affection ».

Et sur le cirque bien sûr, pour lequel ses mots sont ceux d'un admirateur inconditionnel : « ... C'est tout cela le cirque, tout cela et plus encore, avec ses clameurs et ses silences, avec ses couleurs, ses lumières, ses odeurs de sciure, de fauves et de crottin, cet univers à part, où tout est possible car tout est vrai ... car dans ce rond de lumière enchanté, personne ne peut tricher ! ».

Mais c'est surtout dans l'exercice du pouvoir que son talent d'écriture lui permettait de mettre en forme une pensée précise et profonde, comme le montrent notamment ses discours, qu'il s'agisse de ses interventions sur les textes qu'on lui préparait, qui sont très souvent des réécritures presque entières, ou de ses prises de parole totalement rédigées de sa main, avec une calligraphie de grande qualité, pratiquement sans ratures. Aussi sa parfaite maîtrise de la langue au service de la réflexion lui permettait-elle d'élaborer une véritable pensée politique exprimée dans un corpus qui mériterait une étude approfondie.

Ainsi le Prince Rainier III, comme le Prince Albert Ier, tenait-il fermement le « sceptre et la plume », selon la belle formule qui fait le titre du dernier ouvrage de Bruno de Cessole.

Cette année notre association a poursuivi ses missions habituelles. L'organisation de ses trois prix littéraires dont vous trouverez ici les textes lauréats. La tenue des ateliers littéraires, auxquels s'est ajoutée celle d'ateliers d'écriture. Des participations aux distributions des prix des établissements scolaires et à des événements culturels organisés par des membres, comme récemment une pièce de théâtre au Théâtre des Variétés et une lecture musicale à la Maison de France. Sans oublier notre partenariat annuel dans le cadre du concours des Femmes Leaders Mondiales de Monaco.

Quant à notre revue imprimée, elle a été modifiée, ne présentant plus que les textes lauréats, ceux des ateliers littéraires ayant dorénavant une parution numérique, comme la revue elle-même.

Ces missions sont certes modestes mais elles mettent en exergue le rôle essentiel de celui qui tient une plume, comme l'affirme fortement Victor Hugo : « Écrire c'est faire ; l'écrivain commet une action. L'idée exprimée est une responsabilité acceptée. C'est pourquoi l'écrivain est intime avec le style. Il ne livre rien au hasard. Responsabilité entraîne solidarité ».

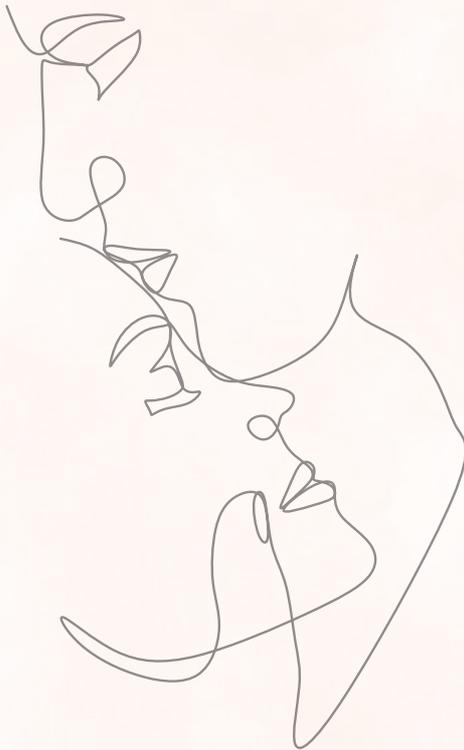
Jean-Yves Giraudon
Président du P.E.N. Club de Monaco

PRIX ARMAND LUNEL 2023



Alain Parodi

Né en 1956 à Marseille dans une famille ouvrière issue de l'immigration italienne, j'ai pu accéder à une carrière de Direction dans les Affaires Sanitaires et Sociales, la Jeunesse et le Sport qui m'a emmené à exercer dans différents départements et régions dont l'Outre-Mer et m'a permis de m'enrichir de rencontres aussi diverses que des SDF, des demandeurs d'asile, des personnes en précarité, des travailleurs sociaux, des médecins et des paramédicaux, des responsables politiques, des bénévoles, des sportifs. Je me consacre désormais à mes passions : la nature, le sport avec des randonnées au long cours lors desquelles mon imaginaire se met presque toujours lui aussi en marche, la culture, les claquettes et bien entendu la lecture et l'écriture. J'ai publié un premier roman *Un bouquet de bruyère* aux Editions L'Harmattan en 2015 et suis parvenu depuis sept ans à être lauréat ou co-lauréat de plus d'une vingtaine de concours de nouvelles, ayant été publié à ce titre dans des recueils locaux et des ouvrages collectifs référencés. Je continue à espérer qu'un autre de mes romans trouve un éditeur.



Les étoiles filantes

Quand la vie entame son dernier cours, les souvenirs prennent le pas sur les rêves.

C'est mon cas. A soixante-quinze ans, j'illumine mes jours de ce que je trouve sur mon chemin. Parce que si je sais quand et comment ce chemin a débuté, j'ignore quand et comment il finira. Dans l'impasse inévitable de la mort...ou, juste avant la fin, dans l'absolue incertitude d'une deuxième existence.

La lumière d'un soir d'automne me fait frissonner autant que je frissonnais quand je pressentais l'imminence d'une caresse et la nécessité vitale d'un baiser. L'âge ne m'a fait renoncer à rien et si les caresses et les baisers ne sont plus inscrits à mon ordre du jour, ma plume sait en décrire les délices. Au-delà de mes sens en sommeil, au-delà de mes désirs assoupis de vieux volcan attendant le séisme improbable qui le fera revivre, je profite d'instantanés qui auraient paru fades à ma jeunesse agitée et me réjouis de détails que mes vingt ans auraient trouvés dérisoires.

Si je devais revivre ma vie, je la laisserais suivre la même course désordonnée qui m'a emmenée là où j'en suis aujourd'hui.

Gamine, je ne tenais pas en place et expérimentais avec un enthousiasme innocent et curieux ce que la vie me présentait.

Adolescente, je me suis jetée à la bouche des garçons qui me plaisaient, ne redoutant ni la déception ni l'ivresse d'un bref moment que je faisais semblant de prendre pour l'éternité.

Jeune fille puis jeune femme, je ne baissais pas les yeux face au charisme supposé, à l'autorité ou à la position sociale d'un mâle alpha ni face à la stupidité d'un mâle bêta comme ses pieds.

J'ai épousé à peu près toutes les idées généreuses qui avaient pour dessein de faire de notre planète un paradis terrestre où loup et berger copineraient autour d'un saucisson à l'ail, de côtelettes d'agneau et d'un verre de vin rouge, accoudés au zinc d'une auberge de chasseurs tapant la belote avec une bande de lapins. La belote au lieu de la matelote de garennes, fallait-il que je sois rêveuse...

Bien entendu j'ai fini par divorcer de toutes les idéologies qui avaient pour dessein de faire du loup un végétarien, du berger un garde-champêtre, du chasseur un ami des bêtes et du lapin un être chaste et infécond.

Mais mes expériences, les bonnes comme les mauvaises, ne furent pas vaines. Enfin pas toutes. Elles ont semé en moi la capacité à accepter l'acceptable et à refuser l'inacceptable ; elles m'ont appris à voir la réalité en trois dimensions et en multicolore quand la fougue de mes vingt ans réduisait souvent le monde en noir et blanc, en bien et mal, en Eros et Thanatos.

A vingt ans, j'adorais ou détestais, à trente j'ai enfin su décliner le verbe aimer et appris l'indifférence, tout simplement. Le binaire, le simplisme et la caricature me sont devenus étrangers.

La complexité du monde et les tenants et aboutissants de l'action des hommes m'ayant toujours passionnée, ce n'est pas le hasard d'une orientation par défaut qui me fit intégrer une école de journalisme après ma maîtrise de sociologie.

Observer, décrire, expliquer, décrypter étaient aussi une façon de faire un pas de côté, de prendre du champ ; au bout du compte, l'action me terrorisait un peu et j'avoue que je préférais la responsabilité du dire à celle du faire, sans méconnaître l'interaction entre le mot et le geste. Je n'ai jamais réduit la parole à un détail sans importance ou à un espace d'imprécision et de liberté sans bornes. Je n'ignorais pas que les mots pouvaient tuer, qu'ils pouvaient justifier toutes les guerres, tous les crimes, tous les génocides, les rendre présentables, voire souhaitables. Je restais consciente que la rumeur n'était pas assimilable à l'information et je n'étais pas de ceux et celles qui voient le complot dans des vérités qui n'ont à leurs yeux qu'un défaut incurable : l'évidence. Oui, la terre est ronde, ce n'est pas une opinion, c'est un fait !

Si, à la sortie de l'école de journalisme, mes goûts me portaient plutôt vers la presse écrite et les faits de société, je n'ai toutefois pas eu à me plaindre de mon premier emploi dans un grand quotidien national.

Le chef de rédaction me confia une nouvelle rubrique qui consistait à réaliser un reportage mensuel « à vocation promotionnelle » au sein du Service Voyages. Autrement dit, après une immersion sur place plus ou moins longue selon la destination, j'avais pour mission de trouver des curiosités touristiques inédites et de susciter chez nos lecteurs l'envie de découvrir des paysages, des cultures et des histoires loin des sentiers battus. Me nourrissant du hasard de mes lectures et de mes recherches, je faisais mes valises et partais rechercher l'insolite, l'inattendu, les chemins de traverse. Europe, Afrique, Asie, Amérique du nord et du sud, pays brûlants ou glacés, métropoles bondées ou déserts arides, je me posais là où ma curiosité me menait. Je trouvais là matière à concrétiser mes rêves de jeunesse qui nous portent le plus souvent sur des berges exotiques où nous ne débarquons presque jamais. J'ai rapidement excellé à rendre visible l'invisible et accessible l'inaccessible. Tout en doutant néanmoins de l'impact de mes reportages sur la réalité d'un tourisme de masse qui, chaque année un peu plus, grossissait les foules sur la Piazza San Marco, au pied de la Tour Eiffel, sur les Ramblas de Barcelone et la Place Saint-Pierre de Rome.

Quand je rentrais de mes pérégrinations pour m'atteler à l'écriture et à la

mise en forme de mon reportage, les collègues des services Politique et Économie se faisaient un malin plaisir de me demander si mes vacances s'étaient bien passées. Ma réponse ne variait jamais.

– Je bossais, bande de rigolos !

Si j'étais en forme, et je l'étais souvent, je leur demandais à mon tour s'ils s'étaient régalés à relater chaque jour par le menu les petites phrases palpitantes de nos hommes politiques, le cours de la bourse, la montée du chômage et les fermetures d'usine.

Ouais... je faisais ma maligne mais au bout de cinq années de va et vient sur tous les continents je me suis lassée de reportages devenus au fil du temps un brin carte postale pour voyageurs initiés dotés d'un enviable budget voyage et loisirs et d'une mauvaise conscience supérieure à la moyenne. Malgré moi, je contribuais à dénaturer l'authentique pour en faire un objet de curiosité ; mes photos faisaient naturellement baver des tas de gens qui se démenaient ensuite pour trouver le bon prix, la bonne adresse. Normal, c'était quand même le but de mes rubriques. Ou alors il aurait fallu annoncer la couleur, avertir nos lecteurs que mes articles n'avaient pour seul objectif que d'accroître leur frustration et finir mes récits par une conclusion cynique du type : « Vous avez adoré ? Parfait. Et bien vous n'irez pas ! Parce que je ne vous ai donné aucune indication géographique précise. A la semaine prochaine, fidèles lecteurs. » Mais non, la direction du journal n'aurait pas apprécié... et nos lecteurs non plus. Après tout, mettre le rêve à la disposition du plus grand nombre, ce n'était déjà pas si mal. J'avais contribué à faire d'un pauvre chevrier marocain une vedette internationale avec ses chèvres perchées sur un arganier. Même si, au bout du compte, le berger n'élevait plus de chèvres pour leur lait, leur peau ou leur viande mais dans l'espoir de gagner mieux sa croûte en monnayant une photo bien entendu typique mais de moins en moins inattendue. Modestement, je participais à badigeonner notre planète de la couche de tourisme mondialisé qui un jour l'étoufferait et gommerait définitivement les aspérités qui nourrissent l'universel.

Ma lassitude fut au bord de se transformer en accablement. Je n'arrivais plus à trouver une bonne raison pour voyager pour mon plaisir personnel, redoutant d'avoir l'impression de me rendre au bureau. Mon travail n'inspirait plus cette quête d'ailleurs qui tarauda ma jeunesse ; au contraire, il asséchait mon potentiel imaginaire et ma capacité d'étonnement. J'excluais cependant de demander à être versée dans le corps expéditionnaire et un brin viril à cette époque, pour ne pas dire macho, des correspondants de guerre et correspondants à l'étranger. Il m'arrivait de croiser ces collègues dans les aéroports, nous partagions souvent un café en attendant notre vol. Le prisme à travers lequel ils observaient le monde me semblait désespérant. Dictatures, guerres, dirigeants véreux, nationalismes exacerbés, racisme, extrémisme religieux, rapacité. Dans la marmite de l'humanité qu'ils tentaient de déchiffrer mijotait une mixture immonde dans laquelle pataugeaient avec courage des humanitaires et des soignants que des cyniques (et je reste polie) se mirent, un jour, à appeler « droitsdelhommistes ». Ces collègues arrivaient

à ne plus croire en l'homme ni même en l'humanité ; Shéhérazade n'était qu'une prostituée, Sinbad le marin un trafiquant d'armes, la Belle au bois dormant une toxicomane. L'actualité renforçait chaque jour la misanthropie d'un certain nombre d'entre eux et jetait les autres dans les bras d'un désespoir sans issue. J'ai soudain compris qu'il y avait deux façons de ternir à jamais ses rêves : les enrober de sucrerie ou les plonger dans le purin.

Après cinq ans de reportages sociologico-touristiques, j'aspirais à autre chose. Problème : je ne savais pas quelle direction prendre, me contenter d'un léger ajustement, tourner une page ou tout envoyer bouler et élever des poneys dans le Connemara, j'avais le choix mais choisir ne fut jamais pour moi facile et naturel ! Finalement la petite fille sage avait fait place à une jeune fille pondérée et la jeune fille sensée à une femme qui rêvait de faire la folle sans oser franchir le pas, se contentant de rêves raisonnables et ne sachant surtout plus où elle habitait. Pour tenter de trouver une réponse à mes circonvolutions existentielles, j'ai demandé un entretien au rédacteur en chef, nous nous portions une considération mutuelle et avons pris la bonne habitude de nous faire confiance, il pouvait m'aider. Nous avons fait le tour de la question ; j'étais à peu près ouverte à tout, sauf à la Bourse et aux cancons parlementaires. Il demanda à me voir un mois plus tard : le Service Culture avait besoin de quelqu'un comme moi. Je n'ai jamais compris ce qu'il avait voulu dire par là. Je pense aujourd'hui qu'il s'agissait d'une formulation purement rhétorique dont il aurait pu se passer.

J'intégrai donc le prestigieux Service Culture de ce grand quotidien parisien, dont les articles, reportages et critiques faisaient référence...pour ceux qui les lisaient...peut-être pas grand-monde.

Je prenais acte que mon cursus professionnel était en train de faire taire les fantasmes de mes vingt ans. Après tout, tant mieux, je ne pouvais passer ma vie à la rêver et devais appréhender la réalité telle qu'elle était pas telle que j'aurais souhaitée qu'elle soit. Et puis je pensais avoir bien profité de la période bénie des songes sans conséquence, ceux qui vous font planer, vous emportent loin et vous laissent dans la bouche pas obligatoirement le goût du regret mais celui, plus doux, du simple plaisir d'exister sans contraintes, détaché des contingences. La jeune fille que je fus se mit en tête, un soir de mélancolie plus intense que de coutume, de naviguer un jour seule sur un paquebot au milieu de marins tatoués jusqu'aux oreilles, de prendre un train en plein hiver pour atteindre Moscou les pieds gelés et sans hébergement, de fuir ma famille sur un coup de tête pour vivre nue dans un gynécée indien d'Amazonie à passer mes journées à pêcher, cueillir des fruits et épouiller mes compagnes en attendant qu'un garçon à la ceinture abdominale inhumaine me choisisse pour femme. J'avais l'âme d'une autrice de romans d'aventures, je n'en possédais malheureusement ni le talent ni l'audace.

Mon caractère et mon imagination n'étaient pas au diapason et ne parvenaient pas à se mettre d'accord. Ma tête ne tenait pas en place, faisant sans cesse ses valises pour des voyages immobiles sans retour. Pendant ce temps, je m'installais confortablement dans un parcours de vie qui, sans être

triste et insignifiant, n'avait rien pour inspirer un auteur quelconque. Je devins donc une jeune femme somme toute banale, des rêves pleins la tête et une capacité à passer à l'acte très commune, c'est à dire faible.

Les années passant, mes dérisoires scénarios de révolte adolescente se firent vite la malle, ils auront l'avantage de me faire sourire plus tard. Dans la liste de mes scénarios, on trouvait de tout : envoyer se faire foutre le prof de maths en lui assénant que sa discipline puait la mort, ne pas participer aux grèves de lycéens qui égayaient nos printemps et rester seule en classe, au premier rang et, une fois la grève finie, grimper sur une chaise et appeler à continuer le mouvement sans rien lâcher, mentir à mes parents en leur gueulant que je les détestais et que j'étais sur le point de me faire adopter par un chaman péruvien polygame, agresser mon frangin en lui assénant que son acné le condamnait à rester puceau toute sa vie, ne pas changer de culotte pendant tout un trimestre, crier au balcon que j'emmerdais les cons, les importuns, les sportifs, les dragueurs, les amateurs d'hamburger et les autres (ils se reconnaîtront), ce qui aurait fait du monde.

Au lieu de cela, à dix-huit ans, je supportais encore que mon père me serre dans ses bras en me donnant du « mon bébé », j'ai participé à toutes les grèves lycéennes comme toutes les copines, repris les cours comme tout le monde début juin, mes résultats en maths étaient assez brillants pour une littéraire, j'avais le mal de mer, n'osais pas ôter le haut de mon maillot de bain sur la plage, avais horreur des petites bestioles de type araignées, cafards et punaises, j'ai toujours été le meilleur pote de mon frère, j'ai fait le bonheur de mes parents, je suis tolérante, antiraciste sincère et défaut suprême je ne déteste pas le hamburger. Pour échapper à cet état de grâce totalitaire, il était vital que j'idéalise mon futur en le rendant moins évident et que je bouscule un peu ma nature.

Ma formation à l'école de journalisme n'édulcora pas chez moi l'idée que ce métier me donnerait l'occasion de me frotter enfin à des situations baroques, hors du commun, voire dangereuses et donnerait du cuir à mon caractère de parchemin. J'avais imaginé m'immerger dans la vie des orpailleurs clandestins de Guyane, me mêler à la rébellion d'une ethnie minoritaire en Ouganda, couvrir la grève de la faim de marins indonésiens abandonnés sur un paquebot en ruine dans un port de la Mer Rouge. Ce n'était pas pures chimères d'étudiante songeuse, ce journalisme existe. Mais je n'avais pas correctement perçu la diversité du champ embrassé par cette profession ; car il était tout aussi important de connaître les difficultés des éleveurs du Cantal, l'angoisse des ouvriers d'une usine qui ferme et l'ennui des jeunes dans les halls d'immeubles des cités que l'impact de la déforestation sur les populations autochtones d'Amazonie ou le lien entre une pâte à tartiner chocolatée à l'huile de palme et la disparition de l'orang-outang.

L'insolite, l'exotique, l'imperceptible se cachent dans un quotidien que la plupart d'entre nous peinent à discerner ; en effet, avouons-le, parvenir à lier réchauffement climatique et pâte à tartiner chocolatée à l'huile de palme demande un effort. Au journaliste de donner un coup de main.

Sont-ce mon allure diaphane, mon sexe, mes yeux tendres, le ton peu assuré de ma voix et mon goût pour le voyage et les lettres qui m'ont envoyée directement au Service Voyages puis au Service Culture ? Je ne saurai jamais et, en un sens, peu m'importe.

J'ai vécu mon affectation au Service Culture comme une chance. Au-delà de la création artistique, le monde de la culture constituait un univers en soi suffisamment vaste pour y trouver matière à découverte. J'allais y croiser des baroudeurs, des iconoclastes, des passionnés remplis de la souffrance de leurs échecs ou de l'orgueil de leur réussite, des impertinents, des anges et des fous. C'était l'occasion de percer le vernis de la création pure et généreuse pour espionner les luttes d'influence, les guerres de clan, les controverses d'écoles et la réalité du mercantilisme.

Ma nouvelle vie professionnelle m'apporta ce que le désert de ma vie privée me refusait : l'incertitude et le plaisir de la découverte, la joie, la déception. Au début, je fus chargée d'investiguer tout ce qui passait sur scène. Un vrai plaisir que d'exprimer ce que les spectacles suscitaient en moi ! Je me permettais l'émotion, l'indifférence, la surprise, l'incompréhension mais prenais toujours soin de laisser le lecteur se forger sa propre opinion en évitant les jugements à l'emporte-pièce, les condamnations à mort et les passions intempestives.

Au bout de trois ans, le chef de service me demanda de couvrir aussi les arts plastiques. Le collègue qui s'occupait de ce thème était décédé d'une crise cardiaque lors du vernissage d'une énième expo. Personne ne sut dire si sa disparition brutale était due à sa consommation de tabac, à son embonpoint aggravé par les cocktails dinatoires qui entouraient systématiquement les vernissages ou bien à toutes les horreurs dont il s'était senti obligé de dire du bien, en louant leur inventivité et leur transgression, alors qu'en privé il ne cachait pas souvent son agacement face à l'autosatisfaction d'artistes autoproclamés et parfois acclamés. Le mélange de nicotine, de pinard, de sédentarité et d'art conceptuel eut raison de lui. Comme le mélange pilule-tabac, ça ne pardonne pas.

Dès lors, je me fadai des expos à tour de bras. Il m'arriva d'y voir de véritables chefs d'œuvres et de vrais courages mais aussi, dans le lot, des inepties énormes au niveau de prétention parfois proportionnel à leur succès et à leur valeur marchande, ce que je ne m'explique encore pas. Pour certaines expositions, j'hésitais entre l'escroquerie, la déconnade, le foutage de gueule ou le besoin d'exister. Les arts plastiques ont toujours été traversés par l'innovation, la recherche de formes et techniques nouvelles, le contre-pied, la transgression. C'est ce qui en fait leur attrait toujours renouvelé et, d'une certaine façon, leur éternité et leur modernité. Je ne contestais rien de tout cela mais, sincèrement, l'admiration forcée de tout et n'importe quoi, l'éloge du jamais-vu au détriment du sensible me navraient et j'étais terrorisée à l'idée de me transformer en *Précieuse ridicule* promptement à se pâmer devant la moindre bêtise au prétexte qu'elle était dans l'air du temps, inattendue ou anticipatrice.

Et il arriva ce qui devait arriver : le chef de service et le rédacteur en chef refusèrent de concert deux de mes articles qu'ils trouvaient trop acides.

Le premier se moquait gentiment de la dernière trouvaille monochrome : un grand carré d'un marron glacé épais sur lequel le peintre avait tracé un sillon avec son nez ; le titre de ce travail : *Le monde tel qu'il n'est pas*. Pas de désaccord sur le titre. J'avais cru malin de conclure mon article en supposant que si l'artiste avait tracé son sillon avec son sexe, le résultat aurait été différent...surtout pour son hygiène intime. Le peintre avait droit à la transgression, pas moi.

Mon deuxième papier ironisait méchamment sur un montage interactif. L'artiste, puisque c'est ainsi qu'il fallait le désigner, avait fixé six tubes de verre d'environ deux mètres cinquante de haut sur une plate-forme ; dans ces tubes, remplis d'eau et d'huile, flottaient des grenouilles rouges en plastique. Au pied des tubes, le créateur avait disposé des billes de verre que le public pouvait lancer dans les tubes. Si la bille ratait le tube et retombait sur la plate-forme, retentissait alors la fameuse phrase du Général de Gaulle : « Je vous ai compris. » L'installation s'intitulait : *Du désamour entre le peuple et le pouvoir*. L'artiste n'avait aucune idée du désamour du peuple à son égard sinon il se serait noyé dans un des tubes. On l'aurait retrouvé gonflé d'eau, les yeux aussi globuleux que ses grenouilles et ses fans auraient applaudi ce dernier coup de génie consistant à faire du cadavre de l'artiste l'objet central (et final !) de son œuvre.

Je refusai de réécrire mes articles, m'en tins aux originaux qui ne parurent donc pas, ce qui me mit en rage. Pour une fois, je me rebellais de manière concrète et ma tête se réconciliait avec mes actes ; enfin je n'agissais pas en fonction de ce qu'on attendait de moi et j'y trouvais un intense plaisir narcissique. Ce plaisir fut de courte durée et fit place à une déception terrible. L'équipe du Service Culture instruisit en effet contre moi un procès en sorcellerie qui me blessa profondément. D'un coup d'un seul, je devins la réac de service, l'académique, la conservatrice d'un passé dépassé, une beauf ! Ils avaient évité de justesse les termes de facho, dommage ou tant mieux, je ratais ainsi l'occasion de casser la gueule à quelqu'un une fois dans ma vie. J'aurais alors retrouvé l'ambiance virile du cargo sur lequel j'avais imaginé m'enrôler dans ma jeunesse. Je ne niais pourtant pas que la vocation première de l'art n'était pas de plaire ; il pouvait ou devait même déplaire pour s'imposer. Certes. Je tentai sans succès d'expliquer que certaines créations ne suscitaient en moi aucune émotion. Marie-Odile me répondit que si je voulais de l'émotion, je n'avais qu'à regarder la télé, elle y dégoulinait en longues coulées écœurantes. Je reconnaissais à mes collègues le droit d'apprécier ce qui me laissait indifférente ou m'amusait, ils ne me reconnurent pas le droit de m'émouvoir. Je n'eus pas la force de les traiter d'imbéciles. J'ai ravalé mes larmes que j'ai laissées pleuvoir dans la soirée sur un projet d'article au sujet d'une excellente expo de peinture. Elles formaient sur la feuille des taches pas mal du tout. J'ai punaisé la feuille sur le mur derrière mon bureau avec un titre : *Victime de la mode*.

Mon désarroi fut terrible. J'avais cru pouvoir trouver dans le monde de la culture une dimension bariolée de l'humanité, sans cesse en mouvement, universelle et fraternelle mais ce monde me parut assez vite banalement binaire avec ses vices et ses vertus, ses grandeurs et ses médiocrités. A trente-six ans, je ne savais plus où poser les valises de ma vie. Une fois de plus. Et, cerise sur le gâteau, l'amour continuait à me poser des lapins.

Comme tout être humain, j'avais placé beaucoup d'espoir dans l'idéal amoureux ; l'amour reste un voyage, une aventure, un emballement, on en connaît le point de départ, on en ignore l'arrivée et pendant le parcours il est fréquent d'essuyer des tempêtes qui laissent sur des plages désertes le cadavre de ceux qui ont perdu le cap. Le train de la vie amoureuse ne se prend qu'avec un billet aller sans destination précise ni durée. Le retour n'est pas systématique. Je n'ai malheureusement pas eu le bonheur d'embarquer pour un homme à la mesure de mes désirs. Il m'arriva de m'éclater au lit avec deux ou trois gars (séparément !) dont la sensualité n'était pas monochrome mais néanmoins interactive. Je ne nie pas m'être amourachée de certaines rencontres plus ou moins fugaces. Mais il manqua à ces aventures un peu de densité et un quelque chose que je ne parvenais pas à identifier. Toujours mon côté la-fille-qui-ne-sait-pas-où-elle-a-mal. Je cherchais peut-être ce qui me faisait défaut : un peu de simplicité. Je me rendis compte que sans le vouloir je m'étais plus ou moins spécialisée dans le dépressif, le mélancolique, l'instable, le mal-aimé, le désespéré. Sans compter les hypocondriaques, les alcoolos, les révoltés amers, les gros fumeurs et ceux qui en voulaient à la terre entière et surtout à eux-mêmes. Bref le portait robot de mon amoureux-type puait du bec, était ennuyeux comme la pluie et pas rassurant pour un sou !

Je me souviens tout particulièrement d'Édouard, un plasticien d'avant-garde. S'il était conceptuel dans sa pratique artistique, dans la vie il était con tout court ; quant à sa plastique personnelle, je confirme qu'elle était conceptuelle...mais mal conçue ! Perdre trois mois avec un moche très con, c'était tout moi !

Au bout du compte je ne pus jamais sauter le pas avec aucune de ces amourettes de hasard et de circonstance et me résignai à vivre seule et sans enfants.

Échappant à ma légitime autorité, mon existence érigea inexorablement autour d'elle un rempart de tristesse, de pessimisme et d'incrédulité. La vie parisienne finit par m'étouffer sous sa couche d'asphalte, de bruit et de trottoirs bondés et sous les pavés, j'avais beau chercher, je ne trouvais pas la plage. Paris, que j'avais adorée, devint pour moi une amie trop volubile qui prenait toute la place sur le canapé de mon existence, me vidait le frigo et ne parlait que d'elle sans prendre le soin de m'écouter. C'est elle qu'il fallait aimer, admirer, comprendre. Une amie adorable mais une emmerdeuse quand même un petit peu.

In fine la solitude dans laquelle mes désillusions m'enfermaient me conduisirent direct vers une petite dépression qui ne dura heureusement que

quelques mois.

J'ai su rebondir. Grace à mon frangin.

- Pars, largue les amarres, écris un nouveau chapitre de ta vie et arrête de ressasser toujours le même récit ! Cesse d'être l'actrice principale et unique de la pièce dont tu es l'autrice, la metteuse en scène et l'éclairagiste. Accomplis un truc que tu n'as jamais fait ! Réinvente-toi, me dit-il en me collant sur les genoux sa fille, perle de ma vie.

Il en avait de bonne, lui, l'enseignant de français dans un lycée réputé difficile qui chaque jour pouvait attester de la haute plus-value sociale de sa fonction et qui, pour couronner le tout, avait épousé une prof de gym solaire avec laquelle il avait mis au monde une princesse. Mon frangin était un immergé, un utile, un pratique, un délicat, un gars simple mais nom d'un chien pourquoi donc avait-il fallu qu'il soit mon frère ?! J'aurais préféré l'avoir pour amoureux et le troquer, en tant que frère, contre le dernier des couillons.

J'avais déjà parcouru des tas de pays, m'étais frottée à des civilisations, des langues et des cultures dont la diversité n'entrerait pas dans un catalogue de cinquante pages, j'avais croisé des yeux d'enfants lumineux, des bouches édentées aux sourires de lune, j'avais bouffé des sauterelles, des vers de noix de coco, des poissons bizarres et même du singe en Ouganda, j'avais saucé avec du pain rassis des jus improbables dans des marmites sales. Alors quoi, frangin ? Intégrer une bande de pirates dans le Golfe d'Aden, ouvrir un bordel à marins sur les côtes brésiliennes, trouver un job de call-girl dans le Golfe Persique, distribuer des poudres nutritives à tous les gamins de la planète affamés par leurs gouvernants et les chefs de meute ? MAIS QUOI DONC, frérot ?

- Prends un sac à dos, de bonnes godasses, un duvet, une gourde, un couteau et taille la route, me répondit-il.

Je n'en crus pas mes oreilles. Pas de Tintin au Tibet, pas de yéti, pas de mystère de la Toison d'or et de Vol 714 pour Sydney ? Juste un bête sentier de grande randonnée ? Grand-frère prit Petite sœur dans ses bras et lui murmura :

- Cesse de vouloir marcher sur la Lune, tu te prends les pieds dans le tapis. L'aventure est au bout de tes godasses, elle t'attend. Fonce...et fais plus suer !

J'ai remué la tambouille dans ma caboche plusieurs jours durant. Puis, un matin, tout devint clair. Comme les mots croisés sur lesquels on bute, le soir, et qui, au réveil, livrent leurs évidences. Un congé sabbatique de quelques mois me ferait le plus grand bien, mes économies me le permettaient. Dès le lendemain, je déposais ma demande. Dans la semaine elle fut acceptée. Si facilement que j'en conclus que la rédaction ne tenait plus vraiment à moi. Pas de regret.

Mon frère m'avait montré le chemin : celui qui sent la poussière, l'herbe et la sueur. A chacun son aventure, à chacun ses folies ; les miennes n'avaient pas

besoin d'un vol classe affaire, juste un aller-retour en train, juste un peu de volonté. Je me suis équipée, ai commencé à sérieusement m'entraîner sur les allées des Bois de Boulogne et de Vincennes, cela faisait un bon moment que je n'avais pas forcé mon corps, une éternité qu'il n'avait pas souffert un minimum, laissant le champ libre aux douleurs de mon âme. Je me jurais d'être prête. Je le fus.

Vint le jour où il me fallait plonger et mettre de la distance entre ma vie passée et celle dont j'ignorais tout. Je décidai de partir trois semaines, en solitaire, sur les chemins et les sentes, pour n'entendre que le bruit de mes pas, le murmure strident des insectes, les oiseaux et le souffle du vent dans les arbres. Partir seule était aussi une façon pour moi de faire un pied de nez à la malédiction qui poursuit les femmes et qui fait de leurs périples solitaires de possibles dangers alors qu'ils ne devraient être que de purs bonheurs. Une femme qui chemine seule est souvent considérée comme une imprudente alors que dans une situation identique un homme, lui, est vu comme un sage en quête d'authenticité, désolante inégalité. Pourtant le risque de me faire agresser dans le parking de mon immeuble était bien plus grand que sur les chemins de solitude que j'allais emprunter. Et puis zut, la bête du Gévaudan était morte depuis longtemps !

J'ai pris un train hors du temps qui remontait les Cévennes depuis Nîmes et Alès et me suis arrêtée dans une gare improbable d'un village qui semblait déployer une énergie folle pour ne pas sombrer. J'ai dormi dans un hôtel resté dans son jus des années soixante, j'étais la seule cliente, la saison n'avait pas vraiment débuté. Pour le dîner la patronne, gentille comme tout, m'a servi des portions de bucheron et ma part de tarte aux myrtilles était certainement destinée à un duo de déménageurs. Je me couchais tard, les patrons avaient envie de papoter, je leur devais bien ça. Le lendemain, les Cévennes m'attendaient, j'avais une bonne journée de marche devant moi. Je me souviens avoir rêvé sur le matelas en crin pleins de bosses : un aigle m'accompagnait, perché sur mon épaule. Je m'apprêtais enfin à gravir mon propre Everest, celui qui était à ma dimension. Il était temps que je m'en donne la permission. Je prenais conscience que l'aventure était à ma porte : dans les abers bretons battus par les vents, dans les calanques surchauffées de Méditerranée, dans l'ombre des châtaigniers d'Ardèche et dans les maquis de Corse.

J'ai adoré le premier jour de ma randonnée, j'ai commencé à douter le deuxième jour et me suis maudite le troisième pour avoir eu l'idée saugrenue de m'épuiser et torturer mes pieds dans des paysages sans fard. Quand mes orteils et mes cors au pied gueulaient « Halte au feu ! », mon esprit répétait comme un mantra les propos tenus par mon frère pour m'inciter à sauter le pas et partir. Comme un mantra, une méthode Coué qui prirent toute leur efficacité au fil du chemin. Mes orteils et mes cors abdiquèrent, l'esprit l'emporta sur la matière. Un jour, peut-être, aurais-je le courage de cesser de regarder mes seins dans le miroir pour vérifier leur rigidité, leur ombre sur mon ventre et les grenures sur mes mamelons. Déjà, moi qui me changeais

tous les matins de pied en cap, je traînais pendant plusieurs jours le même tee-shirt aurolé de sueur et la même culotte qui sentait la crevette. Puis la douleur fit place au plaisir ; comme le dépucelage, autant que je m'en souviens. Mes muscles s'habituaient à l'effort. J'allégeai mon sac en abandonnant à une hôte ravie mes lotions inutiles. Au milieu de paysages grandioses, la peau grasse et des ridelles autour des yeux, la crème de jour, le masque de nuit, le shampoing à l'ortie, la crème dépilatoire et mesquinze culottes n'avaient aucune valeur. Je ne m'étais pas méfié de toutes ces petites choses qu'on apporte « au cas où » et dont on ne se sert jamais ; elles alourdisaient le sac à dos et vous font saigner les épaules. Je ne conservais qu'un savon multi-usage, deux culottes, la trousse de secours, deux préservatifs (« au cas où » il me prendrait l'envie de faire l'amour avec un sanglier de rencontre) et le minimum vital de la randonneuse d'expérience. La randonnée au long cours apprend à ne se satisfaire que de l'essentiel, à se débarrasser des scories de l'ultra-consommation qui casse les reins. Je savourais le plaisir de savoir enfin me contenter du Bonheur Intérieur Brut en lieu et place du Produit Intérieur Brut.

Malgré l'absence de mes crèmes et onguents, je me sentais plus belle et surtout plus gaie. Mes seins flottaient au rythme de mes pas. Mes épaules redressées me donnaient un port de reine. Bronzée, les cheveux en désordre et la fesse orgueilleuse. La liberté rendrait-elle beau ? Je me sentais disponible à moi-même et aux autres ; je conversais avec une facilité qui m'étonnait avec des inconnus croisés dans des villages de pierre et sur des sentiers qui avaient l'air de vous mener au bout du monde, nous causions de tout, de rien, du temps qu'il fait, de la montagne, en un mot de l'essentiel.

Ma randonnée solitaire intriguait. Chaque personne croisée avait presque toujours pour moi un mot d'admiration ou d'encouragement. On m'a offert de l'eau, du pain et des cerises, on m'a invité à monter en voiture pour me rapprocher de mon point d'arrivée, on m'a proposé un abri parce qu'il allait pleuvoir, on m'a dit bonjour, au revoir, à un de ces jours peut-être, on m'a souri, on m'a salué de loin et j'ai donné un quignon de pain sec à un chien qui m'avait suivie toute une journée. Authentique, sincère, proche de mes semblables et d'un chien errant, bref une autre. De passage, inconnue, je n'avais pas à paraître, je ne comptais pour rien et ma seule valeur se bornait à ma présence et à ma capacité d'interrompre ma marche pour échanger quelques mots simples avec des gens simples. Pas de souvenirs communs, pas d'obligations ni de convenances, juste le plaisir de dire bonjour et plus. Personne n'attendait rien de moi et j'avais donc tout à donner. Seule limite, le respect. Celui que je devais aux villageois des Cévennes, aux marcheurs et à la nature. Dans les montagnes, j'étais loin du spectacle dérisoire des sensations de surface. Élémentaire. La beauté et le vivant ne sont pas affaire de spécialistes. Mes sens, mon cerveau, mes nerfs et mes muscles interagissaient entre eux et avec l'environnement. Je relativisais les sensations et les désirs du passé, jusqu'à parfois en trouver certains frivoles et superficiels, gardant pour les autres un souvenir bienveillant, ceux-là, au bout du compte, avaient contribué à m'emmener là où je me trouvais, au

carrefour de moi-même, je n'avais pas à les renier et j'aurais pu les remercier, si je n'avais craint d'en éprouver de la nostalgie. Mes pas me portaient à me poser d'étranges questions qui ne supposaient aucune réponse. Mon esprit prenait ses aises. Avais-je la même émotion devant un Corot quand j'avais mes règles ? Dans quelles dispositions étais-je devant un bleu de Klein le jour où un amant me quittait ? Au théâtre de la vie dans quel rôle serais-je la plus crédible ?

Si j'avais plus de doutes que de certitudes, une chose au moins me rassurait : je me félicitais d'avoir tenu bon en refusant de faire partie des critiques fiers d'adorer ce que tout le monde n'aimait pas et d'exécrer ce que la plupart aimait bien. J'avais ignoré sciemment les frontières du bon et du mauvais goût, reconnu à chacun le droit de pleurer ou de rire, voire de pleurer de rire. Il ne me manquait donc que de passer de l'autre côté du miroir, à travers cette membrane ténue qui sépare la fiction du réel. Et ce miroir, j'étais en train de le traverser, à pied et en sueur, légèrement déshydratée et débarrassée de ce qui encombre le fugace cours de nos existences.

La montagne m'imposait son rythme et sa loi, sa beauté immanente échappait à tout jugement et à la futilité des modes et des conventions. Et à mes sautes d'humeur. La Nature se tenait debout, devant moi, sans prétention, intensément présente. A moi de m'incliner et de faire avec, ne pas en faire mon ennemie ni une quantité négligeable mais l'épouser pour le meilleur et pour le pire, pour ses paysages sublimes et les crampes au mollet.

Le hasard, les circonstances, le destin ou un Dieu de l'Olympe mirent sur mon chemin, sur un sentier perdu, un gars, seul, en grande difficulté, de toute évidence épuisé et déshydraté, avec une méchante hypoglycémie. Je le fis boire puis avaler deux barres de pâte d'amande, il reprit des couleurs mais fut incapable de se remettre debout. J'avais conservé mon téléphone portable « au cas où » et appelai les secours. Un carnet gisait aux pieds du pauvre garçon ; en attendant les secouristes, je l'ai ouvert. L'homme avait griffonné deux pages émouvantes de naturel et de sincérité sur sa vie, ses questions et sur les réponses qu'il était venu chercher dans la montagne. Décidément, me dis-je, moi qui croyais que l'on marchait pour marcher, je me trompais. Étions-nous nombreux à chercher le Graal sur les chemins ? L'hélico emporta mon rescapé vers les Urgences. J'avais noté son nom et son adresse, au cas où je souhaiterais le revoir pour prendre de ses nouvelles. En temps ordinaire, j'aurais laissé ce malheureux partir et l'idée de tenter de le revoir ne m'aurait pas effleurée.

Je repris le cours de mon périple plein sud, face au midi. Je n'avais pas prévu d'hébergement pour les deux prochaines étapes, il m'aurait fallu pour cela redescendre dans les villages de la vallée et rallonger mon itinéraire. Le temps était chaud et sec, de vieux cévenols m'avaient assuré de l'absence de tout risque d'orage pour une bonne semaine ; l'idée de passer quelques nuits à la belle étoile comme une sauvageonne me ravissait. Les astres veilleraient sur mon sommeil, mon sac de couchage était performant, il me fallait juste trouver un coin d'herbe, sortir de la caillasse.

Je repérai au fond d'une combe ouverte une rivière qui ferait l'affaire ; on

trouve près des cours d'eaux des grèves tendres et de l'eau pour boire et se laver. Une butte pierreuse descendait en pente douce vers une rangée de saules et de peupliers blancs. J'évaluai à dix minutes le temps qu'il me fallait pour atteindre la rivière.

En arrivant, j'entendis la petite flûte de l'eau qui caressait les pierres et sentis sur ma peau une fraîcheur de menthe sauvage. Moi la citadine, moi la parigote, moi la fille de l'asphalte, du métro de nuit et des rues sans parfum, moi l'intello hors sol et hors saisons je découvrais des sensations, j'ouvrais mes pores et mes narines, étonnée de voir surgir en moi ma part d'animalité, rattrapée par mes sens et une sorte d'instinct primitif. Les pieds dans la poussière, la tête dans le vent, je me sentais bien où j'étais à cet instant précis. Mon cœur suivait le rythme de mes pieds, je goûtais l'instant comme un cadeau, les jours et les années à venir m'indifféraient, seule comptait la minute pendant laquelle un rayon de soleil s'immisçait entre les branches d'un châtaignier, seule importait la brume du petit matin se déchirant sur les crêtes.

Je n'étais pas seule à avoir eu l'idée d'abriter ma nuit sur le sable d'une rivière. Un homme, assis sur son duvet, me tournait le dos, le regard fixé sur le ruisseau. Un solitaire, un de plus, décidément... Solitaire, je l'étais aussi. Communauté d'esprit à défaut de destin. Reculer, rester. Faire confiance ou me méfier. Le choix m'appartenait. Personne pour décider à ma place, personne pour me donner un conseil ou un avis. La plupart de mes amies, mes parents, mon frère m'auraient certainement incitée à ne pas prendre de risque. Un homme seul qui croise dans les bois une femme seule, danger. Ah bon ? Dans quelles Écritures Sacrées est-ce inscrit, dans quelle Loi Suprême ? Je n'avais pas chaussé mes bottes des sept lieux pour me laisser avoir par la loi de la guerre, celle du tous contre toutes, celle de l'éternelle lutte des sexes. Je n'étais pas partie seule pour me mettre à l'abri et réserver mon art de la conversation aux sympathiques vieux cévenols et aux gentils randonneurs ou pour ne m'adresser qu'à moi-même. La liberté ne va pas sans risque, elle est un risque en elle-même, c'est l'assurance-vie qui est un paradoxe. Le risque zéro est un leurre !

Je m'arrêtai et me cachai derrière un arbre, aux aguets. Je repensai à ce que j'éprouvais, le soir, quand je rentrais chez moi après la conférence de rédaction. Je ne pouvais réprimer un frisson quand je claquais la porte de ma voiture dans le parking désert du sous-sol. L'écho soulignait jusqu'à la caricature ma solitude, comme un scénario de polar à quatre-sous. Je n'ai presque jamais croisé personne, il était si tard. Chaque fois que je rentrais tard chez moi, seule dans le parking, l'idée d'un désastre qui pouvait gâcher ma vie ou me l'ôter me tarabustait. C'est qu'il y en avait, dans nos villes et ailleurs aussi bien sûr, des dingues d'un soir ou de toujours, des prédateurs qui ne savent que faire de leurs érections inutiles, des gars en goguette qui chassent en meute la fougoune, comme un gibier précieux à inscrire au tableau de chasse de leur lâche et factice virilité. J'avais intériorisé comme beaucoup d'autres femmes mon statut de proie potentielle.

Mais la montagne n'est pas un parking crasseux. Je me trouvais dans un décor aimable et plutôt rassurant, sous l'ombre bienveillante d'un tremble qui agitait ses feuilles comme pour me saluer. Depuis le début de ma randonnée au long cours, mes fesses et mes seins avaient pris des vacances en échappant enfin aux mains baladeuses des métros bondés et aux regards en coin des mâles avides. Bien entendu, comme le chantait Brassens, « dans nos campagnes aussi, on a de beaux assassinats ». Le panorama magnifique et la petite musique de chambre de la rivière m'incitaient à la confiance. Confiance en moi-même d'abord. Confiance aux autres, par conséquent. Le soleil couchant adoucissait les reliefs, comme un drap orangé jeté sur le monde, et allongeait les ombres en ovales imparfaits. La fin d'après-midi s'assoupissait dans une tiédeur de sein. Rien autour de moi qui puisse m'être hostile, je n'étais coupable de rien, n'en voulais à personne, qu'avais-je donc à craindre ? Pour me détendre, je me suis mise à plaisanter en me racontant que si je devais être violée, égorgée, étripée autant l'être ici, dans ce décor romanesque, ça aurait plus de gueule et dans trente ans on parlerait encore, dans les chaumières, de la jolie randonneuse retrouvée morte dans la montagne et les jeunes filles du canton trembleraient longtemps parce que l'assassin courait toujours.

L'homme demeurait immobile, calme. Il avait l'air de se contenter d'être là, le visage éclairé par un rayon de soleil à travers la futaie, les pieds nus dans le sable de la berge. J'hésitai encore quelques minutes et en profitai pour réviser ce que je croyais savoir des techniques d'auto-défense. Je visualisai l'entre-jambes, là où se trouve ce dérisoire paquet de chair au nom duquel les hommes se font la guerre, j'évaluai la bonne distance et imaginai mon pied partir vers cette galaxie ridicule. Je pris sur moi de me lancer, quitte ou double. Par précaution, j'ai sorti mon couteau de mon sac, l'ai mis dans ma poche, à portée de main si besoin. Si mon pied le ratait, s'il parvenait à m'allonger et commençait à me serrer le cou, je le lui enfonce dans les testicules, olé ! Et si dans ce combat, le jury ne m'accordait pas les oreilles, j'aurais au moins la queue ! J'ai évacué ces images débiles, me suis calmée. Confiance, confiance, confiance, ma vieille ! Confiance en toi, suffit pas de le dire, faut le faire. Faire confiance à cet inconnu, suffit pas de le dire, faut le faire. Ouais...des fables à quatre sous d'écrivain amateur ! Je déglutis, tirai par l'oreille la baroudeuse qui se planquait derrière la foule de ses peurs prête à crier « A mort l'assassin ! ». Je me trouvai idiot comme la lune tout en reconnaissant que j'aurais payé cher pour que mon père et mon frère soient là, à veiller sur moi, prêts à me porter secours, armés jusqu'aux dents.

Ah, elle était jolie l'aventurière de mes seize ans ! Ah, ils étaient loin mes marins tatoués et mes indiens d'Amazonie ! Ma banalité me vexa au plus haut point. Alors je suis sortie de ma cachette, me suis mise en plein soleil et comme un miracle à Lourdes j'ai dit :

- Bonsoir.

Pas du Shakespeare ou du Molière, mais, ma foi, pas besoin de longues tirades pour rester polie.

L'inconnu de la rivière se retourna, avec un hoquet de surprise ; il ne m'avait pas entendue venir. Je le sortais de sa rêverie et le dérangeais, à tous les coups. Il me rendit mon bonsoir d'une voix grave où roulait un accent de rocaïlle.

- Vous vous êtes installé pour la nuit ? dis-je.

- Oui, c'est le seul endroit un peu plat et sans caillasses que je connaisse par ici. Et puis, c'est beau et tranquille.

- Oui, très beau.

Tranquille, je ne savais pas ; cela dépendait de lui.

- Vous cherchez un endroit pour la nuit ? me demanda-t-il.

Je pouvais encore lui répondre que non, que j'étais passée voir si je pouvais trouver une épicerie ouverte à cette heure, ou que je venais échanger un pull finalement trop grand pour moi. Mais mon humour et mon insolence n'avaient pas le niveau requis.

- Oui, mais je vais aller plus loin, je ne vais pas vous déranger.

- Vous ne trouverez pas. Ici, c'est un pays de pierre. D'ailleurs, regardez.

Les randonneurs ont l'habitude de s'arrêter ici. Il y a des traces de feu et par malheur quelques déchets. Je les emporterai demain matin. Faut bien réparer les saloperies des autres. Cela remet un peu d'équilibre. Restez, il y a de la place... Vous n'avez rien à craindre.

- Je ne crains rien...pourquoi dites-vous ça ?

Mon cerveau reptilien ne pensait pas ce que mes lèvres exprimaient.

- Parce que vous avez toutes les raisons d'avoir peur. Les dingos, on en trouve plus souvent chez les hommes et largement moins chez les femmes. C'est naturel que vous vous méfiiez.

Je me sentais bête comme mes pieds, les ampoules en moins. Je scrutai son visage. Mangé par une barbe de trois jours, des flammes grises sur les joues. Une peau brune, un menton volontaire. Facile le cliché de la femme séduite par la beauté du mâle mais enfin, ce quinquagénaire avait du charme et puis ça me changeait des artistes à bagouze, des scribes mondains et des révoltés du Bounty. Son aspect nettement rural ne me laissait pas indifférente et ses propos me soulageaient. Bref, il me plut immédiatement.

Je me suis relâchée, j'ai oublié mon couteau dans ma poche et toutes les idées farfelues qui m'avaient traversé l'esprit et j'étais ravie que mon père et mon frangin soient restés à Paris ; franchement, je l'aurais eu mauvaise de les avoir dans les pattes. Oui, je sais, je ne suis qu'une hypocrite.

Je me suis installée en étalant mon sac de couchage et en m'entourant des nécessités qui occupaient mon sac ; très vite mon espace ressembla à un vide-grenier pour randonneur. Je n'avais rien à vendre mais pour autant je n'avais pas tout à donner.

La berge était étroite, un mètre seulement me séparait de celui avec lequel j'allais devoir cohabiter. Il me proposa de partager les provisions de nos sacs,

histoire de savourer ensemble ce que nous avions prévu de manger seuls. Le timbre de sa voix était grave et paisible. Je ne pouvais nier être sous le charme. Son melon était confit. Moi aussi. Son jambon suait. Moi aussi. En mâchonnant nos restes, nous causions comme de vieilles connaissances. Avec pudeur et une saine curiosité, il voulut savoir ce qui me poussait à marcher seule dans la montagne. En haussant les épaules comme une jeune fille surprise en train de se confier à son journal intime, je lui répondis de manière volontairement confuse puis lâchai, comme pour me soulager d'un poids, que je cheminai seule pour me retrouver et fuir.

- Fuir...ah...et fuir quoi, sans être indiscret ?

Je m'en voulus d'en avoir trop dit mais impossible de reculer.

- Une vie et les gens qui ne me conviennent plus, et la femme que j'étais en train de devenir. Un peu tout. Et vous, pourquoi êtes-vous seul, ici ?

- Pour rejoindre l'estive et remplacer un berger malade.

On ne pouvait faire plus élémentaire. Sa réponse limpide me laissa l'impression d'être la dernière des crétines.

La nuit tombait et nous changeait en ombres chinoises, l'air rafraichissait, je ne savais plus quoi dire. Avant que je déboule avec mes gros sabots existentiels, il avait préparé une provision de bois et d'herbes sèches dans un foyer de pierre. Il alluma un feu. Pendant que je me posais mille questions, lui, par des actes simples et primitifs, ressuscitait la forme originelle du monde. Du bois, des herbes sèches, des pierres, un feu, toi Tarzan, moi Jane, ils ne nous manquaient plus que Chita ; il réinventait Lascaux, Chauvet, Cro-Magnon et Lucy. Nous n'étions que deux et toute l'humanité à la fois. Nous avons repris une discussion entrecoupée de longs silences dans le crépitemment des flammes. Nous tournions chacun un bâton dans le feu comme des adolescents pour envoyer vers le ciel des étoiles de braise. Nous alimentions la Voie Lactée de nos songes en rendant dingues les astronomes. Je retrouvais mes seize ans.

Puis, enveloppés de fatigue, nous nous sommes enfoncés dans nos duvets. Entre nous, seule nous séparait l'épaisseur de nos sacs de couchage. Pas grand-chose. Il commençait à faire frisquet, je frissonnai un peu, il me proposa un bonnet, le berger connaissait la fragilité des brebis égarées.

- C'est par la tête qu'on attrape froid, me dit-il.

Il posa un bonnet de marin sur mes cheveux, l'enfonça délicatement, prit soin qu'il couvre mes oreilles.

- Vous serez mieux, vous verrez, et puis ça vous va bien le style matelot.

- Merci, capitaine.

- Si on regardait les étoiles ? On fait un concours, on compte les étoiles filantes. Le premier qui arrive à cinq a gagné.

- D'accord. On gagne quoi ?

- Rien, juste le bonheur d'avoir vu plus d'étoiles que son concurrent.

- Pas mal comme prix.

Nous accrochâmes nos regards au ciel sans dire un mot, attentifs, avec de temps à autre de petits cris de gamins quand nous surprenions la queue d'une comète. Oui, je sais, les esprits chagrins n'auraient pas manqué de se foutre de nous en reprenant l'expression fort convenue et un peu gnanngnan, je le concède, du « s'aimer, c'est regarder ensemble dans la même direction. » A ceux-là j'aurais rétorqué qu'à regarder ensemble dans une même direction mieux vaut regarder le ciel que ses pieds ou, pire, le cours de la Bourse. Et vlan ! Bon, nous étions seuls au monde, nous pouvions nous permettre le luxe, surtout à nos âges, des images d'Épinal.

Il a gagné. Cinq étoiles à trois. Puis nous nous souhaitâmes bonne nuit ; il sembla glisser dans le sommeil, moi, malgré la fatigue je ne parvins pas à m'endormir et gardai les yeux grands ouverts en direction des astres. J'ai avancé ma main sur le sable et j'ai senti la peau rugueuse de sa paume près de mon petit doigt. J'ai caressé sa main et lui ai à nouveau souhaité bonne nuit. Il dormait déjà, par conséquent il ne sentait pas le léger affleurement de ma main sur la sienne. Je ne savais pas s'il fallait que je le regrette ou si cela devait me rassurer, je n'assumais pas mon audace et encore moins la tendresse légèrement désirante que j'éprouvais soudain pour cet inconnu qu'une bonne étoile, une étoile filante, avait placé sur mon chemin.

Je demeurai un bon moment éveillée, ma main sur la sienne, avec l'espoir qu'il se mette à bouger, s'éveille et me prenne contre lui. J'écoutais son souffle et le soupir de ses rêves. L'Etoile du berger me chanta une berceuse et je m'endormis, apaisée, confiante et heureuse. Et fière d'avoir surmonté mes craintes et mes prudences tenaces. J'étais parvenue à faire confiance à un inconnu. A moi par la même occasion. Et à la bonne étoile qui veillait sur moi et avait mis sur ma route cet homme si différent de tous ceux que j'avais cru rencontrer mais qu'en fait je n'avais fait que croiser.

Malgré le bonnet et mon duvet, le petit froid de l'aube me réveilla. J'ai ouvert les yeux, tourné la tête vers lui, il n'était plus là, je ne l'avais pas entendu partir, j'étais seule, encore. Il avait couvert les cendres de terre, ramassé les détritiques qui traînaient. Il n'avait laissé que l'empreinte floue de son corps sur le sable. Je passai ma main sur la silhouette imprécise, pour me convaincre de n'avoir pas rêvé. J'aurais voulu que le sable soit encore chaud. Il était inutile que j'attende, que je le cherche ou l'appelle. Parti, disparu... lui aussi avait fui.

En laissant une fleur de genêt fanée sur mon sac de couchage.

Je vidai d'un trait mon tube de lait concentré sucré. Besoin vital de douceur. Puis, ayant repris mes esprits sans parvenir à effacer le goût du regret dans ma bouche, je décidai de descendre dans la vallée pour prendre un bon café dans le prochain village, avec des tartines, du beurre et du miel de pays. Allais-je continuer mon vagabondage ou rester sur ma dernière impression ? Cette rencontre avait imprimé en moi un sentiment paradoxal. La joie de l'avoir faite, la frustration qu'elle n'ait pas prospéré. Après tout, pourquoi désirer plus ? Je pouvais me satisfaire de ce que le hasard m'avait offert, ranger dans le tiroir des bons souvenirs l'exquise soirée passée en compagnie de ce berger improbable et poursuivre ma route dans les Cévennes, à Paris

ou ailleurs, en faisant le tri dans l'armoire de mon existence pour n'en garder que l'essentiel.

Après deux heures de marche, je pénétrai dans un village d'une éternité minérale et qui semblait m'attendre. Miracle, un bistrot de pays survivait encore sur une place de terre battue plantée de micocouliers. Je m'installai à la terrasse. Les clients, des hommes exclusivement, me regardaient en biais. Une femme qui randonne en solitaire...étrange et périlleux. J'imaginai qu'ils pensaient à leurs filles qu'ils n'auraient pas laissées partir seules sur les chemins. A leurs femmes qui souhaitaient en secret en faire autant. Cela les inquiétait et ils avaient bien raison de s'inquiéter car, qu'elles reviennent ou pas, elles ne seraient plus jamais les mêmes. Je commandai du pain, du beurre, du miel et un grand café. Je me régalaï d'avance, j'avais une envie de café digne d'une femme enceinte. Le patron est revenu tel un Roi Mage chargé d'épices et posa son offrande sur la table. Je me suis tenue pour ne pas me jeter comme une toxico sur la tasse de café aux effluves de rhum, de vanille et de sucre brûlé.

- Merci. Vous avez le journal, s'il vous plait ?

Huit jours sans consulter la presse, un exploit pour moi. Ce n'est pas que j'eus une brutale envie de me replonger dans les affres du monde, non. Je ressentais plutôt le besoin de rendre hommage à ce pays qui m'avait accordé l'asile en m'intéressant un peu à ce qui s'y passait.

- Je vais vous trouver ça. Le Georges y est dessus depuis une heure, je vous le passe.

- Ah, mais faut pas. Laissez-le-lui.

- Oh, vous inquiétez pas, vous êtes gentille mais le Georges, il n'a que ça à foutre. Il passe toute la journée ici, il aura bien le temps de le lire son journal ; c'est qu'il lit pas vite, le Georges. Je vous apporte ça.

Je me rendis compte que je ne lisais jamais les journaux de province. Comme je m'y attendais, le quotidien évoquait la vie locale, donnait du relief aux évènements et manifestations du pays, bref parlait des gens, de leur vie et de leur mort, d'assemblées générales d'associations, de l'organisation des fêtes, des clubs de sport. Des héros de la vie ordinaire. Également du pauvre randonneur épuisé que les Secours avaient emmené et que mon appel avait sorti d'un mauvais pas. Il allait bien. Je ne le connaissais ni des lèvres ni des dents et pourtant j'étais contente qu'il se retape. J'éprouvais un sincère soulagement, comme s'il faisait partie de ma famille. Ma grande marche vers nulle part m'avait portée vers un univers intérieur que j'ignorais, peuplé de gens que je n'avais jamais vus auparavant et qui prenaient soudain à mes yeux toute leur importance. Mon cas personnel m'intéressait beaucoup moins, celui des autres beaucoup plus, en cela j'étais transformée.

J'ai plié le journal, l'ai posé bien en vue sur la table à la disposition de ce Monsieur Georges dont je venais d'entendre brièvement parler mais sur lequel je savais déjà beaucoup.

Je commandai un autre café et, en le sirotant les yeux dans le vague, je

repensai aux contours du visage de mon inconnu d'un soir, de mon compteur ou conteur d'étoiles, je ne savais dire. Ce type s'était éclipsé avec une discrétion de chat, sans un bruit, avec souplesse, pour ne pas me réveiller. Délicate attention. Il avait déposé une fleur de genêt sur mon sac de couchage. Pour moi. Délicate attention. Mais dans quelle école, ce pâtre avait-il appris tout ça ?

Je sentis qu'il faudrait me faire violence pour me remettre en route. J'étais bien. Le village vivait sa vie devant moi, sans tenir compte de mes yeux curieux.

Monsieur Georges, ça ne pouvait être que lui, s'approcha avec une prudence de sioux pour reprendre le journal en me demandant dix fois si j'avais bien fini de le lire, parce que, pas de problème, je pouvais encore le conserver, lui avait le temps, il était veuf, personne ne l'attendait et le bistrot, c'était sa deuxième maison et blablabla et blablabla. Nous avons tchatché vingt bonnes minutes. Du coup, il a insisté pour me payer un coup, du coup j'ai accepté. J'ai pris un orgeat-limonade, Monsieur Georges un petit blanc, c'était quand même déjà onze heures.

Quand il est reparti avec le journal sous le bras, j'ai compris que mon itinérance s'arrêtait là. Je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais faire ensuite. J'avais envie de rentrer à Paris comme de me faire pendre. L'idée me vint de retrouver mon rescapé, le gars au carnet. Pour tenter de dénicher le trésor qu'il avait voulu cacher en quelques phrases maladroitement. Moi, pour découvrir mon trésor caché qui n'apparaissait sur aucune carte d'état-major, il me fallait trouver le bon chemin.

J'ai fouillé les poches de mon sac à dos pour prendre mon porte-monnaie et payer mon petit-déjeuner. Au fond de l'une d'elles, mes doigts ont caressé un bout de papier, je l'ai rendu à la lumière, c'était une page arrachée à un petit carnet à spirale. J'ai déplié le papier.

L'inconnu de la rivière m'avait laissé un mot. Juste un acte de mémoire, certainement, pour ne pas laisser s'évaporer une nuit passée ensemble au bord d'une rivière des Cévennes, pour que je conserve le souvenir d'un homme qui n'avait volé ni mon corps ni mon argent. Plus jamais je n'aurai peur des pirates. Je me suis rassise pour lire. Écriture régulière, avec ce qu'il fallait de pleins et de déliés pour l'élégance et une faute d'inattention pour la simplicité, je m'en suis immédiatement voulu de l'avoir remarquée alors même que sa sincérité était au bord de me tirer des larmes. Il avait écrit le mot désolé au féminin... était-ce une ultime élégance ? Ou savait-il par avance que je serai désolée de constater qu'il était partie alors que je dormais ?

« Désolée de partir comme un voleur sans vous dire au-revoir. J'ai une grosse journée de marche pour arriver à l'estive et je ne veux pas faire attendre Simon qui est bien malade. Vous dormiez si profondément. C'était bien hier soir. Je n'ai presque pas dormi et j'ai senti votre main contre la mienne. Je ne suis qu'un homme de la terre. Un peu brut de décoffrage, un peu trop nature. Les mots ne sont pas toujours mes amis, alors je ne vais pas être long. Si vous voulez me rejoindre à l'estive, c'est bien volontiers. Je me sentirai moins seul...et

*vous aussi peut-être serez-vous moins seule. Vous prendrez le temps de connaître la montagne, le pays, les bêtes, la pâture. Je vous apprendrai à faire le fromage, si vous voulez. Nous compterons les étoiles filantes et je vous laisserai gagner, promis. Si vous êtes d'accord, voilà comment vous rendre à l'estive....
Signé : Raymond. »*

Le premier soir, quand je suis arrivée à la cabane, j'eus l'impression bizarre qu'il m'attendait depuis toujours. Nous ne nous sommes pas jetés l'un sur l'autre à bouche-que-veux-tu. Nous avons parlé, beaucoup, de sa vie, de la mienne. Il avait été mariée, elle était partie, elle rêvait de rues agitées, de vitrines fournies, lui n'était heureux que les deux pieds dans la poussière et le regard sur l'horizon. Il nous a fallu plusieurs jours pour oser faire l'amour, le vieux lit n'a pas résisté à nos assauts. J'ai gardé le troupeau, appris à traire les chèvres, j'ai réussi à faire du fromage et me suis pris d'amitié avec l'ânesse.

Raymond m'a arrimée pendant quarante ans à sa vie et à son pays. Trop vieille pour lui offrir un enfant, ce désir m'obséda un temps puis j'appris à en rigoler en me disant que nous participions ainsi au reflux démographique qui sauvera peut-être notre planète. Il m'a accepté telle que j'étais avec mes manies et le reste. Il tira le meilleur de mon corps que la jeunesse quitta peu à peu, adora mes seins moins drus, je me satisfaisais de son petit bidon, de ses mains rêches et ça faisait l'affaire. Pendant ces quarante années, j'ai fait le deuil de mes voyages horizontaux qui m'avaient laissé de tendres souvenirs souvent, d'intenses admirations parfois, de cruelles désillusions aussi. Sauf à épouser un guerrier masai, sauf à se fondre au sein d'une tribu d'Amazonie ou devenir la troisième épouse d'un bédouin, j'ai compris qu'il était vain de rechercher sans cesse l'introuvable au risque de se gâter la bouche avec un arrière-goût d'à peu-près et d'inachevé. En revanche, j'ai approfondi mon voyage vertical. Au plus profond de mon gouffre intime j'ai découvert des possibilités que j'ignorais. J'ai également creusé le paysage de mon Raymond : l'ombre dense de ses yeux, ses creux et ses rides, la vigueur de son caractère. Et j'ai fait mienne cette terre des Cévennes qui ne s'est pas offerte avec l'amitié facile des contacts sans lendemain mais que j'ai dû apprivoiser et respecter pour qu'elle m'adopte ; j'en ai fait mon port d'attache. Mon ailleurs est ici, dans cette maison de pierre noire, dans la prairie qui l'entoure, dans les étés torrides et les orages ravageurs. Le châtaignier que Raymond a planté pour fêter notre première année de vie commune continue à veiller sur moi ; chaque jour, à chaque saison, il me rappelle qu'un soleil levant suffit au bonheur d'un jour, qu'un soleil couchant suffit à la paix d'une nuit, que le charme rugueux d'un hiver de burle n'a rien à envier à la séduction facile d'un été.

Je n'ai pas abandonné mes rêves puisque je les ai vécus ; ils ne se sont ainsi pas rassis et ont gardé leur saveur sucré, celui qui fait du bien quand la gorge se noue, quand les questions lèvent le doigt pour reprendre la parole. Raymond m'a appris à trouver, alors que je ne savais que chercher.

Je ne sais si j'ai trouvé les Cévennes ou si ce sont les Cévennes qui m'ont trouvée. Je ne sais quel dieu a mis Raymond sur mon chemin. Je ne sais pas

grand-chose. Mais qu'importe de savoir, l'essentiel est de vivre.

Raymond est mort, il y a deux mois, mais ne me quitte pas, je continue à compter les étoiles filantes presque chaque soir d'été depuis qu'il n'est plus là.

Ce soir, ciel clair. Un, deux, trois, quatre. Quatre étoiles filantes. La dernière, plus incandescente, scintille quelques secondes de plus que les autres avant de s'éteindre.

C'est Raymond. Et je crie dans la nuit :

- Attends-moi, j'arrive, mon amour !



PRIX D'ÉCRITURE POUR LES LYCÉENS 2023

LES 1000 MOTS GÉRARD COMMAN



Ce prix d'écriture est destiné aux élèves des classes de seconde et première des lycées de Monaco.

Ils devaient répondre cette année en 1000 mots à l'une des 2 questions suivantes, au choix :

1) Est-il possible de vivre ensemble ?

2) Quel est votre rapport avec la nature ?

La lauréate, **Maria Prazzo**, élève de M. Philippe Indorato en classe de seconde au lycée François d'Assise-Nicolas Barré, a répondu à la deuxième question.



Je m'appelle Maria et je suis une étudiante italienne de 16 ans au sein de le Lycée François D'Assise Nicolas Barré. Je suis passionnée d'écriture et mon admiration pour les œuvres de Kafka et Albert Camus a significativement influencé mes poursuites intellectuelles. Je m'intéresse aussi aux sciences politiques et j'ai récemment participé aux cours des Young Leaders de l'ONU.

L'oiseau

J'ai des maux. Mon dos, mes bras, ma mâchoire ne cessent de me faire hurler de douleur. Je n'ose ouvrir mes yeux de peur de ne voir dans mon miroir qu'un monstre difforme. Il est tôt, je sens le soleil sur... une chose qui de sa texture ne peut plus être définie comme une peau. Je dois voir, sentir cette entité qui a pris possession de mon esprit et me révéler devant la glace. Tout geste brusque est comme une lame me transperçant la chair. Je ne peux bouger mais il me faut voir mon reflet. Un stratagème, un bout de quelque chose bon sang ! La cuillère, la cuillère du souper que j'ai laissée sur ma table de nuit ! Elle peut sans doute m'être utile. J'étire, en le glissant sous ma couverture, ce qui a pris la place de mon bras pour la saisir. Le métal est froid, il brûle ma peau, cette chose inconnue qui a saisi la cuillère a du mal à la tenir. Il faut que je cesse de me préoccuper de telles sottises. Je dois me voir ! Il n'est pas question que je reste une minute de plus dans cet abysse de questionnements sur mon apparence. Que pensera donc ma famille ? Va-t-on m'exiler ?

Mes paupières se lèvent lentement et m'offrent un spectacle flou. Une chose couleur océan avec de petits yeux qui ressemblent à des pépites de chocolat, un bec long et effilé comme une épée, me regarde à travers le couvert d'un air horrifié. Mes jambes paralysées sont maintenant de belles petites pattes couleur cendre, ma peau tavelée a été recouverte de douces plumes et ma tête, autrefois rasée, n'est maintenant qu'une crinière de couleurs. Est-ce moi ? Me suis-je transformée en volatile en une nuit ? C'est un drôle d'oiseau tout de même, j'en ai rarement vu de la sorte. C'est le type de bestiole que je n'ai jamais eu la chance, même si je le voulais, de peindre.

Une pensée me saisit soudainement. Comment ai-je pu oublier ? Ma famille ! Il faut que je parte. La voir m'est insupportable. Que dis-je ! Ils ne s'apercevront même pas de moi, je ne suis désormais qu'une petite bête dans un désert de coton et de coussins. Je tourne ma minuscule tête éplumée vers la grande fenêtre de ma chambre, ouverte depuis bien des jours pour que l'odeur saline de la mer puisse me guérir de tous mes désespoirs. La lune commence à ranger les étoiles dans sa sacoche et se dirige vers la destination qui l'attend tous les matins. Le ciel est si beau. De légères gouttes de blanc ont été laissées par le Peintre dans ce vaste paradis orangé.

Je soupire, n'est-ce pas là mon opportunité tant rêvée : avoir enfin un œil d'oiseau pour observer le monde du haut des nuages ? La Nature a destiné ce petit corps à cela, le voyage. Je peux enfin errer en ayant comme seul frein la mort. Je suis décidée, il est temps pour moi d'y aller. Je n'ai plus de place ici, dans cette société sédentaire et mécanisée. Trop habituée au ciel gris et au ciment et non au vert émeraude des lacs, à l'azur de la mer...au blanc des pics montagneux !

Je me dresse tournée vers l'horizon. La fatigue qui me tenaillait n'est qu'un souvenir lointain. Un dernier souffle de vie est en moi. Je me prépare à partir. L'air fait onduler mes plumes. Maintenant ou jamais ! J'accroupis mes pattes,

je pousse... J'y suis ! L'équilibre, je ne le maîtrise pas encore mais le vent m'enveloppe comme une mère son enfant. C'est bien ici que mon chemin commence.

Le soleil joue à se cacher derrière les montagnes. La mer et le ciel ne font qu'un et il me semble que la nature n'a jamais été plus belle qu'en cet instant. Je plonge. Les vagues sont si proches, elles pourraient me convaincre de danser avec elles. Il est difficile de résister ! Des dauphins me saluent, une baleine me montre fièrement son petit qui apprend tout juste à chasser pour vivre. Un bateau, un navire risque de les tuer ! Dieu merci, le capitaine s'en est aperçu à temps. On me pointe du doigt, on hurle : « Un colibri ! Un colibri, maman, regarde ! ». Mon identité humaine est enfin effacée. Je ne suis maintenant qu'un individu qu'aucune personne, sauf ces sacrés biologistes, ne peut identifier !

Je me penche vers la droite, la croisière disparaît peu à peu et semble plonger dans les fonds marins. Les cris qui étouffaient la voix de la Nature ont disparu, je suis de nouveau en paix. Au loin, j'aperçois un petit col, tout proche d'une falaise, il semble enchanté. C'est le lieu dont j'ai rêvé tant de fois dans ma jeunesse ! L'eau est cristalline, tout est désert : la nature a enfin repris le contrôle de ce qui lui appartient. Je plane en douceur. Mon usage des ailes étant encore limité, je tombe dans les prés qui viennent tout juste de commencer à fleurir ! L'hiver range sa valise et se met en route pour laisser place au majestueux printemps.

Or, un sommeil puissant et paisible à la fois m'oblige à rester sur l'herbe. Je sais que mon heure est arrivée, cette aventure n'était qu'une récompense, un cadeau de la part de mère Nature. Avant de partir, je dois tout de même me présenter. Je m'appelle Rose, je suis une biologiste et j'ai été atteinte d'un cancer au cerveau à quatre-vingt ans après de nombreux combats pour ma chère Nature. Depuis, je ne me suis plus levée de mon lit. Je meurs aujourd'hui sous la forme de mon oiseau préférée, le colibri. J'aime la nature et pouvoir mourir ainsi est un honneur. Prenez soin d'Elle... Adieu !

Maria Prazzo

© Gilles Cappadoro



Rencontres théâtrales Jean Cocteau 2023, Centre Méditerranéen d'Études Françaises de Cap d'Ail



PRIX D'ÉCRITURE
THÉÂTRALE
JEAN COCTEAU
2023

ORGANISÉ ET REMIS DANS LE CADRE DES RENCONTRES THÉÂTRALES
JEAN COCTEAU DU CENTRE MÉDITERRANÉEN
D'ÉTUDES FRANÇAISES DE CAP D'AIL

Lauréat : Collège François D'Assise Nicolas Barré

Élèves : Filippo Albertazzi, Alix Caimi, Flore Camau-François, Hayden Christensen, Léanna Fisher, Anthony Gerace, Carla Giraldi, Tim Hess, Edward Lusher, Charline Marradi, Foteini Nikolaou, Alexandrine Noghes.

Avec la participation musicale de Tara Vrelust.

Professeur de lettres : Sara Valentini

Nathalie et Bernard sont sur place.

Bernard : Pou la la, toujours en retard ces deux-là !

Nathalie : Assez d'argent pour des lambos mais pas assez pour une montre !

Bernard baille : Ben comme ça au moins tu sauras quoi leur offrir pour leur énième crémaillère de l'année !

Les portes s'ouvrent.

Marie-Françoise : Excusez-nous, nous sommes légèrement en retard.

Jean-Charles : Nous vous prions de bien vouloir nous excuser.

Marie-Françoise : Oui, comprenez, la nounou de notre petit chéri, l'amour de notre vie, notre kiki chéri... était malheureusement en retard.

Nathalie interloquée : Votre kiki chéri ?

Jean-Charles : Oui notre chihuahua pure race.

Nathalie et Bernard se regardent, surpris.

Jean-Charles : Et sans parler de notre chauffeur qui n'avait pas fait le plein de la voiture !

Nathalie avec ironie : C'est terrible en effet, quelle journée !

Bernard lève les yeux au ciel : Bon on y va ?

Le garde : Bienvenue dans la salle des mariages de Menton !

Les deux couples entrent dans la salle des mariages. Ils observent autour d'eux tous les dessins de Cocteau.

Jean-Charles regardant les murs autour de lui : Quelle horreur !

Marie-Françoise la main sur le front, manque de s'évanouir : Mon cher et tendre, retenez-moi, je vais m'évanouir face à ces terribles motifs. Mais qui donc a pu imaginer ces dessins ?

Nathalie ne fait pas attention aux propos de Jean-Charles et Marie-Françoise : Quelle merveille ! Regarde Bernard, on se croirait au Louvre.

Bernard : Je suis ravi qu'ils aient choisi cette salle pour le plus beau jour de leur vie.

Jean-Charles réagit aux paroles de Bernard : C'est une boutade j'espère ? On dirait une salle des fêtes !

Marie-Françoise : Une salle des fêtes ? C'est pire que ça ! J'ai l'impression d'être dans une kermesse ou un réfectoire. Cet endroit n'a rien d'une salle de mariage !

Jean-Charles : Regardez tous ces gribouillis, j'en ai le tournis.

Nathalie agacée : Ce sont des œuvres d'art ! Ne voyez-vous pas la finesse de ces dessins ? Leur subtilité, leur profondeur ?

Marie-Françoise l'air écœuré : Des œuvres d'art ? C'est encore pire que du Pic-asso (elle n'est même pas capable de dire correctement son nom) ! Je n'ai jamais compris l'intérêt de l'art. La peinture, la sculpture, le théâtre... Que de futilités !

Bernard : Mais enfin, vous ne pouvez pas dire ça! Ces peintures sont des chefs d'œuvre. Vous ne connaissez donc pas Jean Cocteau?

Jean-Charles : Jean Cocteau? Jamais entendu parler et visiblement je n'ai rien loupé! Nous trouverons une autre salle, un point c'est tout.

Nathalie à part : Qu'ils sont incultes! Et dire que ma fille va se marier avec leur fils... Jean Cocteau est un poète, peintre, dessinateur, dramaturge et cinéaste français. Il est considéré comme un génie ! Vous habitez Menton et vous ne savez pas qui est Cocteau... Un musée lui est dédié. Et c'est lui qui a assuré la décoration de cette salle des mariages. Le maire lui avait confié cette tâche en 1956. Il s'est notamment inspiré de la mythologie antique comme on peut le voir sur ce dessin d'Orphée et Eurydice.

Jean-Charles et Marie-Françoise soufflent mais se placent devant le tableau d'Orphée et Eurydice. Une musique retentit. Soudain, le tableau prend vie : Orphée et Eurydice sortent du cadre.

Les filles le regardent avec admiration. Orphée ne voit qu'Eurydice, dont il tombe amoureux. Il lui prend les mains. Une des autres filles les regarde, pleine de jalousie.

Orphée : Eurydice, je ne vois que toi. Tu es ma muse, celle qui m'inspire et que j'aime.

Eurydice : Mon Orphée, tu es mon prince charmant. Mais me voilà tracassée : j'ai remarqué que Maryline me regarde étrangement. J'ai l'impression qu'elle ne m'apprécie pas.

Orphée : Ne t'en fais pas mon Eurydice, elle veut simplement devenir amie avec toi car je la connais depuis longtemps. Elle m'a justement demandé de prendre le thé avec toi.

Eurydice et Maryline se retrouvent à une table pour boire le thé. Elles discutent.

Maryline : Salut Eurydice, comment vas-tu ?

Eurydice : Je vais très bien et toi ?

Maryline l'air malin : Oui je vais bien aussi.

Eurydice : Tu sais, j'avais l'impression que tu me détestais.

Maryline : Mais enfin d'où te vient cette idée, je suis si heureuse pour Orphée et toi !

Eurydice : Ne trouves-tu pas que le thé a un gout bizarre ?

Maryline qui n'a toujours pas bu : Oh non je pense que c'est normal. C'est un nouveau thé... Il est... Aux fleurs d'hibiscus.

Eurydice boit sa tasse et se sent mal. Maryline sourit et s'échappe. Orphée entre.

Orphée : Mon Eurydice, quel malheur !

Il essaie de la ranimer et comprend qu'elle a été empoisonnée.

Orphée : Eurydice avait raison : Maryline voulait sa mort ! Quelle garce ! Mon amour n'a pas de limites, je vais récupérer Eurydice de l'autre côté.

Orphée arrive devant le rideau noir. Il supplie un garde, à genoux, de le laisser entrer. Le garde refuse. Orphée l'enchanté avec sa musique.

Eurydice est en robe blanche. Orphée la cherche, il la voit et court vers elle. Le spectre apparaît et se met au milieu de son chemin.

Le spectre : Où vas-tu en courant ainsi ? Tu ressembles à un lion en cage.

Orphée : Je viens chercher celle que j'aime. Elle a été empoisonnée.

Le spectre : « Il n'est pas au destin de réponse plus laide que la chute d'un dé ». C'est pourquoi j'accepte qu'Eurydice retourne avec toi dans le monde des vivants.

Orphée est enjoué mais le spectre l'empêche de parler.

Cependant ne te réjouis pas de suite. Tu retrouveras ton Eurydice à une condition : votre regard ne devra se croiser dans aucun miroir au risque d'être enfermés tous deux à jamais dans un tableau.

Le spectre laisse passer Orphée qui rejoint Eurydice. Les amoureux se prennent dans les bras et retournent dans le monde des vivants.

La voix off : Orphée et Eurydice s'aimaient passionnément et prenaient des précautions pour ne pas se regarder dans un miroir. Un jour ils croisèrent Maryline qui voulait s'excuser.

Maryline : Ma chère Eurydice, je te demande pardon. Ma jalousie m'a poussée à agir de la plus mauvaise manière. Je pensais que tu étais ennemie mais je sais aujourd'hui qu'Orphée et toi étiez faits pour vivre une belle histoire d'amour. Voici un cadeau de réconciliation. J'espère que tu pourras accepter mes excuses.

Eurydice, fâchée : J'accepte ton cadeau mais ne crois pas que ce sera si facile. Je ne te pardonnerai jamais.

Maryline s'en va. Eurydice retrouve Orphée.

Eurydice : Je n'ai même pas envie d'ouvrir son cadeau. L'emballage est joli mais je ne lui fais plus confiance.

Orphée : Son geste est la preuve qu'elle doit beaucoup culpabiliser. Ouvrons quand même cette boîte et nous déciderons ensuite si nous l'excusons ou non.

Eurydice : Bon tu as raison. Ce cadeau ne peut pas être empoisonné !

Tous les deux sourient. Côte à côte les amoureux ouvrent le paquet et découvrent un miroir.

Orphée et Eurydice – Un miroir !

Orphée, paniqué, crie – Eurydice !

Le spectre arrive et prend les deux amants par la main. Ils retournent dans le cadre.

La voix off : Orphée et Eurydice furent enfermés à jamais dans un tableau. Des siècles plus tard, leur couple est toujours un modèle d'amour mais les deux amants n'ont pas pu vivre librement.

Jean-Charles : Marie-Françoise ma chérie, tu pleures ?

Marie-Françoise : Oui, cette histoire m'a beaucoup émue. Orphée et Eurydice s'aimaient tellement... Ils sont privés de liberté mais leur amour est figé dans l'éternité.

Nathalie : Eh oui Marie-Françoise, c'est aussi ça la beauté de l'art : les émotions. Finalement vous avez, vous aussi, une sensibilité artistique.

Bernard : Oui vous avez beau avoir toutes les richesses possibles, vous voyez bien que ce qui triomphe est toujours l'amour.

Petits ateliers de littérature : LIRE POUR ÉCRIRE

Cycle 2022/2023



Thème : *Vivre ensemble*

Qu'est-ce qu'un atelier de littérature ?

Il s'agit dans un premier temps de découvrir, par vidéo-projection, une page tirée d'une œuvre de la littérature francophone immédiatement contemporaine, qui sera le texte « générateur ».

Cette découverte donne lieu à un questionnement en commun sur la manière dont le thème choisi pour le cycle est présent dans le texte, sa mise en forme dans le contexte et par quels procédés.

L'étape suivante est une réflexion sur la production éventuelle par les participants d'un texte « généré » par le thème, les caractéristiques techniques du texte découvert, les idées échangées par les participants à son propos.

Une consigne stylistique et une consigne thématique précises sont données pour cette production.

Hors atelier, les participants - s'ils ont été inspirés - peuvent rédiger ce texte généré en écho, limité à une page (format A4, caractères : taille 11, police : Times New Roman), et l'envoyer par courriel à l'animateur (jygiraudon@hotmail.com).

A la séance suivante les textes générés sont projetés et abordés en commun, puis un nouveau texte d'auteur est découvert.

Le thème du cycle 2022-2023

Le thème choisi pour nos petits ateliers de littérature cette année présente un large éventail de possibilités interprétatives et résonne dans l'air du temps, particulièrement sous la forme de la locution verbale substantivée, « le vivre-ensemble ».

Sous cette forme rebattue, dans les médias, les discours politiques et culturels, est posé essentiellement le problème de la coexistence de populations et d'individus de culture et/ou de religion différentes.

Les écrivains, comme nous le verrons, peuvent évidemment l'envisager ainsi, mais nous essaierons de le dépasser, car à l'intérieur même de groupes humains culturellement homogènes peut se poser la question « comment peut-on vivre ensemble ? ».

En quelques ateliers notre approche, sans chercher à approfondir les arcanes philosophiques, psychologiques, sociologiques, politiques de ce thème, se contentera de croiser l'un ou l'autre de ses aspects mis en forme dans un texte littéraire, comme de coutume, immédiatement contemporain, dans des genres différents.

Vivre ensemble : qui vit avec qui, couple, famille, groupe social retreint ou large, générations différentes, cultures différentes, est-ce possible, est-ce nécessaire, comment faire, etc.

Ce thème a bien sûr une histoire dans la pensée et la littérature.

Platon cherchait le meilleur système politique pour que les citoyens puissent vivre harmonieusement dans une cité idéale. Aristote affirmait que l'homme est un animal social. Montesquieu se demandait comment on pouvait être ce que l'on n'est pas soi-même, en posant la question "Comment peut-on être Persan?". Sartre semblait considérer que vivre avec autrui est l'ultime souffrance, en affirmant que l'"enfer c'est les autres".

Nous verrons que dans le présent immédiat le sujet reste urgent, sous diverses modalités, pour les écrivains contemporains.

Au-delà du thème, ce qui nous intéresse c'est évidemment sa mise en forme, le « chantier » mis en œuvre par chaque écrivain pour le construire.

Jean-Yves Giraudon



Atelier I

Texte générateur

Voir vieillir ses amis est ce que je connais de plus perturbant. Tu ne fais pas gaffe et un jour c'est une réflexion, un geste, une silhouette reconnue de loin, une façon de marcher. Tu es copine avec des vieux. Quand c'est de toi qu'il s'agit tu peux toujours apprendre à fuir les miroirs. Mais la décrépitude des proches est la preuve irréfutable que tu as perdu ce qui faisait ton monde. Ces amis t'éblouissent par leur charme, leur intelligence, leur humour, leur curiosité. Je ne m'intéresse pas tellement aux fringues, j'aime l'argent pour le dépenser vite, je n'aime pas inviter des gens chez moi et je ne meuble pas mes maisons, je ne garde pas les livres. Ce que je suis, ce sont les gens qui m'entourent. Ce que ma vie a eu de remarquable, c'est que j'ai été entourée de personnes que j'admirais sans réserve. Ma réussite, c'était ça. Davantage que la filmographie, finalement. Ce qui me validait, faisait office chez moi de jet privé, d'hôtel particulier, la preuve de ma vie extraordinaire, c'était mes potes autour de moi. Oui partout où on allait il y avait des bouteilles vides et des seringues des pailles et des bouteilles en plastique percées. Nous n'étions pas de bons élèves. Jusqu'à ce que ça s'écroule. Il n'y a aucune justice dans cette histoire d'âge. Certains s'écroulent à cinquante ans. Des traits de caractère qu'on adorait sont devenus caricaturaux, l'insolence s'est muée en ressentiment, l'humour sent le pipi de l'incontinent, le charme est avarié. C'est très comparable à l'adolescence, finalement, mais en sordide. Rares sont ceux qui gardent la même voix, la même souplesse de raisonnement. Tu les soignes comme des pierres précieuses, tes vieux amis avec qui tu es toujours aussi bien. C'est une nouvelle élite qui se dessine. Ceux que ça rend plus sages, ou plus intéressants, ou plus tendres. Ceux-là tu les gardes avec toi comme s'ils étaient les rescapés d'un terrifiant naufrage.

Cher connard, Virginie Despentes, Editions Grasset, août 2022



Textes générés



Ma chère Annalisa,

Le 21 juin 2022

Je suis de retour au Bodensee, et c'est le premier jour de l'été... Penchée au-dessus de ma feuille de vélin blanc, je continue nos échanges écrits. Cette façon de maintenir le lien invisible et fidèle de notre longue amitié me ravit à chaque fois, tout comme ce paysage toujours si inspirant qui me ramène à l'enfance. Dans ma tête, mille pensées, après avoir relu ta dernière lettre... Notre première rencontre, oh je m'en souviens comme si c'était hier. Un jour de printemps, à l'arrêt de bus près du Champ de Mars, et un sourire de toi, auquel j'avais répondu. J'étais une lycéenne parmi d'autres, timide et sérieuse, et toi une femme mariée, de 12 ans mon aînée, mais cela je l'apprendrai plus tard quand nous deviendrons amies. Nous avons parlé un peu et davantage lors des rencontres suivantes. De fortuites, elles deviendront habituelles. Une histoire d'affinités et de livres partagés. C'est ainsi que j'ai découvert l'univers orwellien, et toi, Ibsen. Je poursuis sur ma lancée. Un beau jour... ou était-ce un soir, j'ai débarqué Gare de l'Est à Paris, avec l'intention de découvrir un monde plus grand. Un début, pour la provinciale rêveuse et vingtenaire que j'étais ! Dans quelque temps, mais je ne le savais pas encore, je trouverai mon Pascal... Tandis que toi, tu sillonneras une partie de l'Europe, celle riche d'histoire et de château. Tes nombreuses cartes postales et lettres avec photos-souvenirs en témoignent. Je les ai toutes conservées. L'amitié se nourrit de bien de choses. Elle s'entretient aussi. Après les écrits, la joie de nous revoir... À la fin, la tristesse de la séparation sur le quai de gare et la promesse de s'écrire bientôt. L'année suivante, je ferai moi aussi un aller-retour. Ensuite, le destin suivra son cours. Un grand saut dans une autre région, puis dans un autre pays, c'est toujours un changement de vie. Avec le temps, nos correspondances se sont espacées, de même nos retrouvailles. En cause aussi, les aléas du quotidien et ceux de la vie, ta maladie, le décès de mon mari, un chagrin si écrasant... et ce sera le silence. J'avais migré vers ma thébaïde et cessé d'écrire. Compréhensive, tu ne m'en tiendras pas rigueur. Une amitié comme la nôtre ne pouvait mourir. De fait, elle restera longtemps en veilleuse... A mon tour, laisse-moi te parler de la place de l'amitié qui, dans les étapes successives de la vie, prend différents visages, différentes formes aussi. Durant ma jeune enfance, contrairement à la tienne, il y a eu des amitiés de proximité et le temps d'une année, parfois renouvelables. Celles de quartier et des bancs de l'école. Nous échangeons des bonbons contre des chocolats, des tresses en plastique pour faire des scoubidoues, des livres et des confidences, même des serments ! Quelquefois, nous nous retrouvions à la maison autour d'un simple goûter, voire d'un goûter d'anniversaire. Il y avait aussi les amitiés éphémères des colonies de vacances, sans jeux interdits. Après l'âge des éclats de rire et de l'insouciance, celui plus sérieux de l'adolescence, lorsque nous faisons des devoirs en binôme à la maison, ou

discussions en petit groupe sur un sujet de dissertation, comme l'allégorie de la caverne de Platon, ou sur les mystères du langage de Kant. Plus tard, nous partagerons un gradin en amphithéâtre ou une table au Resto U. À la belle saison, nous arpenterons des sentiers de randonnée avec une halte pour le bivouac. Rire ensemble, s'observer, partager... C'était, en somme, prendre conscience de notre existence, sans oublier que certaines rencontres nous ont permis d'évoluer. Dans ma vie d'adulte, loin de toi, des amitiés de travail et celles de la vie sociale, quelque « amitiés » de passage, d'autres juste agréables, sans oublier le « copinage » entre jeunes mamans. Que reste-t-il de tout cela ? Des photos et des souvenirs plus ou moins vagues, d'amitiés perdues de vue pour de bon... Malgré la distance, par-delà les années et les aléas de la vie, toi et moi, c'était une amitié différente. Un jour, pour tenter de surmonter un nouveau coup de 'blues', j'avais fait du rangement. Un livre est tombé à terre. Quel heureux hasard ! Entre les pages jaunies par le temps, une photo de toi... J'ai aussitôt saisi ma plume, et nous avons repris nos échanges. Avec un bonheur confiant et plus d'assiduité, comme pour rattraper le temps perdu. Le tout, sans reproches ni longues explications. Tu m'avais dit que l'amitié se suffisait à elle-même et ne demandait rien en retour. Ainsi donc, quand on croit qu'il n'y a plus rien ni personne pour vous tirer vers le haut, il reste l'amitié sincère et fidèle, éternelle dans nos cœurs. Comme une lumière, elle éclaire notre chemin. Merci à mon amie de toujours. Mona xxx

Constance Comman, 31 octobre 2022



Mon cher et dernier confident, mon très cher Victor,

Ta jeunesse me redonne un souffle de vie inespéré. Notre amitié, dans l'accueil et le partage, m'amène ce jour, à poser mes émotions de la vie, douloureuses, parfois même persécutantes. Jeune fille, j'étais comme une véritable fleur en bourgeon qui s'épanouissait. Ah, mes très chers amis, vous avez été, tous, de magnifiques pétales, symboles de mon épanouissement, de mes confidences, de mes sorties, de mes partages, de mes rires, de mes folies... Tous se sont ouverts, tout au long de mon existence et se fanent tranquillement aujourd'hui. Mais Victor, tu es le dernier. Quelle belle rencontre ce fut un jour au moulin rouge, allant encore fleurter le verre à la main, dans un endroit feutré et doux, avec les joies multiples de la vie. Dans ces cabarets, souvenirs, passion, excitations où j'en mouillais parfois ma culotte, lors de délicieuses discussions sur le sexe ! Rires, ah mes chers amis que de moments partagés ...et oui pleine de mélancolie dans ces lieux ...Victor tu m'es apparu.... Ta rencontre fut si naturelle, tant de choses à se dire. Comme une rose à peine éclose, pleine de senteurs redonnant en moi une belle vitalité, un plaisir de parler, de partager le temps présent, tout simplement, comme de vieux amis autour d'un verre, alors que nous faisons à

peine connaissance, déjà confidences. Cette simplicité, juste délicieuse, amicale. Ce lien n'a pas d'âge, portant et doux, réconciliant, soutenant et divertissant à la fois. Buvons, rions, la vie est belle, profitons et gravons en nous ces moments de bonheur furtif, portés enveloppés. Tu seras le dernier, à mon âge, un ami non pas pour la vie mais pour la fin. Tu assisteras à ma FIN, tu l'entends ? Une de ces Walkyries viendra pour ma Mort, après cette bataille qu'est la vie. Je te préviens : tu perdras ce jour-là un pétale de ta fleur à partager comme des souvenirs remplis de vide quand tu voudras les conjuguer au présent. Ce pétale se détachera comme une déchirure et impuissant tu seras... OUIIIII quand on vit vieux ont perd tous ses amis, les uns après les autres ! Les Walkyries tournent sans cesse autour de nous, et ces grandes silhouettes dignes d'Halloween, fauchent les vivants pour les emmener dans le monde des morts les supprimant sans donner de répit. Mais c'est horrible, car elles décident... en emportent un, puis l'autre. Mon Wilfrid, père de 43 ans abandonnant enfants et femme. Mélange de destins tortueux de souffrance. Stop de prendre ma Brigitte connue depuis nos 9 ans ! Foudroyée par un cancer. Arrêtez de prendre nos vies pleines de tempêtes, d'inceste et de colère, de passion irrépressible mais allez-vous faire Foutre, car notre lien, lui, est là, personne même vous ne le prendra, il est à Nous et nous UNIS A JAMAIS. Personne, ne nous l'enlèvera vous entendez ? PARTEZ Walkyries !! Laissez-nous vivre, mais MERDE. Mais putain quelle impuissance ... va-t'en, laisse mon témoignage vivant, comme un fossile inerte, de la vie qui se poursuit. Evidemment, tournez, virevoltez, car on est là comme des cons à voir cette immense faux, prendre tout ceux qui nous entourent, les uns après les autres, complètement ligotés. Mais putain, pourquoi tu m'évites ? À tourner ainsi après moi, à m'arracher violemment sans prévenir chacun de mes pétales les uns après les autres ? Te rends- tu comptes ? C'est définitivement fini, le temps de se remémorer avec un ami des souvenirs, cette part de vie qui ne reviendra plus, une part du passé qui stoppe, plus de visite, plus de partage c'est FINI. Tu m'as tout pris. Mais pas mes souvenirs !!! ah ah c'est à MOI ! Rester au spectacle qui nous arrache des larmes, notre cœur qui saigne... un pétale qui part comme une tempête, qui emporte, qui détruit tout ? Partez ! Mais laissez-moi, après ce vide éternel, ce petit répit de partage. Merci Victor de ton amitié dans cette vie d'éternel recommencement. Merci mon ami je suis moins seule mais vu mon Vieil âge, mon pétale partira bientôt de Ta fleur, en laissant qu'un vague souvenir, mais un lien indélébile dans tout ton être.

Raphaëlle Doublier, octobre 2022





Cher Jean,

L'écran de l'ordinateur n'est pas un miroir, heureusement. Ce serait insupportable. J'aurais l'air idiot de m'être ainsi levé à trois heures du matin pour t'écrire. En cet instant, je cherche avec avidité le mot juste et ce n'est pas seulement pour te plaire, c'est pour que tu saches que je prends au sérieux le fait de penser à toi.

J'avais pourtant l'occasion la semaine dernière de te voir. Nous aurions pu nous retrouver dans un de ces cafés commodes et bon enfant, du côté d'Arts et Métiers. Comme nous l'avions fait souvent, vingt minutes, parfois à peine davantage, pour parler un peu de nous et constater que si nos parcours professionnels avaient divergé, notre accord sur la manière de regarder le monde et les personnes qui l'habitent allait se renforçant. Une certitude, que nous entendions cependant vérifier comme pour attester que l'un et l'autre nous allions bien.

A ce moment de la nuit où le rideau s'est refermé sur la grande comédie sociale qui n'épargne aucun de nos proches, je confesse avoir éludé volontairement cette occasion de rencontre. Je me reconnais coupable, avec circonstances atténuantes. L'amitié – voilà le mot fatal lâché, que seule autorise la distance établie par le papier ou l'écran, nous ne l'avons jamais prononcé de vive voix – notre amitié, donc, avait été, ces derniers temps, bien secouée par un décret des Puissances suprêmes. Je ne veux pas parler de celles qui siègent dans les cieux, et auxquelles je ne crois guère ; j'entends par là celles qui, rive droite rive gauche, Faubourg Saint-Honoré ou rue de Varenne, gouvernent nos corps sans chercher à épargner nos esprits. « Comme une étoffe déchirée, on vit ensemble séparés » : les paroles du poète à son amoureuse s'appliquent bien à la destruction en cours de cette manière d'être au monde à laquelle nous avons tenu et qui nous maintenait sinon tout à fait droits, du moins debout. Le pli était pris dans nos cerveaux. Pour compenser, la correspondance, entre-temps devenue électronique, reprenait ses droits insidieusement perdus de vue depuis que le train, la voiture, l'avion nous avaient laissé croire que nous n'étions guère plus distants que des voisins de palier, où que nous soyons.

Alors, cette nuit, je me rapproche comme je puis le faire, moi éveillé, toi endormi. Le réseau des réseaux, cette unique création indestructible parce qu'insaisissable, va te porter ces mots. Je vais pouvoir me rendormir. Et toi, peut-être t'éveiller, qui sait ? Qui sait s'il est désormais une autre manière de vivre ensemble que de dormir et de veiller à tour de rôle ?

Robert Fillon, octobre 2022



Copains, amis, « enfants d'salauds »

Les copains d'abord. Brassens, bien sûr. Copains sans commune mesure avec Castor et Pollux, les frères divins, ou Montaigne et La Boétie, parangons de la belle amitié partagée : quel scolaire ne connaissait pas « parce que c'était lui, parce que c'était moi » ? Copain, le mot n'existait pas alors, pour autant ne partageaient-ils pas, eux aussi, outre le pain, une amitié « tout' voil' dehors » ? Copains certainement aussi, les latinistes d'antan le savaient, Cicéron et Atticus. Pour preuve les 450 lettres (*Epistulae ad Atticum*) conservées, que l'homme au pois chiche (*cicero*) a envoyées à son ami. Et ce n'était pas une mince affaire. Mais il possédait un excellent esclave secrétaire (*scriba ab epistolis*) à qui il dictait ses lettres. Certaines, très rares, étaient écrites, à la va-vite par lui-même. Le fidèle Tiron, entouré de plusieurs copistes (*librarii*), était parfait dans ce rôle, d'autant qu'il avait inventé une espèce d'ancêtre de la sténographie (*notae tironianae*). Ces esclaves lettrés écrivaient avec un stylet sur des tablettes de cire les messages courts, avec un calame et de l'encre de seiche sur du vulgaire papyrus ou, souvent, sur du précieux parchemin - Cicéron en avait les moyens - les missives plus longues et soignées, comme la plupart des lettres adressées à son ami Atticus. Un colleur (*glutinator*) reliait les pages, où le texte était rédigé en colonnes parallèles, pour confectionner un rouleau (*volumen*) avec les pages enroulées sur elles-mêmes, placé dans un étui (*theca*) portant le nom du destinataire (*ad Atticum*) et le cachet de Cicéron (*M. Tullius Cicero*). L'envoi se faisait par des « esclaves-courriers » (*tabellarii*). Le record : une lettre portée de Ravenne à Rome (390 km) en 3 jours ! Atticus ne lisait pas les lettres lui-même, un esclave spécialisé (*recitator*) lui en faisait la lecture. Aussi dans ces lettres dictées et lues à haute voix, Cicéron privilégie-t-il des tournures orales : « Et toi, dont si souvent l'entretien et les conseils ont soulagé ma peine et mon angoisse, qui es l'allié constant de ma vie publique, le confident de toute ma vie intime, qui as part à tout ce que je dis et à tout ce que je décide, où es-tu donc ? ». Le dialogue de l'absence met en exergue l'affection extrême de Cicéron pour son ami et la souffrance provoquée par la séparation. Ces lettres donnent ainsi une dimension plus humaine à un personnage - écrasant pour les élèves latinistes ! - qui fut un des plus grands hommes romains, avocat, homme politique, philosophe, écrivain, à l'œuvre considérable. Par elles on découvre qu'il était aussi un bon vivant, gourmet, voire gourmand, amateurs de soupers fins et de beuveries, n'hésitant pas, parfois, à dicter en état d'ébriété (*vinolentus*) ! Le grand homme livre même des confidences plus intimes, avouant à son ami qu'il ne dédaigne pas de caresser le corps d'un jeune esclave, ce qui n'avait bien sûr rien de répréhensible à l'époque ! Mais le plus touchant est bien la profession d'amitié, qui confine à l'amour, omniprésente : « Je t'attends, je désire ta présence, je t'appelle même dès maintenant. Il y a bien des choses, en effet, qui m'inquiètent, m'oppressent :

il me semble que si je pouvais les confier à ton oreille, en une seule promenade, je m'en trouverais soulagé ». Le sentiment est exacerbé mais il repose aussi sur une conception de l'amitié (amicitia) en tant que vertu essentielle fondatrice de la société romaine. C'est d'ailleurs Atticus qui a demandé à Cicéron d'écrire son dialogue sur l'amitié (De amicitia), où il exalte le rôle que doit jouer cette vertu dans la République romaine. Aussi Cicéron veut-il que tout son entourage partage son sentiment, comme il l'écrit à son ami : « T'aimant comme je t'aime, il m'importe extrêmement qu'il n'y ait personne de ma famille et de mes amis ou qui ne t'aime point ou que tu n'aimes pas ». Or on peut se demander si l'ami Atticus, dont on n'a conservé aucune lettre adressée à Cicéron, partageait réellement cette amitié. Cicéron perd la tête - au sens propre - après la réconciliation entre Octave et Antoine, Atticus se rapproche de ce dernier qui est l'assassin de celui qui se croyait son plus cher ami. Ironie ultime, il entretiendra même avec lui une longue correspondance ! Atticus, qui, mieux que Cicéron a su être l'ami de tous, aura une vie longue et heureuse. Et c'est à lui que nous devons l'édition des lettres qu'il avait reçues de Cicéron. Brassens l'eût-il mis dans sa chanson, c'eût été, non pas comme copain, mais certainement comme « enfant d'salaud » !

Jean-Yves Giraudon, novembre 2022



Mon cher Adrien,

Quelle émotion : te revoir après tout ce temps ! L'échange d'un regard, je retrouvais mon ami d'enfance. En un instant, toutes les années se sont envolées. Quarante ans. Cela faisait quarante ans que nous ne nous étions pas revus. Par cet heureux hasard de la vie, nous avons enfin pu prendre des nouvelles l'un de l'autre. Toi, marié pour la seconde fois, un enfant d'un premier mariage. Moi, mariée, trois enfants. Dans ton regard, j'ai retrouvé l'étincelle. Celle que je ne comprenais pas à l'époque et qui m'avait valu une convocation en bonne et due forme par ta mère, dans votre résidence d'été. La veille de votre départ précipité, l'été 1982.

Ce jour-là, ta mère était venue me chercher, chez moi. Je ne comprenais pas pourquoi tu n'étais pas venu me voir comme tous les jours. Elle m'a demandé de la suivre jusqu'à votre cuisine. Tout était silencieux. Elle a pris soin de fermer les portes et m'a gentiment ordonné de m'asseoir. Je me souviens que j'étais très mal à l'aise sur ma chaise, lorsqu'elle m'a annoncé que tu étais malade. Tu ne mangeais plus et tu dormais toujours avec notre photo. La fameuse photo sur laquelle nous avons trois ans et qui trônait depuis sur ta table de nuit. La même photo que tu glissais sous ton oreiller chaque nuit pour t'endormir. Elle m'a expliqué que, petit, tu pleurais lorsque tu ne pouvais pas

me voir. Et maintenant, tu déprimais en mon absence. Tu attendais les vacances pour me revoir et rien d'autre ne comptait pour toi. Nous avions quatorze ans et elle n'en pouvait plus de te voir souffrir à cause de moi depuis tant d'années. J'étais responsable de ta « maladie d'amour ».

J'étais choquée. Tu étais malheureux par ma faute depuis tout ce temps ! Et moi, je n'avais rien vu, rien compris. Tu étais pour moi mon ami d'enfance. Celui que je connaissais depuis toujours et avec lequel je m'entendais si bien. Alors c'était ça, l'étincelle dans tes yeux !

Ta mère m'a demandé de lui répondre franchement : avais-je des sentiments amoureux à ton égard ? Du haut de mes quatorze ans, je me rendais bien compte que je me devais d'être honnête, face à cette mère inquiète pour son enfant unique tant chéri. Je lui ai alors avoué que pour moi tu n'étais qu'un ami et que j'étais tombée amoureuse d'un autre garçon. Son regard s'est tout à coup assombri. Ses yeux sont devenus haineux. Elle m'a avertie qu'elle allait faire tout ce qui était en son pouvoir pour que tu m'oublies et m'a interdit de te revoir jusqu'à la fin de votre séjour. Je ne viendrais plus chez toi et tu ne mettrais plus les pieds chez moi. Et en aucun cas je ne devais te raconter cet épisode si je venais à te rencontrer par hasard. Elle allait te « guérir » de moi ! Mais aujourd'hui, il y a prescription et je tenais à te dire la vérité sur notre « rupture d'amitié ». Longtemps j'ai été malheureuse moi aussi. J'avais perdu un ami que je ne reverrai plus, car tes parents avaient décidé d'un commun accord de vendre votre résidence d'été.

Et d'un coup, quarante ans après, le flash ! Après tant d'années, je retrouvais cette étincelle dans ton regard. Tu m'as proposé d'une voix tremblante de nous revoir. Mais il semblerait que rien n'ait changé dans ton cœur. Alors non. Je n'accepterai pas que tu souffres encore à cause de moi. Nous ne nous reverrons pas, sauf si le hasard de la vie en décide autrement. Nous pourrions alors prendre à nouveau des nouvelles l'un de l'autre, avec le plaisir du souvenir de notre jeunesse et de notre amitié.

Affectueusement,
Claudie

Mireille Grazi, octobre 2022



Mon cher Eugène,

Comme tu me le demandes dans ta dernière lettre, il serait temps d'oublier ces querelles stériles qui empoisonnent notre famille depuis des générations et dont nous ne connaissons même plus l'origine.

Vivre ensemble... Belle et incontournable idée !

Lorsque j'ouvre les yeux quelques instants sur notre pauvre société, ou plutôt sur ce qu'il en reste – alors que depuis des années je détourne mon regard par crainte de pleurer – je ne peux que constater l'isolement suicidaire des individus qui m'entourent, et dont nous faisons partie.

Les personnes de couleurs se réunissent en assemblée, interdisant l'accès aux blancs ; les femmes battues et les victimes de violences sexuelles ne souhaitent pas la participation des hommes à leurs réunions ; les passants circulent dans les rues casques et écouteurs fixés sur leurs oreilles, marchant les yeux fixés sur leur téléphone ; proposez à une personne âgée de lui porter son sac de commissions et elle risque d'appeler la police.

Une pensée intégriste concerne aujourd'hui la plupart des groupes sociaux. Les véganes veulent empêcher les bouchers de vendre de la viande. Les pseudos écologistes ne supportent plus que d'autres roulent avec des véhicules plus chers que ceux qu'ils peuvent acheter. Nos élus sont incapables de s'entendre, ne s'écoutant pas mutuellement et ne pensant qu'à eux-mêmes et à leur réélection. D'autres exemples ne manquent pas.

Alors pourquoi, dans une même famille, là où les liens sont ethniques, culturels, sociaux et normalement affectifs, nous devrions nous ignorer, voir nous haïr sans raison ?

Sommes-nous vraiment capables, aujourd'hui, de vivre ensemble ? Avons-nous seulement essayé ? Pourquoi ne pas cultiver un minimum d'empathie familiale dans un monde où les hommes s'ignorent, voire, se haïssent.

Examinons un instant le comportement des fourmis. N'y a-t-il pas plus bel exemple de solidarité ? Si nous cherchons à savoir comment et depuis combien d'années cet insecte occupe notre planète, nous obtenons la réponse suivante :

Ayant émergé il y a de cela 140 à 168 millions d'années, selon les derniers travaux, les fourmis s'avèrent beaucoup plus anciennes que ce qu'indiquaient les précédentes recherches. Ces insectes, aujourd'hui présents dans tous les écosystèmes terrestres, auraient cependant commencé à se diversifier il y a 100 millions d'années, de concert avec les plantes à floraison.

Des insectes et des fleurs ! Quel bel exemple de « vivre ensemble ». Voilà un insecte qui a survécu à toutes les catastrophes que la Terre a endurées.

À l'aube d'une planète menacée, d'une civilisation en pleine décrépitude, d'une espèce : l'Homme, appelé à disparaître s'il ne réagit pas immédiatement, les fourmis ne donnent-elles pas la plus belle leçon et la plus simple des solutions pour éviter une catastrophe annoncée ?

« Mais nous ne sommes pas des insectes ! » Me répondras-tu.

Précisément. C'est bien là le problème.

Sous le prétexte d'une pseudo-intelligence, réelle ou artificielle, ne sommes-nous pas en train de nous détruire. Au lieu de diriger ses regards dans la même direction, l'humanité, éblouie par ce qu'elle croit être le progrès, tire à hue et à dia, chaque espèce d'être humain regardant individuellement dans une direction différente, aveuglée par son égoïsme, ne se sentant concernée que par son bien-être.

Peur de la vérité ? Je-m'en-foutisme forcené et irresponsable, immaturité, réelle ou inconscience ? Nous devrions une bonne fois pour toutes regrouper nos consciences, faire fi des gens qui nous dirigent et regarder l'avenir les yeux grands ouverts en cessant de nous moquer de ces pauvres lanceurs d'alertes qui crient dans le désert et qui vont en perdre la voix.

Mais avant tout cela, cessons de nous ignorer, cessons d'entretenir nos enfants dans une fâcherie familiale qui n'a plus aucun sens. Organiser une réunion intergénérationnelle ne serait-il pas la meilleure façon de donner l'exemple et cultiver le fameux « vivre ensemble » d'abord en famille, en espérant qu'il nous permette, par la suite, de le concevoir pour les gens qui nous entourent.

Donner l'exemple d'unité familiale n'est-il pas la meilleure façon de cultiver le « vivre ensemble » ?

J'attends avec impatience tes commentaires.

Je t'embrasse affectueusement comme un frère.

Matthieu

Alain Jaspard, octobre 2022



Merci, Ami, pour le paquet.

Je n'arrive pas à réaliser que cela fait plus de cinq décennies que nous nous connaissons.

Mais est ce que je te connais ?

Au lycée, tu cachais déjà bien ton jeu, une passivité, une nonchalance, un fatalisme, une fuite lorsque l'on t'interrogeait, tout cela, et je viens seulement de m'en rendre compte, cachait quelque chose, une volonté de ne point se lier, un rejet de l'amitié, un certain mal de vivre.

Le bac en poche, nos voies ont divergé, je restais sur place, tu partis pour de lointains territoires.

Un jour, un appel : « Veux-tu être mon témoin ? je me marie la semaine prochaine ».

Je ne pouvais dire non, je pris l'avion, traversai la mer, pris un train, un bus et arrivai sur le lieu dit.

Je fis connaissance de ta future moitié. Elle était différente.

Tout vous opposait : langage, culture, coutumes, croyances, opinions politiques.

D'attitudes ou de comportements distincts naissent souvent crainte, rejet, hostilité, méfiance, peur de l'inconnu qui engendrent parfois un repli sur soi

ou des réflexes passionnels, incontrôlés, dont les conséquences peuvent conduire aux pires formes de l'ethnocentrisme.

Par défi, faisant fi du qu'en dira-t-on, tu as décidé que vous alliez vivre ensemble, acceptant cette diversité non pas comme un obstacle, mais plutôt comme une richesse, une source de connaissance, une découverte. L'Autre, l'Autrui qui n'est pas moi, est certes différent, mais pour autant un être humain à part entière.

Et vous avez choisi une terre hospitalière où l'on vous apprend à considérer le voisin non comme un étranger mais comme un frère. Un lieu où les membres vivent en conformité avec un contrat social, fondée sur des principes égalitaires et communautaires. Un cadre économique bâti sur les principes de collectivisme en matière de propriété et de coopérativité dans les domaines de l'éducation, de la culture et de la vie sociale. Vous faisiez désormais partie d'un ensemble plus large que votre propre famille.

« Rejoins-nous, viens vivre avec nous, toi aussi tu y trouveras l'âme sœur ». Je déclinai l'invitation et vous laissai à votre destin le lendemain de vos noces. Depuis silence, occasionnellement interrompu par quelques missives, de simples enveloppes, quelques photos d'enfants, d'épouse(s), de compagne(s), aucun commentaire, aucune adresse.

Le seul indice indiquant ton lieu de vie, le timbre qui me permettait de suivre tes pérégrinations autour du Monde.

Et hier le paquet, cette chronique familiale de plus de cinq cents pages, ce travail extraordinaire de recherches, de compilation de documents, tous plus inédits les uns que les autres.

L'histoire de ta famille, la revanche sur les « vieux », « les « ancêtres », ceux qui se taisaient et auxquels il fallait arracher les histoires du passé. Ce destin incroyable, cette migration constante qui les menèrent des terres froides et hostiles de l'Est vers la Capitale, où à peine établis ils durent fuir le nouveau régime pour aller s'installer dans d'autres cités d'Europe. Mais celles-ci devinrent inhospitalières, les troubles, les persécutions, les guerres, la vie sauve grâce à la traversée de l'Océan.

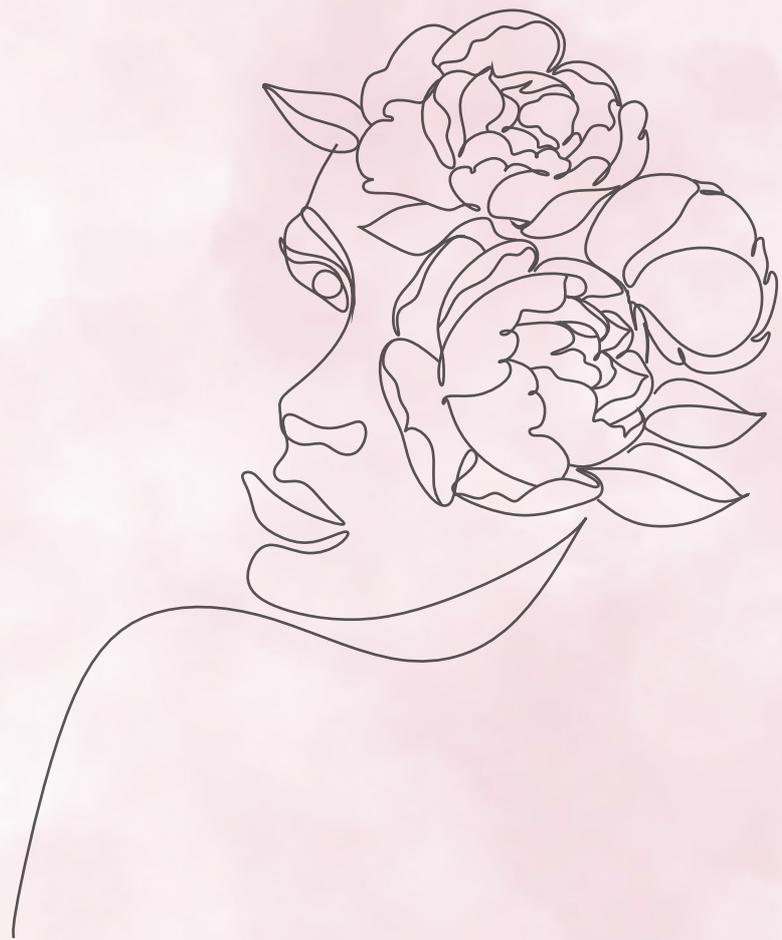
Enfin un havre de Paix.

Et la dernière page, de cette chronique, celle de ta petite enfance marquant le retour de la famille sur les terres du passé et ces deux lignes de conclusion : ... Je dédie ce livre à celui qui fut mon seul ami, celui qui m'a fait le plus de bien et qui avait choisi de ne point vivre à mes côtés.

Gide avait raison « à partir d'un certain âge, on ne choisit plus tant ses amis que l'on est choisi par eux ».

Daniel Jessula, novembre 2022





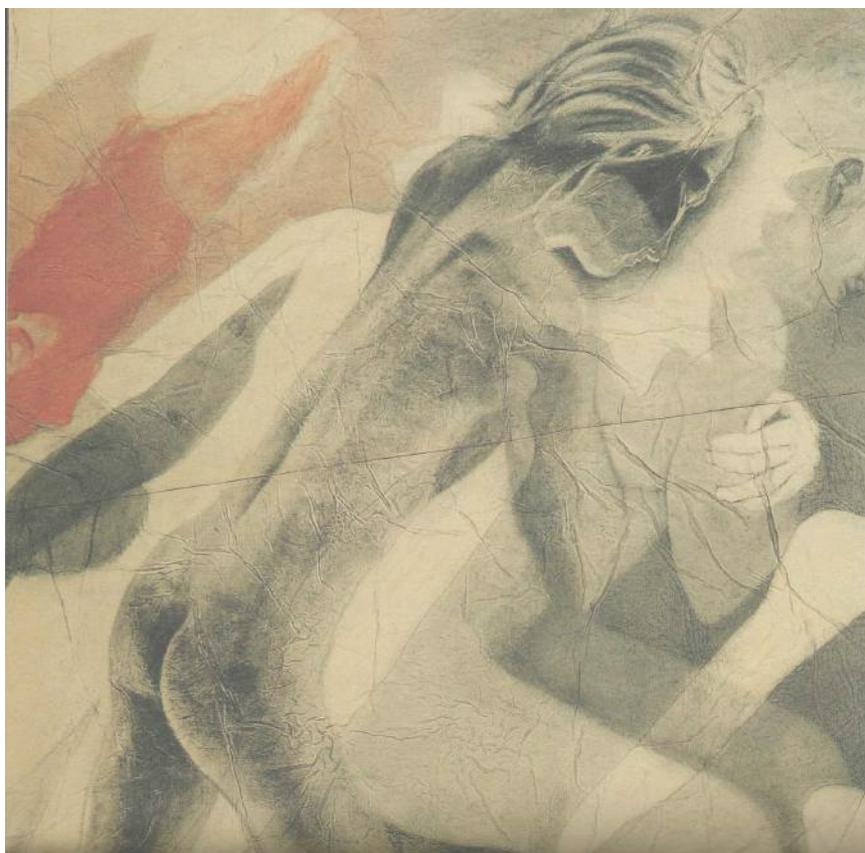
Atelier II

Texte générateur

Ma main ample dans sa chair douce et tendre fleur d'oranger. Ma main qui n'est plus ma main. Ma main est mon corps attentif à sa peau, au poids de son corps déposé, enfoncé dans la table. Les yeux clo, je danse autour. Tout son bras dans mon bras. Sa hanche dans mes deux mains. Mon bras sous son cou. De la cheville au cheveu, passant, revenant à ses épaules, l'enveloppant encore. Le lent, le doux, la force. Une chaleur sans sueur. Main que j'huile lentement, ma main, d'abord, puis sa main.

Et ce bras qui s'ouvre à moi
qui s'ouvre et me suis
ou que j'ouvre
sans savoir

J'ai besoin de nos corps. A l'orée du semoir, Isabelle Gillet, Mylène Besson, Editions Notari, août 2022



Textes générés



Duo de corps

Au commencement, pliés, dégagés et battements tendus jetés à la barre...
Légères et aériennes, deux sylphides, oubliant le supplice passé des courbatures,
Ensuite, leurs pas coordonnés,
Futures étoiles au firmament de la danse,
Dans un frou-frou à peine audible,
S'avancent vers le milieu du cercle, puis se positionnent avec grâce jusqu'à se frôler.
Expression éphémère.

Immobiles un instant d'éternité, un coup de baguette magique les ranime.
À présent, mouvements des corps en séquences ordonnées, culturellement façonnés,
Au piano accompagnés.

Soudain, l'une exécute quelques entrechats, s'écarte en virevoltant...
Aux aguets, son Roméo la rejoint pour un pas de deux.

Duo de corps en action, émotions en mouvement,
Tonalité et beauté des visages, communication avec les yeux...
Juliette est prête pour un porté.

L'espace qui joue avec le temps, de l'énergie jusqu'à l'abandon, et deux corps qui se retrouvent.
Enlacement-passion.

Avoir le souffle de l'autre, sa transpiration...
Une relation sous le signe de l'intimité des corps, des émotions partagées.
Danser, toucher, vivre et aimer.
En somme, être heureux...

Constance Comman, décembre 2022



Toi & moi de nos cœurs à nos corps

Apaisement, Tonic
Coussins, Piques

Pastels, Vanille
Obscurité, Pupilles

Corps nus, individualité
Rendez-vous, sans publicité

Pulsations, Ardeurs
Libres, Pudeur

Contacts, Peaux
Organes, Vitaux

Frissons, sueurs
Caresses, Chaleurs

Union, Humidité
Sensuels, Baisers

Extase, Unisson
Sublime, Fusion

Toi & Moi de nos corps à nos cœurs

Raphaëlle Doublier, décembre 2022



Respirer le parfum qu'elle porte sur elle
Tellement coutumier intense et embaumant
Que j'aimerais parfois me sentir son amant
Rien qu'en imaginant cette odeur si fidèle

Et presque en même temps la voici qui m'appelle
Par sa seule présence absorbant le moment
Je la vois susciter cet émerveillement
Toujours recommencé de la trouver si belle

Vivre ensemble n'est pas ce que l'on croit parfois
Tenez-vous à l'écart des critiques narquois
Qui parlent de l'amour comme d'un abattage

Ne précipitons pas le moment du coucher
Je pense pour ma part je crois qu'il est bien sage
D'attendre attendre encore avant de la toucher

Robert Fillon, novembre 2022





Corps à corps

Cogner pour vivre ensemble
Cogner sans rage sans haine
Blanc noir la peau est la même
Les coups frappés sont les mêmes
Les coups reçus sont les mêmes
La douleur la joie sont les mêmes
Cogner pour le sport l'art la noblesse du geste
Pour que vivent les corps les muscles les os
Par le choc violent avec l'autre
Frères géants ils n'existent que l'un par l'autre
Couple cognant dansant sur la piste du ring
Brutes accrochées enlacées
Sueur ruisselante mêlée
Break se détacher pour mieux cogner
De leurs poings lourds de leurs bras énormes
Directs crochets du droit du gauche
Des coups lourds qui assomment
Nez arcades éclatés sang giclé sur l'autre
Frères de sang mon frère doit tomber coute que coute
Cogner sa mâchoire secouer son cerveau
Je suis le lion le roi de la jungle
Je lui arracherai la tête de son corps
Aimer l'autre qui tombe
Sa chute montre que je suis le plus fort
Corps douloureux à peine conscient
Du gong fin du combat
L'autre est au sol je suis vainqueur debout heureux
Moments fraternels vécus ensemble
A jamais unis dans la joie et la douleur des corps

Jean-Yves Giraudon, décembre 2022





A ma cousine bien aimée

Je n'oublierai jamais
Cette façon que tu avais de me coiffer
Tes mains expertes de coiffeuse expérimentée
Le geste sûr de la professionnelle que tu étais
Une dernière fois tu avais tenu à me coiffer

Je me souviens avoir été étonnée
De sentir tes doigts vigoureux et empressés
Malgré tes traits tirés et ton corps fatigué d'avoir tant lutté
Tu le savais
Je le savais

Je ne tarderai pas à regagner ma Principauté
Et dans ton joli village toscan tu t'éteindrais
La maladie t'emporterait
A jamais tu nous quitterais
Je ne sentirai plus jamais tes doigts me coiffer

L'été prochain quand je reviendrai
En souvenir de la belle personne que tu étais
Et de tout l'amour que je te portais
Pour t'honorer
Je te déposerai un joli bouquet

Mireille Grazi, novembre 2022



Olivade

Les grives sont parties, cris d'enfants dans le vent.
Leurs échelles sur le dos, les hommes vont devant.
Les femmes ont les paniers, la mule les filets,
Les enfants et le chien courent dans les genêts.

On pose les paniers, on s'installe contre un mur,
On dresse les échelles, on décharge la mule.
Les femmes et les enfants étendent les filets,
Quand les olives tombent, le tri sera bien fait.

A midi sous les arbres, les paniers sont vidés
Chacun mange en riant jambons et crudités
Puis le travail reprend. Avant le crépuscule
Il faut remplir les sacs, les charger sur la mule.

La cohorte repart, les corps sont fatigués
Mais les cœurs sont joyeux, les fruits noirs récoltés.
Et dès l'hiver prochain, il faudra revenir
Assurer la récolte, préparer l'avenir.

Alain Jaspard, décembre 2022



Voici ma main, elle a cinq doigts.

Ils me permettent de saisir ca cafetière au milieu de la nuit, de nouer les pans de ma robe de chambre, mais surtout d'écrire et de donner vie à tous mes enfants, et ils sont nombreux.....

Avant de terminer sous l'enclume d'un forgeron, elle accompagna,
Lucien [1] celui qui perdit toute illusion, entouré de courtisanes splendides et misérables,
Elle permit à Delphine [2] de prendre l'or de son père [3] pour payer les dettes d'Eugène, [4] son amant,
alors que son mari [5] ne cessait d'agioter,
Grace à elle, Henriette [6] dans la Vallée, récolta les Lys qu'elle ne pourra jamais offrir à Félix [7] qui lui se consumait dans les bras de Nathalie [8],
Elle fût ensanglantée par les épines des roses que César et Constance [9] utilisaient dans leur lotion,
En joignant les leurs, Eugénie et Charles [10] scellèrent leur amour éternel qui ne dura que le temps d'un voyage aux Indes,
Jacques en abusa pour affirmer son emprise sur ceux qu'il voulait protéger, [11]
Quant à la Torpille [12] elle tournait sa paume, quêtait et comptait les écus, récompenses de ses services.
Et j'en oublie....

Pourtant si ma main me permet de tisser, sculpter, peindre toute ma famille, son plus noble usage fut de recueillir les larmes de celle que j'ai chéri pendant dix-huit ans, attendue pendant seize ans et qui me permit finalement de garnir mon annulaire[13].

[1] Lucien de Rubempré, [2] Delphine Goriot épouse Nucingen, [3] Le père Goriot, [4] Eugène de Rastignac, [5] Nucingen, [6] Henriette de Morsauf, [7] Felix de Vandenesse, [8] Nathalie de Manerville, [9] César et Constance Biroteau, [10] Eugénie et Charles Grandet, [11] Vautrin -Jacques Collin, [12] Esther van Gobseck, [13] Ewelina Comtesse Hanska, [14] Main de Balzac - (Bronze) Maison de Balzac-Paris



Daniel Jessula, décembre 2022



Flocon

Dans ton pays de neige, on te nomma Flocon.
Tu ne sortais jamais, vivais dans ton cocon.
Les oreilles dressées, sourdes depuis toujours
Étaient belle façon de me dire : Bonjour.

Te frotter au mollet de ton long poil soyeux
M'annonçait sans un mot que tu étais joyeux.
Rituel de retour après un an passé :
Je posais ma valise et je te caressais.

Ton corps doux devenait instrument de musique,
Aux notes ronronnantes, aux sons psychédéliques
Venus d'un autre monde où je pouvais planer
Dans les souvenirs fous de mes jeunes années.

J'aimais tes yeux vairons porteurs de paysages
J'y retrouvais la mer et ses riches rivages
Je cherchais ton regard mais il partait là-bas
Dans ton jardin secret invisible ici-bas.

J'ai repris mes pastels et posé des couleurs
Sur un carton rigide autant que la douleur
De te savoir si loin et si près à la fois,
Ainsi tu resteras vivant comme autrefois.

Alice Jordi, janvier 2023





Atelier III

Texte générateur

Maman : Ah oui ! Avec les parents qui viennent, oui, d'accord...
Mais... bon, moi je viens, mais, voilà...
C'est tout, hein.

RAPHAËLLE. - De quoi?

Maman : Bah, je viens, je viens te voir et voilà.

RAPHAËLLE. - Mais ils viennent sur scène, tu sais.

Maman : Oh non mais c'est pas possible, non,
j'avais complètement oublié ça, non, non.
C'est pas mon métier, ça, je suis pas comédienne.

RAPHAËLLE. - Mais on s'en fout que tu sois pas comédienne, justement.

Maman : Ouais, mais bon enfin ça m'angoisse, cette histoire-là...

RAPHAËLLE. - Pourquoi ?

Maman : Parce que... parce que c'est pas mon boulot. J'ai jamais fait ça.
Toi, ça te paraît évident, pas moi.
Bon enfin, écoute, on verra bien, on verra.
Heu... t'as pris tes billets?

RAPHAËLLE. - Non, je les ai pas pris...

Maman : Mais pourquoi t'as pas pris tes billets?
Tu sais bien, c'est le week-end prochain, hein?
Qu'on se voit...

RAPHAËLLE. - Oui, je sais mais je les ai pas pris...

Maman : Oui, mais tu vas venir ? C'est une réunion de famille avec tes
sœurs, avec tout le monde...

RAPHAËLLE. - Ben oui mais je pourrai pas être là...

Maman : Oh non.... Oh non... C'est pas possible... Depuis le temps qu'on
s'est pas vus... Franchement... tu te rends compte ?

RAPHAËLLE. - Oui, je sais, mais...

Maman: Oh bah non non, bah en plus tu pleures, pfouh ! eh bah si tu
pleures, bah je vais pleurer aussi, voilà, c'est tout.
C'est pas possible ça, non.

RAPHAËLLE. - Mais non, mais je sais mais c'est pas ma faute aussi, c'est trop
court, je travaille et... Je peux pas...

Maman : Mais c'est trop court, mais tu veux qu'on se réunisse plus près de
chez toi?

RAPHAËLLE. - Mais non... mais, ah putain, j'ai plus de batterie en plus ! Attends, maman, bouge pas.

Maman : Bah oui, je bouge pas, je bouge pas... où tu veux que j'aille? T'as plus de batterie...

C'est comme d'habitude, t'as jamais de batterie quand il faut.

Alors t'as un téléphone, on se demande à quoi il sert, franchement.

RAPHAËLLE. - Je sais pas quoi te dire maman...

Maman: Tu sais pas quoi me dire...

« Eh bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne ? Il faut nous séparer; et c'est lui qui l'ordonne... »

RAPHAËLLE. - « N'accablez point, madame, un prince malheureux, Il ne faut point ici nous attendrir tous deux, Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer. »

Maman : « Ah ! cruel ! Est-il temps de me le déclarer ? »

RAPHAËLLE. - « Je sais tous les tourments où ce dessein me livre. Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre. »

Maman: « Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous, Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ?

Que le jour recommence et que le jour finisse,

Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice?

Silence.

RAPHAËLLE. - Merci maman.

Je t'aime.

Mes parents, Mohamed El Khatib, Editeur Les Solitaires Intempestifs, septembre 2022



Textes générés



[Au milieu de la scène obscure d'un café-théâtre, un spot s'allume, éclairant une petite estrade sur laquelle une jeune femme (ANNABELLE) se tient assise face à l'audience. A sa gauche, une paire de bottes masculines et un kit de cirage. Le buste légèrement penché en avant et les mains appuyées sur le rebord de l'estrade, elle s'apprête à parler seule et à haute voix. Voici une histoire de mots, débités suivant un flux presque continu, sur le thème du « vivre ensemble ».]

Me voilà de nouveau en tête-à-tête avec moi-même, prête à vider mon sac, en toute sincérité.

On me décrit comme une femme plutôt heureuse, et je crois que je le suis.

Mariée à un homme qui est le centre de ma vie. J'espère être toujours le sien.

Pour tout dire, je suis aux petits soins pour lui, y compris ses bottes que je cire dans les règles de l'art.

C'est par amour que j'ai accepté d'être une femme au foyer, comme l'étaient ma mère

et toutes les générations avant elle. C'est mon pedigree.

Il y a des avantages, et puis le statut est reconnu.

Mais jour après jour, je constate que je suis une espèce en voie de disparition qui mériterait plus d'attention. Un peu comme certains oiseaux...

Un soir, alors que nous en parlions, je ne sais plus pourquoi, nous avons fini par nous

« voler dans les plumes » et il m'a traitée de bécasse. J'ai aussitôt rétorqué qu'en fait de comparaison, l'autruche - un oiseau devenu rare - aurait, à la rigueur, été plus appropriée ! Le butor a souri...

Moi, je voulais surtout réclamer son attention, un peu d'amour aussi.

Dans mon milieu, il est recommandé de ne jamais se plaindre. Surtout devant les autres.

Mais se taire et ruminer en silence trop longtemps... c'est négatif. Alors, de temps en temps,

j'exteriorise, je m'exprime. Ça finit toujours par faire du bien là où ça fait mal.

[Saisit les bottes et les place en face d'elle, sur le sol]

Nous formons une famille, un ménage à deux vivant sous le même toit,

sans compter le chat Bengal tigré qu'il traite comme un enfant et laisse faire.

[À présent, fixe les bottes du regard et, à travers elles, s'adresse à son mari invisible]

Dans le vivre ensemble, LUCIEN, il y a des règles à respecter...

[Sur un ton de reproche] Or, tous les matins, je marche sur tes chaussettes et tes dessous.

Ça fait désordre, sans parler de tes bretelles sur le sofa et des papiers qui traînent un peu partout !

Sur la table du dîner, que je dresse toujours avec soin, tes nombreuses miettes détournent mon attention de tes conversations... alors que, par ailleurs, tu sembles insensible au déroulé de mes journées ! Le ferais-tu exprès ? Tu ne réponds pas ? Évidemment... Et que dire de la vexation subie devant tes invités, lorsque tu as lâché une remarque sur les tics de langage : – « Au jour d'aujourd'hui... dans toutes les conversations. Je dis ça, j'dis rien... »

Moi, spontanément, sans me méfier, j'ai répondu : « C'est clair ! », et vous avez tous ri aux éclats. Grave !

Il y a aussi les déjeuners avec ta mère durant lesquels je reste stoïque. Comme toujours, elle croit indispensable de donner son avis. Sur ab-so-lu-ment tout ! Peut-être devrais-je la remercier ?

Hum, je serais tentée de lui offrir, mais en salve d'avertissement, une *Sanseveria* - aussi appelée « langue de belle-mère » [fait une mimique avec ses sourcils et se met à rire]. D'après le fleuriste, la plante est coriace et aurait le pouvoir de purifier l'air [rit encore]. Là, je me sens plus légère...

Et maintenant, au travail ! Pour commencer, cirer tes bottes... Ah, « heureux l'homme qui n'est plus obligé de cirer lui-même ses bottes et les trouve, le matin, tout flambantes à sa porte. »

Ensuite, ranger ou plutôt « faire de l'ordre avec du désordre », et aussi « trier, car ça fait partie du cycle du bonheur »... Pour terminer, après quelques vocalises en do majeur avec le félin, je sortirai mon chevalet de peinture et « j'emploierai la gamme des couleurs, pour réaliser du beau. » Avec tout ça, je me sens inspirée... Ce soir, au lieu d'une fricassée de poulet maison, que dirais-tu d'un dîner chez « Polpetta » ?

[Le spot s'éteint]

[FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE]

Constance Comman, janvier 2023





Je suis là, j'existe !

Le soleil, les arbres, l'air marin frais savent que j'existe, et pas toi, maman !

Tu m'as donné la vie, je faisais partie de toi, de ton corps et puis – plus rien.

J'essaye de retrouver des repères dans cet espace assourdi, mes yeux et mes mains te cherchent, mon cœur bat à toute vitesse.

Pourquoi la vie m'a envoyée chez toi ? C'était une leçon pour toi ou pour moi ? D'autres femmes prient désespérément d'avoir un enfant, et toi tu refuses ce cadeau que la vie t'a fait. Et toi, tu as choisi de te libérer de ton deuxième cœur attaché au cordon.

Tu me demandais de faire des efforts pour accepter ta nouvelle famille et mettais en doute mon empathie. Et pourtant, je pleure. Je pleure pour toi et pour moi, et parce que tes yeux sont fermés devant ma souffrance. Venir dans ce monde grand et flou, j'avais besoin d'être serrée dans tes bras chauds, de sentir ta voix douce, de voir l'Univers à travers tes yeux.

Devais-je être malade pour mériter ton amour ?

Qui m'aime ? Il est où mon chez moi ?

Je n'ai pas demandé à vivre cette vie et maintenant j'ai peur de la perdre.

Où nous sommes-nous trompées ? J'envie la biche, le cygne, la panthère qui offrent l'amour en silence à leurs petits. Et nos mots, maman, poignent nos corps et nos cœurs, et résonnent dans le temps. Le calme qui transperce mes oreilles est si désiré parfois...

Tes paroles – du sable dans mes blessures. Mes larmes – l'écume de mon âme.

Je sens le vide froid sous mes pieds qui m'aspire vers l'inconnu. J'attends toujours que tu m'attrapes. Je respire, alors je vis.

Prends-moi sous ton aile, invite le printemps dans mon corps, reviens sans rendez-vous dans ma vie.

Je t'aime, maman !

Milla Di Gregorio, janvier 2023



Sur la scène, Roger est assis à son bureau de style Louis Philippe en merisier. Une lampe de banquier en verre vert, éclaire tendrement son visage et la pièce. Il fume sa pipe, les volutes de fumée s'échappent. Sa main gauche soutient le foyer à boule en bruyère rustiquée, pendant que sa main droite écrit d'une plume sortie tout droit d'un encrier ... dans le silence émerge sa silhouette.

Voix off : Son dos voûté, la tête enveloppée
Et dans les épaules rentrées,
Il écrit !
Tout envahie de dures maladies
Il griffonne des poésies
Et rit.
La tête lourde et vide de pensées
Il fait des vers, mais sans idées.
Tant pis !
Il est levé depuis une minute
Déjà bien fort on le dispute

Raymonde : Au lit ! Tu sais que demain je pars pour Paris à 6 heures, nous devons nous coucher rapidement et tendrement mon amour, viens vite, ta plume sera encore là pour toi après mon départ.

(Parlant plus fort)

Les filles, dites bonsoir à Papa, faites une bise, et vite au lit ... Raphaëlle pense à ton Néphant, il est là sur le canapé, Pascale pense à te laver les dents, j'arrive pour vous lire l'histoire, allez zou ! *(sourire)*

Roger : Autrefois tu m'avais demandé : « M'aimez-vous ? »
M'aimez-vous ! Est-ce aimer d'avoir en ta présence,
L'air si égaré, distrait, enthousiaste, fou ?
Si c'est aimer de tant souffrir de ton absence :

Si c'est aimer, d'avoir toujours, qui me poursuit,
Toujours vivante en moi, toujours là qui m'obsède,
Ton image chérie, et lorsque je lui cède,
D'y penser tout le jour et d'en rêver la nuit ;

Si c'est aimer de respirer avec délices
Ton odeur que j'emporte avec moi dans mes mains ;
Si c'est aimer quand, t'attendant sur le chemin,
Chaque petit retard m'est un réel supplice :

Enfin si c'est aimer d'être anxieux, d'attendre
Avec impatience une lettre, un mot tendre
Crois-tu que ce soit là ce qu'on appelle aimer ?
Sans doute ? Alors je t'adore, gros, doux baisers.

Raphaëlle Doublier, janvier 2023



LUC, le père
NATHALIE, la mère
FREDERIC, le fils

FREDERIC, arrivant à la table du petit déjeuner. — Salut les parents ! Bien dormi ? Moi, ça va, mais quand même... C'est un jour où on ne se réveille pas comme on était la veille avant d'aller dormir.

LUC. — A priori, on ne se réveille jamais comme on s'est couché. C'est même le but d'aller dormir.

NATHALIE. — Mais finalement, tu as quand même dormi ? La fratrie ne s'est pas désagrégée en pleine nuit à cause de la discussion d'hier soir ? Moi, je dois dire d'ailleurs que je m'en doutais. Ce n'est pas pour me vanter de ma clairvoyance maternelle. Je fais attention aux autres, je réfléchis et parfois j'apprends.

FREDERIC. — Eh bien moi, je ne me doutais de rien. Je vous le dis carrément. Marie, je l'ai vue avec des garçons. Elle semblait très bien. Eux aussi d'ailleurs. Rien à signaler à l'horizon. Elle nous aurait fait des gosses un jour ou l'autre. Ou plus exactement elle se les serait faits à elle-même.

LUC. — Les Grecs...

FREDERIC. — Quand papa parle des Grecs, on peut s'attendre à ce que ça soit long. Papa, c'est plutôt un discours à nous servir quand on est coincé dans les embouteillages...

LUC. — Je disais donc que les Grecs considéraient l'homosexualité comme un rite de passage. Ensuite, on pouvait mener une vie de couple, disons, normale, classique en tout cas ; avoir des enfants... Aujourd'hui, il semble que ce soit l'inverse : on commence par faire comme la majorité, ensuite on se singularise.

FREDERIC. — Homosexualité, ce n'est pas beau. C'est médical et la médecine n'a rien à voir là-dedans. Je préfère « gay », on entend la joie dans le mot. Ce n'est pas une case où l'on est rangé. D'ailleurs, Marie a bien dit qu'elle ne voulait pas être mise dans une boîte et étiquetée. Elle a dit qu'elle voulait rester libre et finalement c'est la seule chose qui compte, pour elle comme pour nous. Je trouve ça bien de sa part.

NATHALIE. — « Gay », de toute manière, ça ne va pas très bien pour une femme. Et notez qu'aujourd'hui, toute cette phraséologie est complètement dépassée. L'époque est à la fluidité dans le genre.

FREDERIC. — Tiens donc, tu as lu Judith Butler, toi ?

NATHALIE. — Parfaitement. La mère de 2023 mélange l'instinct de ses ancêtres et les lectures de ses filles. Ça peut donner des résultats étonnants.

Robert Fillon, janvier 2023



Au-dessus de la maison Médée apparaît sur le char trainé par un dragon ailé, avec à ses côtés les cadavres de ses deux fils qu'elle vient de tuer.

Jason : Tu souffres, toi aussi, partageant mon malheur ?

Médée : Que tu ne ries plus jamais chasse ma douleur !

Jason : Enfants, quelle terrible mère que la vôtre !

Médée : Fils, quel père dément à jamais que le vôtre !

Jason : Non, ce n'est pas ma main qui les a fait périr !

Médée : La nouvelle union d'un fou les a fait mourir !

Jason : C'est donc pour ta couche que tu les as tués ?

Médée : Pour une femme le mal est-il donc léger ?

Jason : Si elle est sage, mais en toi tout est rancœur !

Médée : Vois ces cadavres qui déchireront ton cœur !

Jason : Ils sont vivants, vengeurs attachés à ta tête !

Médée : C'est toi la cause de cette terrible fête !

Jason : Non, les dieux connaissent la noirceur de ton âme !

Médée : Tais-toi, j'ai en horreur tes paroles infâmes !

Jason : Laisse-moi, par pitié, enterrer mes enfants !

Médée : Non, ils ne sont pas à toi, morts comme vivants !

Médée disparaît sur son char ailé.

Médée (-431), Euripide, vers 1361-1376

Du trimètre iambique à l'alexandrin

Jean-Yves Giraudon, janvier 2023





La première fois

Zoé : « Dis maman, ça va faire mal ? »

Virginie : « ça dépend des femmes... moi personnellement j'ai adoré ce moment. C'est vrai que la 1ère fois j'avais très peur car je ne savais pas du tout comment ça allait se passer. Alors je comprends ton angoisse. Mais bon, on en a déjà beaucoup parlé et tout est prêt pour que ça se passe dans les meilleures conditions possibles... et puis tu seras bien entourée. »

Zoé : « Oui, mais si ça me fera trop mal, tu crois que j'aurais envie de recommencer ? »

Virginie : « J'espère que tu auras envie de recommencer ! Après on oublie la douleur car sur le moment ça procure un si grand plaisir ! C'est un moment privilégié et intense tu sais ! »

Zoé : « Ben non justement... je ne sais pas encore, mais je vais bientôt savoir ! »

Virginie : « Oui... dans quelques jours... j'ai tellement hâte ! »

Zoé : « Et moi donc ! J'en ai marre d'attendre... c'est trop long... Baptiste balise encore plus que moi. »

Virginie : « Oh pour les hommes aussi ça dépend. Ils ne réagissent pas tous de la même façon... certains s'impliquent vraiment dès le début mais d'autres ne réalisent que le moment venu. Ton père ne stressait pas du tout, on aurait dit qu'il n'était pas concerné par la question... mais après ! »

Zoé : « Oui, après il a pris son rôle très au sérieux ! »

Virginie : « Ton père et moi sommes très heureux pour vous deux ma chérie. »

Zoé : « Tu m'aideras si j'ai besoin de toi, hein ? »

Virginie : « Mais bien sûr ! Même si je ne voudrais pas trop m'immiscer entre Baptiste et toi, tu pourras toujours compter sur moi. Je serai toujours là pour te conseiller si besoin et dans la limite de ma propre expérience... Je suis si heureuse ! Dans quelques jours tu deviendras une jeune maman merveilleuse et tu feras de moi une grand-mère comblée... Votre petite Gwendoline sera le 1er bébé de la nouvelle génération de notre famille et tes grands-parents auront la joie de connaître leur 1ère arrière-petite-fille ! Je suis si fière de toi ma chérie... et de tes frères aussi bien sûr ! »

Zoé : « Merci maman, je t'aime »

Virginie : « Moi aussi je t'aime ma chérie... »

Mireille Grazi, janvier 2023



Une histoire de famille.
(Pièce en trois actes d'Alain RENÉ)

Acte II, scène I : La grand-mère, la mère, le père, les trois garçons.

La scène est la même que pour l'acte un. La table est mise, pour six couverts, mais sur une nappe de fête. La mère et les trois garçons sont installés côté salon et consomment des jus de fruits.

Arrivée du père avec la grand-mère. Ils entrent par la porte du fond côté jardin, chacun portant une valise.

La grand-mère : Ah ! Mes pauvres enfants ! Quel voyage ! (Elle pose sa valise au milieu de la scène, tire une chaise de sous la table et se laisse tomber dessus.) Je n'en peux plus, je suis épuisée.

Garçon un : (il se lève et va embrasser sa grand-mère) Bonjour mémé ! Mais qu'est-ce que tu traînes donc tant dans cette valise ?

La grand-mère : Ah ! Mon pauvre petit, mais des coings. Vous savez bien que chaque année pour Pâques, je vous apporte des coings. Mais cette année, il y en a eu énormément, ma valise est pleine !

Garçon deux et trois : (ils se lèvent et viennent embrasser leur grand-mère)

Garçon trois : Merci, mémé. Grace à toi, nous allons pouvoir refaire des super pâtes de coings !

Garçon deux (qui essaie de soulever une des valises) : Ah ! La vache !

Garçon un : Donne-moi ton manteau, tu vas avoir trop chaud, habillée comme ça ! (il aide sa grand-mère à ôter son manteau et récupère son chapeau).

Le Père : (ôtant sa canadienne et s'adressant à ses garçons) Allez me porter tout ça à la cave, et poser les vêtements de votre grand-mère dans votre chambre.

La mère : (elle se lève à son tour et vient embrasser la grand-mère) Bonjour maman. Tu as fait bon voyage ? Il n'y avait pas trop de monde dans le train ?

La grand-mère : (sortant un immense mouchoir à carreaux de son sac à main et s'essuyant le front) Non, dans le train, ça allait. Mais à la gare ! Il y avait un monde fou. Chargée comme j'étais, personne ne m'a aidée. Tu te rends compte ? Une vieille femme comme moi, avec deux valises ! (Se tournant vers les trois garçons) C'est vraiment dommage que votre grand-père ne veuille plus venir !

Garçon un : Allez mémé, tout va bien, tu es arrivée. Tu dois avoir soif après toutes ces aventures. Qu'est-ce que je te sers à boire ?

La grand-mère : Ah ! Merci mon petit ! Donne-moi donc un grand verre d'eau.

La mère : Allez ! s'il vous plaît, est-ce que nous pourrions passer à table. Si nous continuons à traîner trop, je crains que mon gigot finisse par être trop cuit. Maman, reste donc là où tu es. Mais peut-être veux-tu te laver les mains ? (s'adressant au garçon un) : accompagne ta grand-mère dans la salle de bains. Tu peux aussi en profiter pour te laver les mains.

(Garçon deux et garçons trois s'installent sur le côté cour de la table laissant entre eux une place pour la grand-mère. A leur retour, la grand-mère regagne sa place, le garçon un s'installe en face d'elle, côté jardin, le père et la mère se mettent de chaque côté, la mère côté salle).

Une fois tout le monde assis, le père se lève et quitte la scène par la porte côté salle/jardin.

Il revient par la même porte au bout de quelques instants, un plat fumant entre les mains équipées de gants et le pose au milieu de la table.

La mère : *(s'adressant au père) Tu peux nous apporter les haricots, s'il te plaît. (Le père sort à nouveau par la même porte et revient avec une grosse casserole recouverte d'un couvercle).*

(S'adressant à garçon un) : Tu peux faire le service, s'il te plaît. Maman, fais voir ton assiette.

Garçon un : *Mais il faut d'abord que papa découpe le gigot !*

La mère : *Ah ! Oui, tu as raison. Allez, papa : à toi de jouer.*

(Le père s'exécute et commence la découpe du gigot. Le garçon un prend les tranches au fur et à mesure et remplit les assiettes avec les tranches de viande et les complète avec quelques cuillerées de haricots.

Le garçon trois commence à manger).

Le père *(s'adressant au garçon trois) : Dis donc ! Espèce de grossier personnage ! Tu pourrais attendre que tout le monde soit servi ! Un convive bien élevé ne commence à toucher son assiette que lorsque la maîtresse de maison a commencé à manger.*

Alain Jaspard, janvier 2023



Voix off : *Accroupi en semi-lotus sur une chaise basse, une jambe repliée soutenant mon menton, je consomme sous un banyan. Le banyan pleure, c'est celui de Claudel, qui emporte ses racines comme un paquet de chaînes, lesquelles ne relient point la terre au ciel, mais l'inverse. Ce sont elles qui, touchant le sol s'enfoncent, s'enfoncent et défoncent. Défoncent le pavé, le trottoir, les dalles de béton, obstruent les caniveaux, accentuant ainsi l'équilibre instable que j'avais su trouver pour déguster mon café.*

Point gênée par cette position à raz-du sol, j'observe la famille qui s'installe à mes côtés.

Le Père (P), la cinquantaine, belle allure, dernier chic de Los Angeles, polo signé, jeans moulant, chaussures ou plutôt baskets flamboyantes, casquette yankee, le tout parfaite contrefaçon.

La mère (M) d'une élégance rare, pantalon fuseau beige clair, tunique vert émeraude, son

Ao dai, au col en V, accentue sa silhouette élancée ; une tenue sexy dans la discrétion, à la délicatesse raffinée, accentuée par la transparence de la soie qui laisse deviner les parties du corps.

La fille (F), elle ne cache pas son corps, chevelure de jais, queue de cheval, mini-jupe en skai, jambes au galbe magnifique, gainées de collants noirs aux initiales d'un grand couturier de l'avenue Montaigne (imitation), fines chevilles, elle se sait belle, désirable, elle papillonne.

Et enfin **l'amoureux (A)**, haut fonctionnaire, costume-cravate noir, chemise blanche, chaussures vernies, lunettes d'écailles, guindé, sévère, encarté, pensant à la révolution, oui mais laquelle !

Tous branchés. Samsung, Apple, Huawei ... Ils consultent, pianotent, répondent. Alternant des échanges vivaces à la tonalité élevée, des sons rocailleux, des cris parfois, le tout dans une grande confusion, une conversation certes, mais avec qui, un interlocuteur, un visage, en bout de ligne ou les compères qui leur font face. Rien d'agressif, les traits sont calmes, souriants, le ton avenant, des rires, de la grâce.

Ne comprenant point leur langage, je demande de l'aide et connecté pour connecter, je m'adresse à Siri qui lui doit pouvoir me traduire leurs dialogues.

Siri que disent-ils ?

Une seconde ! Voici ...

P : « Alors les enfants, aujourd'hui premier jour de l'Année du Chat, quels étaient vos vœux à la Pagode ? Que souhaitez-vous de plus cher ».

M : « Prospérité, bonheur, succès tout ce qui nous fera du bien ».

F : « Rien de bien particulier, réussir mes examens ».

A : Poursuivre ma carrière dans l'ordre et l'harmonie sans nuire à mes collègues, ni à ma famille ».

Merci Siri, mais peux-tu aller plus loin, par ton intelligence qui n'est pas si artificielle que cela, essaye de deviner leurs pensées. On anticipe désormais. Délicat, mais voilà le travail, un centième de seconde pour pénétrer tous ces cerveaux.

P : « Le plus tôt nous avons fini cette partie de famille, le plus vite je rejoins les copains pour une partie de mahjong ».

M : « De plus cher ! P quand vas-tu renouveler ma garde-robe et m'acheter des bijoux ».

F : « Rien à faire c'est cuit, la famille veut que j'épouse A. Je vais, de mes longs ongles manucurés, tel un espadon de son épée, l'empaler et le faire cracher ».

A : « Rêve, rêve, parle, parle cocotte, bat des ailes, mais ce soir tu seras ma Tonquinoise ».

Daniel Jessula, Cochinchine – Delta du Mékong, 5-02-23



Elle : Papa, regarde, c'est beau ?

Papa : Pas mal, mets-le devant la glace, tu verras.

Elle : C'est tout tordu ! L'œil ici est plus gros que là, et la bouche, ça va pas non plus. Je vais le jeter et en faire un autre.

Papa : Mais non, c'est pas ça que tu dois faire, arrête de jeter, apprends à corriger, jusqu'à ce que ce soit bien.

Elle : Quand je gomme, c'est moche, ça se voit. Quand je regarde, je trouve ça bien, et toi, tu vois tout de suite que ça va pas. Comment tu fais pour voir que c'est tordu sans la glace ?

Papa : Je sais pas, c'est comme ça. Pour ton âge, c'est très bien ! T'as jamais appris à dessiner et tu vois, c'est beau ce que tu fais et surtout, t'as du plaisir, moi j'aime ça !

Elle : Oh oui, j'ai du plaisir ! à la maternelle on faisait des pochoirs. On trempait une brosse à dents dans de la peinture et on grattait sur un petit grillage. Ça faisait des points de couleur et quand on enlevait le cache, ça faisait un lapin, un canard, une fleur. J'adorais ça, surtout le bruit sur la grille, je trouvais que ça chantait. D'ailleurs je chantais toujours dans ma tête, surtout « j'ai descendu dans mon jardin pour y cueillir du romarin ». Tu sais, mémé dit que le romarin ça porte bonheur, alors, j'en mettais toujours un peu dans mon bureau. La maîtresse le voyait, et elle disait rien. Elle me regardait et souriait. Je le changeais souvent.

C'est dommage, on n'en fait plus, du pochoir !

Quand on avait fini, on devait ranger les cahiers dans le bureau, mettre le porte-plume et les crayons dans le plumier, croiser ses bras, mettre la tête dessus et dormir. On faisait tous semblant !

Le matin, j'adorais quand la maîtresse nous mettait le cahier sur le bureau. Elle écrivait la date sur une nouvelle page, et ça, pour tous les cahiers. Elle, c'était toujours en rouge et nous, toujours en violet. L'encre sentait mauvais. J'aimais quand elle écrivait « très bien » dans la marge !

Papa : Tu t'en rappelles encore ? C'était à la maternelle, maintenant tu es à la grande école, c'est fini, ça. C'est comment la grande école ? C'est bien ? Tu sais, je suis pas beaucoup allé ! J'aime quand tu me racontes.

Elle : Ben, tu sais, ils parlent pas comme nous ! À l'école, il faut dire je n'ai pas faim, nous on dit, j'ai pas faim. Ils rallongent ! Je sais pas pourquoi ! J'ai pas faim, c'est mieux, non ? Ça suffit ! On comprend non ? Ils sont drôles. Là-bas, je dis comme eux, juste pour avoir des bonnes notes, j'aime ça, les bonnes notes !

Papa : Continue, ma fille, je suis fier de toi !

Elle : Mais je te raconte l'école mais j'aime quand tu me racontes ton pays. Quand tu descendais les pentes de neige assis sur un couvercle de poubelle. C'est comment la neige.

Papa : C'est blanc et très froid. Oui, on jouait beaucoup, avec rien, on n'avait pas de jouets, on n'en avait pas besoin, personne n'en avait ! On voulait juste être avec les amis et faire des bêtises. Parle-moi encore de l'école.

Elle : Quand on a fini, et même en grande école, avant d'aller à l'étude, on doit dessiner en bas de la dernière page une fresque en couleurs. J'adore ça et la maîtresse aussi. Elle me donne à chaque fois un bon point, puis, après des images et à la fin, un livre ! Quand on a eu le livre, on a le droit de sonner la cloche dans la cour ! À chaque fois qu'une cloche sonne, je pense aux bons-points !

Papa : C'est vrai qu'ils sont beaux tes cahiers, et propres. Bravo ! Je suis content que tu travailles bien et que tu aimes l'école !

Tu sais, j'ai une idée, je dois peindre le mur du couloir. Moi, je vais faire le fond blanc et toi, tu veux pas dessiner un Picasso par dessus ? C'est facile, tu mets des formes n'importe comment et tu rajoutes des couleurs. T'as pas d'obligation et t'as pas vraiment besoin de savoir dessiner, ni peindre. Il faut juste que ça te plaise. Si tu veux, on peindra le mur ensemble.

Elle : Papa, la maîtresse nous a montré Picasso, c'est trop beau ! J'adore les couleurs, mais pour faire beau comme lui, c'est pas facile !

Papa : Tu fais comme tu le sens. Ça sera bien, tu verras !

Maman : Alors, qu'est-ce que vous faites ? C'est chaud ! Venez manger ! Encore des dessins, c'est pas l'heure !

Elle : Regarde maman, ce que j'ai dessiné ! C'est pas fini !

Maman : Mais oui, c'est fini, donne, demain je le montre à Nicole et Jacqueline, elles viennent boire le thé.

Elle : Mais tu comprends rien, mets-le devant une glace, tu verras, c'est tout tordu, non ! Je veux pas que tu le montres !

Maman : Mais oui, c'est pas possible ça que tu veuilles jamais montrer tes dessins ! Pour ton âge, c'est magnifique !

Elle : (Elle déchire le dessin)

Papa : Mais pourquoi tu déchires ?

Elle : Elle m'énerve, c'est pas fini et elle veut montrer à tout le monde ! Je lui ferai plus rien voir !

Papa : Allez, arrête et viens manger !

Alice Jordi, janvier 2023

Atelier IV

Texte générateur

16
KANAKA

En arrivant devant le check-point de l'Harmonie qui permet de passer en zone 1, ils ne peuvent s'empêcher de ressentir une sorte d'appréhension. Même s'ils ne se l'avouent pas, ils ont le sentiment obscur de profaner des territoires interdits. Comment ont-ils réussi à nous faire penser que nous n'étions pas chez nous en ce monde ? se demande Sparak en serrant les mâchoires. Le check-point n'a rien à voir avec celui qui sépare les zones 2 et 3. Il est plus calme, plus ouaté. Pas de longues files de voitures, pas de chaos avec des camions qui doivent expliquer par le menu la nature de leur cargaison. Il y a si peu de personnes qui ont une raison d'aller en zone 1 que l'abord du check-point est parfaitement silencieux. Lorsqu'ils s'approchent et que Salia tend son accréditation, Sparak ne peut s'empêcher de compter les caméras. Une forteresse. Son visage a déjà dû être scanné au moins cinq fois. Les chiens font le tour de la voiture. Un robot planchette s'est glissé sous le véhicule et vérifie le châssis. Tout se fait vite et de façon parfaitement fluide mais ils sont scrutés, analysés, leur passage est daté et archivé. Une fois que la barrière se soulève pour les laisser passer, ils remontent l'avenue de l'Harmonie. La beauté des lieux les frappe. Tout est si arboré, si paisible. Même dans les quartiers résidentiels de la zone 2, il n'y a pas ce luxe serein, sûr de lui. Au loin, il voit la colline de l'Alliance, l'endroit où se concentre, paraît-il, la vie de cette zone, le grand parc Rami, généreux et calme, bordé d'immenses villas. Sur les pentes de la colline, des commerces prestigieux et des restaurants raffinés jouissent d'une vue imprenable sur les eaux de la Saule qui, ici, n'a pas l'aspect d'huile sale qu'elle a en zone 3. Tout à l'air à sa place. Dans l'opulence. Eux tournent vers l'esplanade du Directoire, ce grand quartier où se concentrent plusieurs sièges de commissions. Ils n'ont pas le droit de s'écarter de l'itinéraire qui leur a été imposé pour aller jusqu'au siège de la Commission santé et doivent suivre la "voiture pilote" qui leur ouvre la voie. C'est un véhicule automatique qui les guide et vérifie qu'ils ne dévient pas de la route qu'ils sont autorisés à prendre. Et ce qu'ils ressentent, tous les deux, en glissant dans ces rues, c'est que ce luxe exige d'être servi et qu'il y a une autorité plus haute que la police, une autorité face à laquelle leurs badges et leur fonction ne sont rien : celle de l'ordre établi.

Chien 51, Laurent Gaudé, Actes Sud, août 2022



Réflexions autour de l'utopie et son contraire, la dystopie, sur le thème du vivre ensemble dans la cité

Au commencement, nous dit le Livre de la Genèse, Dieu créa les cieux et la terre. Une terre d'abondance et un jardin des délices avec, en son milieu, l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Puis Dieu y mit l'homme et la femme qu'il avait créés et leur laissa le libre-arbitre, la liberté de choisir... La suite est connue. Le jardin d'Eden deviendra le paradis perdu... et un mythe universel.

Au XVI^e siècle, en Angleterre, dans un ouvrage intitulé 'Utopia' (fr. 'L'Utopie'), l'humaniste Thomas More décrit un monde imaginaire, l'île d'Utopie, où règnent l'abondance et la paix. Les hommes y vivent en toute liberté, cultivent la terre, et sont tous égaux. Les femmes sont traitées comme les hommes. Par ailleurs, les lois sont réputées justes et nul ne peut être poursuivi en raison de sa religion. De plus, l'île jouit d'une bonne gouvernance : chaque cité est administrée par un conseil élu, tandis qu'un Sénat représentatif siégeant dans la capitale dirige l'île entière, le tout en parfaite harmonie. Voici donc une société qui a priori semble idéale, fondée sur la liberté, l'égalité, la tolérance, la justice et la raison. Le nom du livre sera à l'origine du mot « utopie » (litt. qui n'est en aucun lieu).

Durant l'enfance, j'ai traversé les mondes merveilleux des contes qui s'ouvriraient avec les mots « Il était une fois... ». Et puis, il y a eu 'Les Voyages extraordinaires de Gulliver' à travers le monde... son arrivée à Lilliput, la cité des nains, et celle des géants à Brobdingnag... Mondes imaginaires, parfois effrayants, où le vivre ensemble était mouvementé. Plus tard, je découvrirai la traversée (réelle) des premiers colons en direction du Nouveau Monde. Ils étaient partis d'Europe dans l'espoir d'une vie meilleure, loin des persécutions liées à la religion, et pour vivre libres. C'était leur quête, et peu importait la distance. Mais ce Nouveau Monde n'avait rien du jardin primitif. La nature y était hostile, et les autochtones, des voisins violents et agressifs. Ironie du sort, c'est au contact des autochtones que deux siècles plus tard, Antonín Dvořák composera la symphonie dite du 'Nouveau Monde'... L'Amérique restera une terre d'immigration pour les déshérités et les opportunistes, un passage vers la liberté pour les opprimés. Le poème d'Emma Lazarus, gravé sur le socle de la Statue de la Liberté à Ellis Island, est significatif à cet égard : « Donnez-moi vos pauvres, vos exténués [...], vos masses innombrables aspirant à vivre libres [...], envoyez-moi ces déshérités rejetés par la tempête. De ma lumière, j'éclaire la porte d'or ! ». En somme, une autre Terre promise, mais qui ne tiendra pas toutes ses promesses. Malgré la Liberté éclairant le monde et la Constitution qui garantit différentes libertés et certains droits, New York, « la cité des rêves », et l'Amérique, « la patrie du vivre ensemble », ne ressemblent pas à un monde idéal. Oublions l'esclavage, les guerres, la mise à l'écart des autochtones, le maccarthysme, les mafias, la ségrégation raciale et les émeutes...

la violence armée et la criminalité, les inégalités sociales, la pauvreté et l'insalubrité, les ghettos noirs et autres quartiers où des communautés vivent à l'écart... Dans les cités, le « vivre ensemble » est souvent un « vivre à côté ». Face à un monde si imparfait, l'optimiste Pangloss aurait dit que « tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles », et un Candide résigné aurait répondu qu'« il faut cultiver notre jardin. »

Ainsi, l'utopie est une vision idéalisée d'un monde porteur d'espoirs qui reste à réaliser. Mais il y a eu des mises en garde : tout modèle réalisé finirait par se retourner contre l'homme en dystopie. Ainsi, au XXe siècle, l'utopie fera l'objet de critiques presque prophétiques, notamment par Aldous Huxley sur l'eugénisme ('Le Meilleur des Mondes'), George Orwell sur la société de surveillance ('1984') et Ray Bradbury sur la privation de penser ('Fahrenheit 451'). Visions sombres d'un monde qui n'existe pas. Pourtant, nous en avons eu un aperçu dans la réalité, lorsqu'un certain virus s'est échappé de quelque part et a traversé les frontières. En plus de l'hécatombe, il mettra à mal notre conception de la liberté et de la vie en commun. Notre quotidien d'alors : port d'un masque, distanciation sociale, suspicions, sanctions, barrages dans la cité, fermeture de magasins et des écoles, sorties limitées, réunions interdites, contrôles, surveillance par drones, confinement, isolement, et le silence... « Nous sommes en guerre ! » avait clamé l'Autorité Suprême. À présent, un autre message lourd de sens : « C'est la fin de l'insouciance, la fin de l'abondance ! » Mais restons optimistes, l'état de la démocratie ne cesse, paraît-il, de s'améliorer, et « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. » Pour ma part, je continue, depuis un certain temps déjà, à cultiver mon jardin...

Constance Comman, février 2023



Mon futur incertain

J'ouvre mes yeux et j'observe.

Le durable a laissé la place à l'éphémère, la convivialité à la solitude, la beauté au grotesque, l'harmonie au chaos... Les gens ont choisi d'être seuls, de vivre en accéléré leur vie courte et de ne pas donner raison aux autres. Les enfants grandissent plus vite, manquent d'amour, que leurs parents ne savent plus comment leur offrir, plongent dans des addictions pour voir des mondes imaginaires adoucissant leur quotidien, se font mal pour soulager leur esprit et quand la douleur est trop forte, font mal aux autres. Des enfants tuent des enfants. La haine n'a jamais été si forte, mais à qui en vouloir ?

L'école est devenue un endroit insécure, les élèves agressent leurs copains et les professeurs ont peur de leur mettre une mauvaise note. Les enfants vivent avec des étiquettes qu'ils n'arrivent pas à enlever jusqu'à la fin de leur vie, ne connaissent pas l'affection et ne savent pas mettre des mots sur leurs souffrances.

En quête du bonheur... Mais c'est quoi le bonheur ? Avoir une maison, une voiture et vivre au jour le jour ?

Des médecins passionnément s'entraînent à cloner des gens « durables » pour peupler d'autres planètes. Des robots tentent de prendre la place de l'homme, ils calculent, ils lisent, ils parlent et même ils sourient.

Ce sont eux qui s'améliorent ou est-ce nous qui reculons ?

La Terre brule, s'écrie à travers son langage, mais personne n'a d'oreilles pour l'entendre. Des branches coupées, des forêts brûlées, des lacs asséchés, des animaux maltraités et des bestioles écrasées...

C'est ça le monde à l'envers ?

Maintenant je ferme mes yeux, car le sentiment de souffrance et d'impuissance m'envahissant est si fort. Des images se glissent dans ma tête comme un médicament anesthésiant et je les laisse m'emporter.

Les gens prennent le temps de savourer l'air pénétrant leurs narines qui dessine un sourire détendu sur leur visage. Des enfants courent partout avec des vêtements pleins de boue et chatouillent la Terre avec leurs rires. Le soir ils fondent sous les câlins de leurs parents et la douce fatigue de la journée. Tous les gamins se pressent pour aller à l'école qui prolonge le cocon que papa et maman leurs tissent. Là-bas on apprend à vivre ensemble, la discipline et la persévérance, pas seulement à connaître les chiffres et les lettres. Les machines aident les gens à exercer mieux leur savoir, mais le savoir lui-même ne quitte pas la tête de celui qui a créé la machine.

La Nature s'adoucit devant l'équilibre, l'humain a enfin compris que chaque arbre, fleuve, animal et insecte font partie de lui et que s'ils souffrent, il souffre lui aussi.

L'égo a quitté sa place imposante devant l'humilité, le libre arbitre est devenu la boussole affichant une seule direction – celle vers l'altruisme fidèle.

Ouvre tes yeux ! Aujourd'hui c'est le lendemain que tu espérais, et demain ce sera trop tard.

Milla Di Gregorio, mars 2023





« Les couloirs de vitres aux doux parfums »

J'ouvre les yeux, je me réveille et je pense à toi ... chaque jour ouvrir mes yeux c'est pour toi, me lever c'est pour toi, respirer c'est pour toi, marcher tout au long de ces couloirs de vitres c'est pour toi. Je ne vis que pour toi, m'émerveille. Mon lit où sentir ta présence, évocation d'un souvenir lointain, où je redécouvrais ton visage chaque matin. Un seul battement de tes cils et mon cœur complètement facile. Un véritable zélateur la chanson de « Mlle B » de St Aubin, virevolte en boucle.

J'aime tout de toi mon amour, tes petits pieds froids, même quand il fait 25 degrés, ton sourire, ta voix chaude, tes mots, tes gestes, ta façon de manger les chips, comme un petit écureuil, ce qui me fait tellement rire. J'aime ta façon de me surprendre, j'aime tes surprises folles, insensées et complètement improbables. Mélange d'énergie, de douceur, de bonheur.

Je prends sur ma table en laque blanche le petit déjeuner qui vient d'arriver tout ponctuellement depuis plusieurs mois, de la trappe. Je suis si heureux car tu aies le même, tout à l'identique mais tu es classé dans l'autre côté. De ma pièce je vois mes voisins de droite et de gauche, tout comme toi. A la réunion ils nous ont expliqué que c'était pour conserver le côté social, nous pouvons manger et nous regarder, parfois nous utilisons le langage des signes et il me suffit de basculer l'interrupteur pour avoir une lumière bleue et un filtre s'abat brusquement nous protégeant les uns des autres.

Mais quelle joie aujourd'hui, nous avons enfin RDV, tout est prêt, quand j'ai reçu l'accord mon cœur tapait avec de très fortes palpitations, presque un mois ... Je viens. Maintenant. C'est le jour J.

Je suis debout, mon cœur bat comme un fou et tape dans ma poitrine, ma respiration est forte, j'attends le décompte de l'ouverture de la porte, j'ai tellement hâte. Elle s'ouvre, un vent frais diffusant ton parfum caresse mon visage. Je marche vers toi, le couloir de verre semble interminable, je vois un jardin avec une fontaine, de grands arbres, mille fleurs de couleurs, ce jardin d'Éden me porte en toute légèreté vers toi, je t'imagine déjà. Ce couloir de verres est interminable, on circule tous en se coudoyant, mais chacun sur sa parcelle, tout est sans vie, mais tu es presque là, tu es mon addiction.

J'arrive enfin dans le sas, un fauteuil, je m'assieds, je tends le bras, une machine tire mon sang, nous attendons tous deux nos résultats. Je sais que nous faisons tout simultanément, dans cette froideur tu es mon volcan Mon cœur bat à faire exploser ma poitrine tout s'épanouit en moi. Ça y est, les résultats tombent ! Nous avons enfin le droit de partager un moment ensemble dans la bulle. Je suis sans infection, sans rien, je souffle dans un entonnoir d'analyse buccale.

J'attends ce dernier décompte qui est là juste devant moi... Un chronomètre commence. Devant l'ultime porte un vent désinfectant tombe sur moi, je n'ai

pas le droit de bouger, cet air est glacé mais me désinfecte intégralement. La porte s'ouvre, tu apparais comme une déesse, le miracle est là, tout n'est que liberté. Mes sens sont en éveil, je m'abandonne dans tes bras, félicité, je vie intensément, j'existe, ton parfum m'enivre, ton rire résonne, tout m'emporte dans nos souvenirs « poste Sras », c'est nous. Je ris, je te vois danser, chanter « itsi bitsi, petit bikini » de Dalida c'est tout toi, je vis.

La sonnerie retentit, le chronomètre s'est écoulé, nous devons nous remettre en isolement, recevoir nos repas par la trappe, nous y sommes, tous là, pour conserver notre race humaine, pourquoi ne sommes pas tous « Les gardiennes de la planète », elles sont totalement libres et nagent dans l'eau bleue, verte, ou s'enfoncent dans le noir, en répandant leur chant sur des milliers de kilomètres. Les couloirs de verre qui nous séparent existent et nous menacent aussi tout en nous protégeant. Mais la vie et l'amour sont plus forts et traverse le temps, transpercent les cœurs, transgressent toutes les règles.

Raphaëlle Doublier, février 2023



Vivre ensemble : une utopie

Je vous écris d'une galaxie qui n'est pas encore la vôtre, mais n'ayez crainte et sachez-le : chez nous la Révolution du Bien a eu lieu. On en parle peu, désormais. Qui en parlerait ? Seule la Religion vivait avec le Mal et s'en accommodait parfaitement ; c'était du reste sa raison d'être. Nous avons dépassé tout cela désormais.

Certains avaient osé affirmer, jadis, que l'exigence du Bien universel était la pire des tyrannies. On s'est bien gaussé pendant des siècles de ce Thomas More dont le Pays sublime, insurpassable, l'idéal de bonheur, mettait à mort tous ceux qui osaient dévier de ses lignes.

Il le faut bien, pourtant.

Ceux d'entre vous qui ont la patience de chercher trouveront comment s'est écrite notre Histoire. On a cru quelque temps que la lutte contre les armées du Mal passerait par une réforme de l'intelligence. La rationalité était devenue cette vieille lune sale dont plus personne ne voulait. L'intelligence émotionnelle a été un moment en vogue, mais on s'est vite rendu compte combien elle pouvait fabriquer des groupes humains contaminés par l'indulgence et par conséquent ingouvernables.

L'avènement du Bien ne pouvait se concevoir que dans l'abolition de la pitié. Pour que les jours soient ensoleillés, les récoltes abondantes, les mariages

heureux et la vie longue, un filtrage rigoureux , une puissante élaboration préalable s'imposait. On y procéda. Éliminer le Mal par le Bien, qui pourrait contester un tel projet ? Désormais, nos maisons n'ont plus de serrures, les barrières ont disparu ; les formes de politesse elles-mêmes sont devenues inutiles, tant le respect s'est généralisé. Bientôt, la monnaie elle-même sera sans usage : l'énonciation suffira. Personne n'osera plus affirmer le faux, même sur ce chapitre. Nous sommes sur la bonne voie. Je vous invite à venir nous visiter dès que vous pourrez. A vous en inspirer.

Nous ne sommes pas seulement des gens heureux, nous sommes le Bonheur même. Nous existons au-dessus du vide. Tout autour de nous, il n'y a plus rien. Venez.

Robert Fillon, février 2023



La femme en rouge, roman-feuilleton. Épisode I. Le fugitif.

Il est en fuite.

Il marche nuit et jour, à travers les collines, les bois, les rivières, redécouvrant l'odeur de la terre, des fleurs et des bêtes. La tête souvent levée vers le ciel, il revoit, avec étonnement, le soleil, les nuages, les étoiles. Il regarde derrière lui le miroitement de l'immense cité, qui s'éloigne. Il ne s'arrêtera pas avant qu'elle ne disparaisse, avant qu'il ne soit totalement plongé dans cette nature qui l'attire et l'effraye. Le monde qu'il fuit, enfermé dans d'immenses dômes, reliés les uns aux autres, n'était que fer, vitres et ciment. Des machines seules avaient tout fabriqué et l'entretenaient, dirigées elles-mêmes par une machine qui depuis longtemps avait échappé aux hommes. Quand elle avait pris le pouvoir, c'était pour leur apporter enfin le bonheur. Pour y réussir, elle avait entrepris toutes les recherches nécessaires afin de supprimer de leur vie tout ce qui les faisait souffrir. Les conflits, plus de pays, de nations, de groupes humains, de familles, de couples. Seulement des individus, séparés les uns des autres, isolés dans de petits espaces confortables, pris totalement en charge par des machines. La mort, elle avait réussi à la faire disparaître, chacun vivrait éternellement. Le monde des hommes était ainsi figé, sa population serait à jamais la même, les femmes et les hommes ne se rencontrant plus. Les machines avaient efficacement agi sur les cerveaux pour que les mêmes hommes, qu'elles avaient laissés arriver à l'âge adulte, vivent éternellement le même bonheur. Elles avaient effacé toute mémoire du passé, toute envie de l'avenir, ne laissant que les connaissances nécessaires à une vie réduite à l'essentiel, une vie heureuse.

Il est en fuite.

Un jour quelque chose s'était rallumé dans son cerveau. Comme une toute petite lumière, qui grandissait. La machine avait fait une erreur, elle avait oublié une minuscule case, qui, depuis de longues années, lentement, en activait d'autres. Il retrouvait petit à petit, de manière d'abord imprécise, toutes les pensées et les sensations effacées, celles qui lui avaient fait du mal, celles qui lui avait fait du bien. Il retrouvait peu à peu ses expériences de chasse et de pêche, les plaisirs de l'étude, de la recherche, de l'écriture. Il ressentait à nouveau, confusément, l'émotion des rencontres et des partages. Une image, parmi toutes les autres, s'imposait avec plus de force, de jour en jour, dans sa mémoire renaissante. Celle d'une femme en rouge tournant lentement sur elle-même et lui envoyant un baiser.

Il est en fuite.

Il s'arrête dans une vallée inaccessible, où il a trouvé une petite cabane abandonnée, dont l'occupant avait dû être capturé par les machines, sûrement lors d'une de ses chasses. Jour après jour, au fil des saisons, des années, il retrouve tous les gestes du chasseur, du pêcheur, que lui avait appris son grand-père. Lentement sa mémoire le rend à lui-même, à ses plaisirs, à ses souffrances. Plus de machines. Sa vie ne dépend plus que de lui. Il sait que la femme en rouge est enfermée, loin là-bas, sous un dôme. Sa mémoire lui dit les jours heureux qu'il a vécus avec elle, mais aussi les souffrances de cette rencontre qui ne pouvait qu'être éphémère. Les yeux ouverts ou fermés, il voit parfaitement son image mouvante, toujours exactement la même. Elle fait un premier tour sur elle-même à droite, le bras droit le long du corps, sa main gauche passe dans ses cheveux, s'arrête sur sa nuque. Leurs regards se croisent, ses yeux rieurs le font sourire, elle lui rend son sourire. Puis, elle lui tourne le dos, avant de revenir à la position de départ. Elle lui fait à nouveau face, lui sourit, lui envoie un baiser de sa main posée sur sa bouche. Elle fait alors un tour à gauche, repasse sa main dans ses cheveux, lui fait à nouveau face. Leurs regards se croisent, ses yeux rieurs le font sourire, elle lui rend son sourire ... A chaque fois il est submergé par la douceur de sa peau, l'odeur de son parfum, le goût de sa chair. Ce souvenir lui permet de vivre, en attendant le jour où, il le sait, il retrouvera la femme en rouge.

(Suite au prochain épisode)

Jean-Yves Giraudon, février 2023





Le rêve de Paquito

Urielle se prélassa au soleil
Noémie sirote une limonade

Pénélope se peigne
Eléonore s'endort
Thérèse se baigne
Iris chante
Tabata danse

Camille court
Olivier saute
Iris flâne
Ninon dessine

Dimitri pleure
Erika le console

Paquito gouverne
Autoritaire et polygame
Roi de Son île
Ascendant de trente enfants
Dix épouses soumises
Isolés dans Son Paradis
Seuls au monde

Mireille Grazi, février 2023



Survivre ?

C'est en sortant de la cavité où ils avaient passé huit heures que nos trois spéléologues furent frappés de stupeur. Alors que leurs « iPad » indiquaient 17 heures, ils furent surpris par une obscurité anormale pour un mois de juillet. Ensuite, dans la courte portée de leurs lampes frontales, ils purent constater que la forêt qui entourait l'entrée de la grotte avait été totalement dévastée. Des arbres déracinés, broyés, enchevêtrés et empilés dans un désordre inimaginable. Ce qui laissait supposer qu'un terrible cataclysme avait eu lieu alors qu'ils étaient sous terre. Habitué à faire face aux situations exceptionnelles, nos trois garçons décidèrent d'établir un bivouac à l'entrée de la cavité et d'attendre le jour pour prendre une décision. Épuisés par leurs huit heures d'exploration souterraine, ils s'endormirent rapidement. Dès leur

réveil, après une rapide collation, ils s'équipèrent, prenant avec eux toutes les réserves de nourriture qu'ils n'avaient pas utilisées, et partirent en exploration dans l'espoir de comprendre ce qui avait bien pu se passer. Ils progressèrent difficilement au milieu d'un fatras de souches, de racines enchevêtrées et de troncs empilés. Ils cheminèrent dans un silence inquiétant et sous un ciel curieusement voilé.

Après quelques heures d'une progression difficile, leur route fut barrée par une ligne de chemin de fer totalement arrachée du sol, tordue en spirale, rails, haubans, supports et caténaires incroyablement entremêlés. Ne pouvant franchir cet obstacle et voyant la lumière du jour décliner, ils décidèrent d'établir un nouveau bivouac. Dès le retour de la clarté, ils suivirent cette ligne en la remontant en direction du Nord. Après quelques heures de marche, ils tombèrent face à un tunnel dont l'entrée était obstruée par la face d'une motrice de TGV. Immédiatement, quatre hommes armés de revolvers sortirent du tunnel, les mettant en joue. Une fois méticuleusement fouillés, ils furent conduits dans un wagon faiblement éclairé par une lampe de secours. Se tenait là un noble vieillard qui se présenta sous le titre de Professeur Becker, chercheur émérite et agrégé de géologie. Il expliqua à nos trois spéléos sa théorie sur les derniers événements. Si le train dans lequel ils se trouvaient était encore sur les rails, c'est qu'il était resté bloqué dans un tunnel de quatre kilomètres. Si les trois spéléos étaient encore en vie, c'est qu'ils se trouvaient plusieurs centaines de mètres sous terre. D'après sa théorie, seuls quelques êtres vivants avaient probablement survécu à un tel cataclysme planétaire : un changement brutal de l'axe de rotation de la Terre dû à la fonte accélérée des glaces qui occupent les pôles.

Les quatre hommes qui les avaient accueillis étaient des policiers qui se rendaient à un congrès européen d'Interpol. Ils avaient spontanément décidé d'assurer la sécurité du tunnel, car il y avait déjà eu des attaques de rescapés agressifs voulant s'approprier le train et sa protection souterraine. Avec le vieux scientifique, les policiers avaient décidé d'organiser une tentative de survie, établissant des règles strictes. Les autres passagers, une centaine avaient accepté les conditions imposées par le professeur et les policiers. Ils avaient alors formé des groupes de dix personnes et partaient régulièrement en exploration dans les environs immédiats afin de rapporter au professeur un maximum de renseignements. Pour le professeur Becker, l'arrivée de spéléologues bien équipés et bien entraînés physiquement était une excellente opportunité. Pour lui, les jours qui s'annonçaient allaient être particulièrement difficiles. Les batteries de la motrice seront bientôt déchargées, impliquant le manque de lumière, de date et d'heure. Ils allaient devoir survivre comme au début de l'humanité, à la lumière du jour, se nourrir de racines avant de réussir à chasser les quelques animaux survivants grâce à leurs terriers. Le professeur expliqua que d'autres rescapés chercheraient à leur prendre leur refuge par tous les moyens. Il n'était pas question de les accueillir, cela risquerait de déclencher des conflits dangereux pour la survie de cette nouvelle communauté à l'équilibre précaire. La situation imposait la plus totale rigueur dans le comportement de chaque membre du groupe, une

obéissance stricte aux directives, et le respect des tâches que chacun se verrait attribuer dès le réveil.

Quelques heures après la découverte du cataclysme, la réunion d'une cinquantaine d'hommes avait confirmé à l'unanimité le bien-fondé des directives du professeur Becker, donnant un pouvoir de maintien de l'ordre aux quatre policiers. D'autre part, dix hommes furent chacun nommés responsables d'un groupe de survivants, acceptant de venir exposer au professeur le moindre problème rencontré par les personnes de leur groupe, afin d'en débattre et de prendre ensemble et d'un commun accord les décisions nécessaires. Chacun des participants reconnut que c'était la seule solution pour envisager une probable survie, conscient que survivre dans de telles conditions serait particulièrement aléatoire.

Mais il fallait tout de même tenter l'aventure.

Alain Jaspard, mars 2023



Cochinchine – Delta du Mékong (suite)

Quelques fêtes du Tet plus tard sous le même arbre, toujours en position du lotus ou du penseur de Rodin, (finalement station peu confortable), je me remémore cette rencontre extraordinaire de cette famille « branchée ». Que sont-ils devenus ? Où vivent-ils maintenant ? Comment le savoir ?

Siri peux-tu m'aider ?

- Oui. La réponse : Metavers

- Metavers bien sûr !

Cet espace collectif virtuel partagé, alliant à la fois la réalité physique et le rêve par l'internet. Ces adeptes des réseaux sociaux qui cherchent à interagir avec n'importe qui, de n'importe où et à n'importe quel moment ne peuvent qu'habiter un monde où la réalité virtuelle est indiscernable du monde réel.

La fille (F), la belle et toujours désirable jeune femme, celle qui papillonnait sur son tabouret, met son casque se branche à la Toile, à côté de celui qui est désormais son époux, et tel le Commandant Cousteau, plonge non point au large de Monaco, mais dans son Univers.

Celui des défilés de Saint Laurent, où sur scène, elle se déhanche dans une magnifique robe longue fendue jusqu'à la cuisse, évocation de l'Ao dai ancestrale, ses longs, longs cheveux, relevés en un chignon, qui tombent jusqu'à terre et s'enracinent comme ce fameux badian.

Assis devant au premier rang, le Gotha de la mode, de la presse, de la finance. Les flashes des téléphones ne cessent de crépiter, les commentateurs des médias

s'extasient devant cette divine déesse Shiva, dont les bras gantés de satin rouge vif, représentent la pulsion rythmique de l'univers, la protection, la destruction et l'espoir de la libération éternelle.

Applaudissement, frénésie, louanges de toutes parts. Un coin de la pièce est cependant silencieux, derrière un pilier on aperçoit l'amoureux (A), le haut fonctionnaire, même costume-cravate noir, même chemise blanche, mêmes chaussures vernies, plus de lunettes d'écaillés mais un casque virtuel.

Car l'amoureux (A), lui aussi évolue dans son monde, sur cette même estrade, cette fois ci derrière un pupitre. Devant lui le même Gotha, mais les Hauts Gradés et les Membres éminents du Parti ont remplacé, la presse, la finance. Alors intimidé, (A) commence son discours, il plaide pour l'Entente avec les voisins, le Développement dans l'harmonie, la Richesse intellectuelle plutôt que matérielle, le Bien-être du Peuple qui doit prévaloir sur celui de la Famille, la Liberté pour tous, mais raisonnablement encadrée, pour éviter tout débordement. Applaudissement, bravo y compris du Secrétaire Général qui d'un signe du menton, adoube son jeune protégé.

(A) remarque alors parmi les jolies mannequins qui ont défilé, celle qu'il a qualifiée autrefois de « Tonquinoise » qui s'extasie, se pavane, béante d'admiration. Le jeune couple tétanisé, mais attiré l'un vers l'autre, tente de s'embrasser, mais les deux masques empêchent le contact physique de leurs lèvres et d'un geste rageur ils arrachent leurs couvre-chefs et mettent ainsi fin à leur utopie réciproque.

Daniel Jessula, Port Hercule - mars 2023



Ailleurs

Je soulève le rideau du hublot. Sur l'épaisse couche de nuages, cinq taches : jaune, bleu, rouge, noir et blanc. D'où viennent-elles ? Cinq cylindres régulièrement espacés flottent verticalement, disposés en cercle. Pourquoi en cercle ? Des particules de lumière semblent s'y agiter. Je me tourne vers mon voisin, bien plus serein que moi.

- Où sommes-nous ?
- Ici s'appelle "Ailleurs"
- Savez-vous ce que c'est, ça, éclairé en bas ?
- Oui, répond-il. Ce sont les Colonnes de Lumière.
- Ça sert à quoi ?
- C'est un centre de tri.
- Mais un tri de quoi ?

- D'humains.

Ou bien je rêve, ou bien il se moque de moi. Non. Il a l'air tellement sérieux et pas du tout surpris, presque indifférent. Sa réponse à ma question paraît automatique. J'ai peur car je pense tout de suite aux tris humains pas glorieux du tout de notre triste passé !

- Vous aussi serez triée puis évaluée. Ensuite vous serez soit purifiée soit murifiée.

- Murifiée ? qu'est-ce que ça signifie ?

- Regardez là-haut dans le ciel. Nous l'appelons l'Agglomérat des Murifiés. Ce sont des déchets humains. Ils sont disposés très serrés et nous servent de barrière solide contre les intrusions indésirables qui pourraient venir de l'espace. Vous venez de passer le mur du conscient. Ici, tout est géré par l'Intelligence Unique, celle qui est au centre de l'Univers. Ceux qui portent en eux ignorance, bêtise et surtout violence sont murifiés après un passage obligé, la préparation du corps. On les enduit de la Potion Tragique qui agglutine les uns aux autres pour l'éternité. Morts ou vivants, qu'importe, ils sont soumis à une atmosphère d'odeurs de cuisine ratée à laquelle ils sont sensibles. Elle est chargée des nutriments indispensables à une survie virtuelle interstellaire les empêchant de se décomposer.

- Je me pince, non, je ne rêve pas. Oui ! j'aperçois à peine des formes humaines très serrées mais je ne distingue rien avec précision.

Il sort de sa poche une crécelle, la fait tourner de plus en plus vite, j'entends un sifflement strident et l'Agglomérat des Murifiés semble se rapprocher. J'ai l'impression d'apercevoir des Gorgones de cathédrales. Je reconnais des criminels connus, hommes et femmes de tous les temps, pas seulement des contemporains. Il y a aussi des inconnus ! Ils ont égorgé, violé, torturé dans le passé, ont fait les "Une" des journaux.

Je suis glacée, pourtant, je n'ai jamais maltraité des humains. Oui, j'ai déjà écrasé des cafards, tué et même en éprouvant un subtil plaisir de vengeance, quelques moustiques sans chercher à savoir s'ils étaient mâles ou femelles. Serai-je murifiée pour cela ? Serais-je un déchet humain juste parce que j'ai porté atteinte à la nature en cueillant des fleurs dont j'ai raccourci la tige et la vie ? Ai-je assez respecté la terre et la mer ? C'est quoi la règle ? Je l'ignore mais une culpabilité soudaine m'envahit.

Les Colonnes de Lumière sont là, sous mes yeux.

- Et ça ? lui dis-je, en lui montrant les colonnes.

- Vous avez été prise au hasard et vous serez triée selon l'usage. Si vous n'êtes pas murifiée, vous serez purifiée, c'est-à-dire dépouillée de vos défauts parasites résiduels. Vous ressentirez toujours des sentiments, mais d'une autre façon. Vous deviendrez comme une de ces petites lueurs qui s'agitent joyeusement dans les colonnes.

Là, vous ne penserez pas, vous ne parlerez pas, vous ressentirez, c'est tout. Plus jamais de contact avec les murifiés. Vous n'aurez plus que des qualités et

ne serez plus que d'une seule couleur.

- Mais voyons ! qualités et défauts forment un tout ! J'y tiens à mes défauts !

- Non ! plus de confrontations, vous serez dans un univers de pensée unique. Plus besoin de débat, tout le monde, dans votre couleur, pensera comme vous. Rassurez-vous, c'est une sensation extraordinaire.

- Mais c'est horrible, au contraire ! Je veux absolument avoir parfois raison, parfois tort, je veux écouter des avis différents. Est-ce qu'au moins on communique entre colonnes ?

- Seulement par des hypersons qui provoquent les vibrations du plaisir qui agitent les cylindres. Le résultat donne une espèce d'aurore boréale qu'on appelle Grande Lumière.

Il me montre l'énorme turbine des hypersons. Deux tuyaux circulaires entrelacés, puis il poursuit :

- Les discussions c'est du temps perdu. Le temps c'est de l'argent et notre fortune est alimentée par les économies engendrées par l'absence de confrontations stériles. Plus de débats contradictoires ! Tous ceux qui pensent pareil sont dans la même colonne. Un tremblement m'agite soudain. Dans quelle catégorie serai-je placée ?

Serai-je murifiée ou purifiée ? Pour l'instant, je suis juste pétrifiée car aucun des deux états ne m'attire.

Mes mains sont moites. Nous sortons, j'avance avec une sensation de lévitation. De mes vêtements sortent de minuscules étincelles, qui se répandent comme une colonie de lucioles. De mon guide n'émane ni son ni lumière, juste les mots utiles à notre dialogue. Brutalement, une espèce de volcan jaillit du centre du cercle où sont disposées les colonnes. Tous mes sens sont en éveil, de peur peut-être. Une explosion libère une fragrance très agréable. Je comprends que je ne serai pas murifiée. Un rayon m'habille d'une espèce de voile translucide, mon corps s'éclaire d'un bleu intense. Je n'irai pas dans l'Agglomérat des Murifiés. Mais, pourquoi bleu ?

Alice Jordi, mars 2023



L'amour assassiné

« - C'est fini, tu n'es plus ma mère. Ma famille maintenant c'est EUX ».

La foudre venait de tomber sur moi, imprévisible, imparable, implacable.

Déchirant, aussi aisément qu'une fragile étoffe, l'entière de mon être.

Aléatoirement, intensément, profondément, jusqu'à son infinitésimale fibre.

Détruisant tout sur son passage.

Mon passé, indécemment déshabillé de son sens.

Mon présent, pulvérisé comme un ballon de foire.

Quant à mon avenir, je n'imaginai même pas ce qui pourrait bien émerger de ces décombres...

Quand vous êtes normalement constitué, avec un esprit sain dans un corps sain, vous êtes censé réagir sainement, à une chute, à une insulte, à n'importe quels impedimenta fortuits.

Mais comment appréhender l'incroyable, a fortiori y faire face ? Jean d'Ormesson explique dans une de ses œuvres ultimes « Je m'en irai sans en avoir tout dit » qu'il y a « une incertitude des êtres vivants comme il y a une incertitude quantique de l'infiniment petit ». Par exemple, je ne me serais jamais crue capable de faire ceci ou cela, versus, je ne l'aurais jamais crue capable de me faire ceci ou cela...

En l'occurrence, tel le condamné sur la roche tarpéienne, j'apercevais sans filet l'abîme d'incompréhension qui me séparait de ma propre fille. Moi qui me targuais jusqu'alors de vivre ma vie debout, je me suis écroulée sans préavis sur le paillason, au pied de cette porte fermée devant laquelle, toute la nuit, j'avais attendu mon enfant.

Et j'ai lâché dans un cri la pire chose à lui dire en cet instant :

- Mais je SUIS ta mère et je t'aime !!!

Mais le regard froid comme une lame :

- Je n'en ai rien à faire de cet amour que tu me jettes à la tête comme un reproche !

EUX, ils m'ont accueillie dans leur famille alors qu'ils me connaissaient à peine, et ils m'aiment vraiment, parce qu'ils m'ont CHOISIE !

Et moi, toujours effondrée mais sentant monter la colère comme une lame... de fond :

- Mais qui sont-ils à la fin ces gens qui me volent la chair de ma chair ???

A ce moment du récit, vous êtes en train de vous dire que vous avez deviné depuis longtemps de quoi il s'agit !

Vous vous demandez même pourquoi cette femme- en l'occurrence moi- en fait toute une sérénade que sa fille ait rencontré l'amour de sa vie et les parents qui vont avec ?

Comme j'aurais aimé !

Malheureusement la réalité n'est pas aussi romantique. Elle est dure, semée d'embûches, de petits succès et de grandes déconvenues. Jusqu'à ce que, un an plus tard, telle une noyée que j'aurais repêchée du fond de la mer, je réussisse à la sortir des filets d'une secte.

Cette histoire a un peu vieilli. Elle a tout juste vingt ans.

Et je ne sais toujours pas si j'ai retrouvé l'amour de ma fille.

Mady Valentin, février 2023

Atelier V

Texte générateur

Le 7 juin 1914, entre Antibes et Villeneuve-Loubet, des pêcheurs aperçurent le cadavre d'un homme qui flottait près de leur barque. Un promeneur et une femme qui lavait du linge tirèrent le corps sur le rivage.

Huit jours plus tôt, non loin de là, un aviateur s'était abîmé en mer. Il portait une combinaison kaki, des chaussures noires à lacets et avait au doigt une chevillette en or frappée des initiales AA; il s'appelait Alfred Agostinelli; il avait vingt-cinq ans.

On fit venir les gendarmes, le maire du village et les pilotes du terrain d'aviation voisin ; la famille reconnut le corps. Les obsèques eurent lieu le lendemain et le curé salua, comme c'est l'usage, un jeune homme apprécié de tous et aimé de chacun.

Après il y eut la guerre, et assez de morts pour effacer le souvenir de celui-ci.

Vingt ans plus tard, on recommença à parler d'Agostinelli.

On croit savoir qu'en 1907, à Cabourg où il était chauffeur de taxi, il conduisit Marcel Proust; que plus tard il devint secrétaire de l'écrivain, habita chez lui, gagna beaucoup d'argent, avant de s'enfuir pour Antibes.

On pense que Proust a fait du jeune homme le personnage d'Albertine, le plus souvent mentionné dans le roman dont deux volumes, et une bonne part de deux autres, ont été façonnés par la relation que Proust a entretenue avec lui.

Sur la plage, sous ses vêtements que j'imagine gorgés d'eau et luisants, son corps devait être gonflé par la macération et décomposé par le temps. Son visage laissait voir deux orbites vides, « les yeux mangés par les poissons », raconte Céleste Albaret, la servante de Marcel Proust, qui n'y était pas et n'a rien pu voir.

Moi non plus, et j'écris de plus loin; mais je connais assez ce rivage pour savoir ce qui se dérobait à ces yeux absents: le ciel indéfiniment bleu que le soleil blanchit, le gris salé des galets, la mer. Comme lui, j'ai grandi entre Cannes et Monaco et quand je lis dans les journaux de l'époque qu'il faisait beau ce jour-là, je sais avec quelle indifférence le soleil pianotait sur la mer tandis qu'Alfred Agostinelli gisait sur la plage et que l'eau s'écoulait de son corps dans le silence qui suit l'irruption de la mort.

Comme lui, j'ai rencontré Proust à dix-huit ans. Ce n'était pas à Cabourg mais à Nice, dans une salle de l'université qui sentait le tabac froid et donnait sur la mer. Elle avait ce jour-là la couleur de l'ardoise; sous le ciel noir, les arbres des collines étaient d'un bleu violet ça devait être en novembre.

S'avisant que ses étudiants ne savaient pas grand-chose de Proust, notre enseignante avait tenu à faire une digression pour nous parler de lui et inscrire au tableau, dans l'ordre (« C'est une cathédrale, on n'y entre pas n'importe comment »), les titres des sept tomes de *À la recherche du temps perdu* :

Du côté de chez Swann, À l'ombre des jeunes filles en fleurs, Le Côté de Guermantes (tomes I et II), Sodome et Gomorrhe, La Prisonnière, Albertine disparue, Le Temps retrouvé ; c'était la première fois que j'entendais parler de Proust.

Deux ans plus tôt, j'avais découvert la littérature qui avait pris dans ma vie la place de la mécanique, des mobylettes, des courses de karting. Le samedi suivant, à l'hypermarché, j'ouvris Du côté de chez Swann trouvait encore de vrais livres en grandes surfaces. Dès la première phrase, je ressentis une émotion qui faisait frissonner, j'avais l'impression que le texte ne se déroulait pas seulement de haut en bas, mais se creusait dans l'épaisseur de la page, qu'on pouvait s'y enfoncer comme des pas dans l'humus, comme quand on plonge au large, dans le grand bleu, qu'il n'y a plus ni haut ni bas, et qu'on se perd.

Un amour de Proust - Alfred Agostinelli (1888-1914), Jean-Marc Quaranta, Bouquins Éditions, novembre 2021



C'est au Parc Monceau, un écrin de verdure très prisé situé dans le 8ème arrondissement, que j'ai eu conscience de son existence pour la première fois... J'avais pour habitude de m'y promener lorsque j'étais en mal d'inspiration. Il faut dire que je me trouvais en bonne compagnie. Celle de personnages illustres du monde littéraire, comme Maupassant et Musset, pour ne citer qu'eux. La musique aussi était représentée, non loin, avec Chopin. (George Sand, sa muse, était absente. Et pour cause !) Au détour d'une allée, je m'asseyais sur un banc et attendais... Lorsque l'inspiration tardait à venir, je me laissais aller à la rêverie, généralement interrompue par la sortie des classes d'une école à quelques pas de là. Sitôt la tranquillité revenue, je prenais mon calepin, toujours à portée de main, et me mettais à l'ouvrage. Au début, une écriture hésitante, avec des ratures, des surcharges, des soulignés et des stet en marge. À la fin, des pages arrachées et une remise en question. Écrire requiert de la patience et du recul. J'avais compris qu'il me faudrait une ligne directrice, établir un schéma et le modeler. Quant au personnage central de l'histoire (un jeune écrivain, détective en devenir, me semblait une excellente idée), j'avais décidé de le faire entrer d'emblée, sans introduction... C'est alors qu'une tourterelle s'est approchée du banc, en exécutant quelques courbettes et des battements d'ailes. Je l'ai revue le lendemain et le jour suivant, puis elle a disparu. J'aimais à penser que ses visites étaient annonciatrices d'un changement heureux, peut-être en relation avec une rencontre, ou bien mon projet littéraire ? « Le bonheur viendra de l'écriture », paraît-il... Toujours est-il qu'un schéma allait apparaître, sous la forme d'un récit

narratif, et le personnage émergera du carcan rigide de mon crâne pour prendre vie, un peu comme Coppelia sortant de l'atelier du savant Coppélius, mais sans subterfuge. Et ce n'était pas tout. J'avais aussi libéré mon énergie créatrice. Bientôt, je remplirai un second calepin, ma main guidée par celle de la Muse, tandis que je me laissais entraîner par mon personnage. Après tout, il était le narrateur. Mais le « Je » dans l'histoire, c'était lui et moi... Lorsque je n'écrivais pas, il se terrait dans un recoin de mon esprit, se manifestant à l'improviste, puis disparaissait subitement pour mieux revenir. D'ailleurs, dès que j'étais réveillée, il s'insinuait dans mes pensées, puis m'accompagnait durant la journée. Nous étions devenus, pour ainsi dire, inséparables. Deux êtres mis en présence par la force de la pensée, évoluant ensemble dans l'espace et le temps, et réunis à chaque fois par la magie de la plume. Les mois passèrent ainsi, de même que les saisons... Voici un aperçu de nos dernières pérégrinations : À Paris, nous allions retrouver la trace d'un certain Eric Blair, ancien élève d'Eton, devenu clochard dans le Quartier Latin, à l'époque d'une période économique sombre, puis plongeur dans un hôtel rue de Rivoli, avant de connaître la célébrité (et meilleure fortune) sous un pseudonyme. J'avais déniché quelques vieux clichés des lieux témoins de son indigence, notamment dans la rue du Coq d'Or. (En réalité, la rue du Pot-de-Fer, selon mon personnage qui relèvera, dans l'histoire, que « la pauvreté n'avait pas quitté Paris; elle avait simplement changé d'adresse. ») Ensuite, direction Londres... J'avais profité d'une invitation, pour réserver une place dans la salle de lecture du British Museum. L'atmosphère y était cosy et studieuse, idéale pour lire et faire des recherches, comme j'ai pu le constater à mon arrivée, tandis que mon personnage se faisait discret. J'ai parcouru la salle du regard avant de m'asseoir. Non loin, un homme tenait un livre ouvert à hauteur des yeux. Il semblait faire des repérages et observait à la dérobée, comme par curiosité, y compris dans ma direction. Lorsque j'y suis retournée le lendemain, le lecteur de la veille était déjà à sa place. Un habitué, sans aucun doute, mais apparemment absorbé par autre chose que le livre entre ses mains, car il oubliait de tourner les pages, pour mieux regarder. À un moment donné, j'ai cru être la cible d'un clin d'œil subtil, ou était-ce un effet de mon imagination ? Hum, que dirait mon personnage, habituellement très observateur ? La réponse ne se fit pas attendre et sera consignée. « C'est un signal pour une aventure, à en juger par ses regards insistants. Un habitué des lieux et un chasseur de gibier. » Peut-être, dis-je en pensée. En tout cas, il ne me détournera pas de mon but. Une heure plus tard, ma recherche terminée, je me suis levée. C'est alors que j'ai remarqué le titre du livre. "Down and out in Paris and in London" - Eric Blair. Il s'agissait des années de misère vécues et racontées par l'auteur. Une coïncidence inouïe, et je me suis arrêtée tout net. "Impossible!", dis-je devant l'homme assis. — "Nothing is impossible, the word itself says I'm possible.", fut sa réponse, et il sourit... J'ai quitté la salle avec, dans la tête, mon personnage quelque peu agité, la rencontre insolite et un quiproquo assez comique. Bientôt, j'écrirai le dernier chapitre, tout en songeant, avec bonheur, à une suite.

Constance Comman, avril 2023



Une enveloppe brisée

Coyoacán, 1954

Ce vendredi il faisait très chaud comme d'habitude et le ventilateur au plafond peinait à rafraîchir la chambre.

Frida était assise dans son lit, j'ai enlevé le drap de ses jambes, j'ai vérifié que le coussin derrière son dos était bien mis et je me suis installée à côté d'elle. Ses beaux cheveux couvraient ses épaules et le rayon de soleil pénétrant par la fenêtre frôlait son visage.

Avec un air serein, elle s'est tournée vers moi :

- Cette jambe a coupé mes ailes avant même qu'elles poussent. Ma colombe s'envole dès que la lumière laisse place aux ténèbres de la nuit, là où mes mains sont impuissantes pour décrire mes sentiments.

- Tu sais, Frida, il faut que tu aimes ton corps pour qu'il te fasse moins mal, il te remerciera.

- Il me fait quand même moins mal que l'esprit de certaines personnes... Accepter la douleur des autres, c'est atténuer la nôtre.

- Tu as raison, ce n'est pas facile de trouver des artisans qui tissent des pensées similaires à celles qui remplissent nos deux têtes.

- Mon corps cassé est ma prison éternelle, mon soleil ombragé, mon océan asséché. Ma colonne vertébrale n'est pas que l'échelle qui entraîne le terrestre vers mon imagination, elle est aussi le ruban familial qui ont déplié mes parents en donnant naissance à une fille devenue une boitante invalide. Cette ombrelle a orienté la direction de ma vie non vécue, j'y pense souvent...

- Tu te rejettes, mais la vie ne t'a pas rejetée. Si tu n'avais pas oublié cette ombrelle, personne n'aurait pu connaître Frida et tu n'aurais pas pu être la Friducha de Diego.

- Ce salaud ne sort pas de ma tête, malgré le mal qu'il m'a fait. Il est mon tout, je lui ai confié ma vie...

- Tes tableaux absorbant la douleur, tes lettres, ton esprit, ce train a abimé ton enveloppe, mais a posé le crayon dans ta main et a esquissé ta personnalité.

- La couleur de ma douleur est intense, cette coquille fragile qui m'habille couvre ma force inépuisable avec le voile de la solitude. Les fleurs de mon jardin secret ont fané avec la rosée acide. Les fissures de mon intimité enchaînent cet esprit libre assoiffé de l'élan impossible. Même le miroir au-dessus de mon lit recule de cette expression fixe et peinée.

- Tes paroles m'attristent, la mélancolie noire, qui abime ton âme, caresse les tableaux dansant sous le pinceau de la vérité. Les gens voient dans tes œuvres une sombre imagination venant de tes nuits saturniennes.

- Ils essaient de m'insérer dans une boîte qui leur semble familière, l'humain ressent son confort que dans ce qui lui est connu. Et tu le sais que je ne peins pas mes rêves, je peins ma réalité.

- Tes tableaux sont l'histoire d'une douleur que le baiser de l'ange t'enlèvera. Ton enfant non nait t'attendra où les naissances ne se font pas par le ventre. La paix posera sa main sur ta souffrance, les étoiles refermeront tes blessures et le vent soufflera tes souvenirs abimés.

- Mes limites sont l'infini. Il est toujours utile de souffrir. J'attends avec joie la sortie - et j'espère ne jamais revenir. La mort sera le plus doux de mes soupirs. La vie commence demain.

Frida m'a souri en posant sa tête sur le côté et s'est endormie profondément.

Milla Di Gregorio, avril 2023



Partage intemporel

J'ouvre ma partition. Une page. Son titre est une dédicace pour toi, du compositeur François Couperin, c'est banal. Un très fin et délicat portrait qu'il a offert à ton père Antoine Ier à ton unique attention.

Le son émane du silence. Cette page, faite de clé de fa et sol, pour tes petites mains virtuoses. Ainsi tes doigts vont fleurir avec les touches noires et blanches sur les claviers. Faisant sauter les sautereaux, pour faire émerger une mélodie si délicate, si féminine, mais dans une harmonie complexe et fluide. Tout est là ! cette jeune fille noble, érudite et musicienne. Car chaque ornement te ressemble dans sa richesse, sa précision et son pétilllement.

Quelle chance incroyable ! je m'aperçois soudainement.... Tu es là ... Princesse musicienne de Monaco du XVIIIe siècle ! Mlle de Chabeuil, Marie-Pelline Grimaldi. Tu vivais dans ce palais, juste à ma porte ! Demandant simplement d'aller consulter les archives monégasques, pour en apprendre plus sur ta charmante personne et l'histoire de cette page, un univers insoupçonné s'ouvrit à moi...

Quel bouleversement ... tout d'un coup ... en franchissant le seuil ... puis les portes les unes après les autres. La cour, les couloirs, les murs ... J'étais dans TES Pas, dans Ta joie, dans absolument tout de toi, j'étais dans ton être ! Je suis toi, je suis dans ton corps, ton âme, tes émotions, tes ressentis, tes oreilles, ton toucher, TOUT. Tu es merveilleuse, je suis émerveillée d'être là pour la première fois, accueillie. Tu me fais découvrir avec simplicité et joie, ton univers. Tu n'es que partage, lumière et guide.

Je suis dans tes pièces, tout m'entoure, m'enveloppe. Les mélodies sont

littéralement vibrantes, un bain sonore du passé tellement réel et présent, j'entends tout, c'est merveilleux, tout mon être s'éclaire.

Tout n'est que transcendance.

Chaque note résonne dans tout mon être, par cette vibration qui me transperce à mon tour et m'équilibre. Je me sens vibrer dans les lieux qui sont tiens. Je suis en toi, sensations, sensibilité, interprétation, à ta disposition et à ton service, je fais ce que tu me dictes. Tout est protecteur et tendre.

Je suis littéralement plongée dans des siècles en arrière, comme un don, un cadeau éphémère mais laissant une trace si délicate en mon être, en mon âme, si reconnaissante d'avoir été ton choix. Cet éphémère qu'il faut rejouer pour revivre à chaque instant. Nous sommes en fusion dans cette page et bien plus, cette page qui te décrit et t'appartient, par ces lieux qui t'ont conçue et mise au monde, sur cette terre, sur le sol de ton Pays, qui accueille le reste de ton corps dans la Cathédrale pour toujours.

Je suis toi, tu me dictes tes mots nobles, pour me guider afin de te remettre en lumière après des siècles, car tu es là, ta partition est en la majeur et personnellement je n'en touche plus le sol ! Ton âme vibre au Palais. Tu es Rayonnante et Magnifique, ton père avait vu en toi cette âme pure. Je t'ai fait revivre à travers un article, sur la place publique de Chabeuil dans la Drôme en France, Tu es Toi, l'être unique, généreux. Merci pour ce cadeau ultime si précieux. Charmante mélodie, dans ce partage intemporel. Tu es Marie Peline Grimaldi décrite par Couperin, écoutée, partagée et réécrite par Raphaëlle. Chuchote donc agréablement dans nos pensées, nos rêves et nos êtres tout entiers.

Avant toi le silence, puis ton son émane du silence issu de tout ton être et perdure. Après toi, le silence résultant et résonance.

Raphaëlle Doublier, avril 2023



L'inattendu

Intérieur nuit. Couloirs d'un théâtre. Un homme, que nous appellerons Victor, se glisse à pas feutrés, parmi les éléments de décor et l'accastillage.

Il sursaute en apercevant un homme en pardessus, couché par terre dans un coin, replié sur lui-même.

VICTOR. - Ah ! Vous, vous aviez bien failli me faire peur. Je me demande ce que je fais ici. J'avais réservé une place de théâtre et je suis arrivé terriblement en retard. La neige. On n'a pas idée de construire des théâtres en pleine campagne, ni de faire que « la saison », comme ils disent, ait lieu en hiver.

Quand je suis arrivé, les portes étaient fermées, les lumières éteintes. J'ai fait le tour. Finalement, une porte était mal fermée, je suis entré, tout était sombre et je me suis retrouvé ici. Ce n'était pas l'entrée des artistes, je suppose, mais plutôt celle du matériel. Mais, au fait, je ne me suis pas présenté : on m'appelle Victor. Je suppose que vous êtes un machiniste et que vous vous êtes endormi avant même la fin de la pièce.

L'HOMME. - Oh !

VICTOR. - Je suis resté caché dans un couloir, en plein courant d'air. J'ai entendu une partie du spectacle. J'étais peut-être trop loin, je n'ai pas tout compris. Il y a une espèce d'idiot qui prétend tout expliquer, mais il est réduit en esclavage par un autre, au bout d'une corde. A un moment, il pleure, mais il est méchant aussi. Il y a aussi deux quidams qui s'embêtent à cent sous de l'heure. Que font-ils ? Rien ou à peu près. Ils attendent.

L'HOMME. - C'est important, d'attendre. Ce n'est pas donné à tout le monde et encore moins à n'importe qui, si vous voyez ce que je veux dire.

VICTOR. - Ils attendent un certain Godin, Godot, Godelureau... c'est ce que j'ai retenu. J'ai eu largement le temps d'attraper la mort, dans mon couloir. On veut se cultiver, on paie, on fait tous les efforts voulus et ça tourne au désastre... Tiens, mais au fait, ce ne serait pas vous, ce Godelureau ou je ne sais pas comment il s'appelle ? Vous portez un pardessus, ce n'est pas une tenue de travail. Je soupçonne que vous n'êtes pas de la maison.

L'HOMME. - En effet, en effet. C'est bien moi Godot, pour vous servir, enfin modestement. Les choses sont toujours autres qu'elles sont, jamais où elles devraient être. C'est pareil pour les hommes.

VICTOR. - Godot ! Bon sang ! C'était donc vous qu'ils attendaient. Et vous êtes là, à vous cacher. Montrez-vous donc ! Je parie que les comédiens sont encore dans leurs loges. On va aller les voir. Ils peuvent rejouer une autre pièce, bien moins ennuyeuse. Et nous en serons les auteurs, pensez donc ! Cette soirée prend décidément un tour inattendu.

L'HOMME. - Pas d'excentricité, je vous en prie ! Vous n'avez rien compris à la situation. Si je me montre, ne fût-ce qu'un instant, je me volatilise sur-le-champ et tous les personnages avec moi. Laissez-moi donc exister à ma manière dans mon monde inexistant. Ce n'est pas grand-chose mais je n'ai que ça et j'y tiens, voyez-vous.

Robert Fillon, avril 2023



Awa Ngo habite Kidig-djabi, petit village africain, peuplé de quelques centaines d'habitants, proche de la ville de Lakénéné. Mais sa vie est ailleurs. Ici il ne fait que survivre. Petits boulots, petits trafics. Une survie de misère pour ce garçon de 16 ans. Il gagne quelques centaines de francs CFA, au jour le jour. Il sait qu'un euro vaut 655.96 Francs CFA. Il lui faut donc quelques euros par jour pour manger, pour aider sa famille à ne pas mourir de faim. Mais sa vraie vie est ailleurs. Dans cet objet, qui est toujours là, dans sa poche, serré dans sa main. Son trésor. Il ne vous dira pas comment il a fait pour posséder cette merveille. Les moyens en sont inavouables. Il vaut plusieurs centaines de milliers de francs CFA. Pour l'abonnement internet qui vaut 2000 francs CFA par mois, il se débrouille aussi, prêt à tout, 24h sur 24. Sa vie est tout entière dans ce smartphone, sa survie dans la réalité n'est qu'un mauvais rêve. Sa vraie vie n'est pas ici, à Kidig-djabi, elle est dans un monde découvert sur instagram. Un monde de rêve, véritable paradis sur terre. Un monde de rêve, peuplé de créatures de rêve. Et c'est avec l'une d'entre elles qu'il vit au plus près. Dès qu'il a un moment dans sa journée de galère, il la rejoint. Même quand il porte en titubant un lourd sac de sorgo, qu'il fait tourner depuis des heures une meule à grains, comme un animal, il sait qu'elle est là, dans sa poche. Il va la rejoindre. Elle l'attend. Quand l'écran s'allume, elle l'invite à la suivre dans des endroits paradisiaques, où se passent des choses merveilleuses, qu'il ne comprend pas toujours. Elle emploie des mots magiques pour le guider. Opéra dans la salle des Princes du Grimaldi Forum. Espace VIP du Grand Prix de formule 1. Festival du cirque sous le chapiteau de Fontvieille. Cocktail au grill de l'Hôtel de Paris. Concert dans la cour d'honneur du Palais princier. Comment continuer à vivre à Kidig-djabi quand on ne rêve que de Monaco ? Comment ne pas vouloir vivre avec cette femme, si belle, si douce, si désirable, qui lui fait visiter ce monde de rêve ? C'est à lui qu'elle s'adresse, c'est lui qu'elle attend. Elle l'attire avec ses formes pleines, ses robes décolletées aux couleurs vives. Toujours souriante. Ah, ce sourire ! et cette voix joyeuse qui dit que la vie est belle et qu'il faut toujours savourer l'instant présent ! Awa a cherché « savourer » sur google. Il est convaincu que ce mot n'a de sens qu'à Monaco. Il ne peut savourer aucun instant quand il travaille aux champs toute la journée, le ventre vide, sous un soleil de plomb. Pour savourer il faut qu'il quitte son village, qu'il rejoigne cette femme qui l'attend, là-bas, à Monaco. Savourer devient une idée fixe. Ses rencontres et ses échanges sur instagram avec elle ne lui procurent qu'une satisfaction imaginaire. Savourer évoque une plénitude des sens et des sentiments, une jouissance illimitée, que seule cette femme lui apportera, quand il sera avec elle à Monaco. Awa a 20 ans. Le voilà dans un bateau qui prend l'eau de tous les côtés, avec une centaine de compagnons de misère. Entassés, sans eau, sans nourriture depuis plusieurs jours, abandonnés en pleine mer par les passeurs. Le vieux moteur est en panne. Le bateau s'enfonce lentement. Pas de gilets de sauvetage pour tout le monde. Awa n'en a pas. Il réussit à se maintenir en surface pendant plusieurs

heures. Puis ses forces le quittent. Il se laisse aller. Dans cette lente descente il revoit les images du monde rêvé qu'il voulait rejoindre. Il lui semble que cette femme qui l'attendait le prend doucement dans ses bras. Elle l'amène enfin dans son monde, celui où l'on peut savourer tous les instants.

Jean-Yves Giraudon, avril 2023



Mon petit ange

« Voilà ma chérie.

L'histoire s'arrête là.

Tu as pris naissance en 2003 dans mon imagination alors que tu avais rejoint les étoiles.

Je n'ai réalisé que plus tard que c'était Toi, l'héroïne de mes premiers livres.

En 2017, juste après la parution du deuxième tome, j'ai réalisé d'un coup que toi aussi tu aurais dû fêter tes 14 ans cette année-là et qu'en octobre 2013, lorsque Amandine et l'Empire des Anges a été publié, toi aussi tu aurais eu 10 ans !

Cela ne pouvait être une simple coïncidence.

Tu as vécu de merveilleuses aventures sous ma plume.

Le troisième tome paru en 2020 était mon cadeau d'adieu.

Cette année tu aurais eu 20 ans.

Repose en paix mon petit ange... »

Mireille Grazi, avril 2023



La diligence

« Quelques-uns avaient de gros intérêts engagés au Havre que l'armée française occupait, et ils voulurent tenter de gagner ce port en allant par terre à Dieppe où ils s'embarqueraient.

Donc, une grande diligence à quatre chevaux ayant été retenue pour ce voyage, et dix personnes s'étant fait inscrire chez le voiturier, on résolut de partir un mardi matin, avant le jour, pour éviter tout rassemblement. »

Si je décide de m'inviter dans cette diligence qui ne possède que dix places et qu'il n'est pas question pour moi de voyager à côté du cocher – mon intérêt étant de voir et de vivre ce qui va se passer dans ce huis clos – je dois en exclure un personnage solitaire afin d'en occuper la place.

Pas question de déloger les couples, il ne me faut qu'une place. J'écarte donc Monsieur et Madame Loiseau, le couple Carré-Lamadon, le comte et la comtesse Hubert de Bréville, soit déjà six personnes qui occupent le fond de la voiture. Les deux autres femmes étant de respectables bonnes sœurs, je ne peux donc prendre que la place de Cornudet « le démocr », arrivé dans cette voiture comme un chien dans un jeu de quilles. La dixième personne est une jeune femme, plutôt charmante, que les autres membres de cette expédition ont immédiatement qualifiée de « femme galante ». Et c'est là tout l'intérêt de mon idée : assister en direct aux prochains événements, à la place de ce célibataire, fiché comme démocrate, et qui ruina l'héritage de son père en festoyant avec ses amis. Le remplacer me convient aussi bien physiquement que moralement. Finalement, autant être installé en face de la seule jolie femme de ce convoi, car les cinq autres auraient fait fuir une troupe de soudards en goguette.

Je vais ainsi voyager à la fin du XIXe siècle dans une diligence, et aller de Rouen à Dieppe sous l'occupation prussienne en plein mois de février. Les personnes qui m'entourent sont de bons bourgeois de province et je suis le seul « démocrate » – du moins c'est le rôle que je me suis octroyé – à leur faire face, et j'ai bien l'intention, à la première occasion, de leur faire avaler leur fierté présomptueuse.

Cela ne les a pas empêchés de dévorer les provisions de ma voisine quand, tous bloqués au milieu de la campagne sous une tempête de neige, elle sortit un panier bien garni de sous ses jupons. Si les autres voyageurs en profitèrent sans le moindre remerciement, j'interviens pour la première fois pour la remercier. J'appris au cours de notre voyage qu'elle se nommait Élisabeth Rousset. Pour l'instant, je me suis bien gardé de réagir ou de faire le moindre commentaire à propos du comportement de mes compagnons de voyage. Je suis le seul à connaître le scénario qui va suivre, et attends avec impatience le moment où je vais pouvoir vraiment entrer en scène.

Dans l'auberge du couple Follenvie, la pause, qui va durer plusieurs jours, me permet de bien analyser le comportement de chaque personnage. Face à la demande immonde d'un officier prussien abusant de son pouvoir, les occupants de notre diligence vont tour à tour faire preuve du plus ignoble des comportements. Ils vont progressivement se révéler à mes yeux, surtout lorsqu'ils sont à table ou en train de jouer aux cartes. Mais pour l'instant je demeure impassible, attendant la conclusion qui se révélera lorsque notre équipée regagnera la diligence. Alors je pourrai lâcher toute l'aversion et le dégoût que j'accumule depuis le premier jour et que je contiens de plus en plus difficilement.

Alors que Mademoiselle Élisabeth Rousset se sacrifie pour permettre à notre troupe de reprendre la route, l'ignominie du comportement qu'affiche l'ensemble

des voyageurs une fois confortablement installé me fait sortir de mes gonds. Dans cette fable, Cornudet, le fameux démocrate, se contente de siffler la Marseillaise, interdite dans les lieux publics sous le Second Empire. Il le fait probablement en signe de réprobation, tout en affichant son hostilité à Badinguet et aux Prussiens qu'il met dans le même panier. C'est alors que je prends une deuxième fois sa place pour intervenir :

« Bande de faux culs ! Vous étiez bien contents, il y a quelques jours, quand vous tombiez d'inanition et que Mademoiselle vous a gracieusement offert ses victuailles ! C'est encore grâce à elle, si vous êtes de nouveau dans cette voiture. Vous n'avez même pas imaginé faire une cagnotte pour la dédommager du service qu'elle vous a rendu gratuitement et qui vous permet de continuer votre voyage ! Et maintenant, vous l'ignorez et la dédaignez, tout en mangeant cet encas que vous avez eu le temps de réclamer à Follenvie, alors qu'elle n'a pas pu le faire ! Et pourquoi n'en a-t-elle, pas eu le temps ? Peut-être à la suite d'une nuit éprouvante de sacrifice. »

Je les laisse alors digérer leurs remords, en espérant qu'ils en aient.

Alain Jaspard, avril 2023



Rue du Bac, 7 H 30 du matin, je pousse la porte du café « la Frégate », au comptoir je commande un petit noir et un croissant et je lève les yeux. Sur le mur d'en face une grande plaque de marbre, « Ici s'élevait la Maison de D'ARTAGNAN ». Je ne le savais point « Bobo-Rive gauche », je le voyais plutôt rue Saint Denis ou au Faubourg, en fait en ce moment il est partout, dans le métro, dans les journaux, au cinéma à la télévision bientôt sur Netflix et pourquoi pas sur les réseaux sociaux.

A cet instant un couple s'approche, lui un homme en noir, gabardine sombre, jeans, chemise, chandail et casquette en harmonie, lunette teintée, elle grande cape, rouge à lèvres, Coty, assorti, lunette également teintée. Lui mine de rien négligemment ouvre l'Équipe, elle consulte son téléphone. Ils chuchotent, elle lui montre un texto, une photo, le pousse du coude, Chut.

Elle apostrophe le garçon derrière le bar « Un café, un thé » ! Un léger accent.

Un thé elle est d'Albion, Lady de Winter, elle cache bien son jeu mais je l'ai reconnue, lui c'est Rochefort, à coup sûr. D'ailleurs il est en noir l'uniforme de la Garde. Ils doivent être mandatés par l'autre en face, le Prince des ténèbres, pour espionner notre mousquetaire.

Mais au fait il a déménagé notre chef Police, du Palais Royal le voici à la Place Beauvau, c'est dommage ce n'est plus direct en métro, il faut changer à Concorde.

Que lui veulent -ils ? Leur dossier ne doit pas être très à jour, car il s'est

assagi le Gascon, oui le Gascon, quand il parle on croit entendre notre ancien Premier Ministre.

Il s'est marié et son épouse a exigé qu'il renvoie sa fidèle servante « la bonne à Cieux » dit -elle. Depuis il est tout désemparé, il ne sait plus à quel Saint Germain se vouer, les Prés ou en Laye, la Huchette ou les Fossés. Faut -il protéger Juliette au Caveau ou une tête couronnée en banlieue.

D'ailleurs le voilà – Pare-Dieu, mon cousin. Sers-moi donc un canon, ton vin de Bigorre !

Du rouge, déjà, il a de la descente au petit-déjeuner le gaillard. Il faut admettre qu'il a de l'allure dans son costume bleu ciel, sa cravate à pois, ses basquets bicolores, et son ceinturon de cuir qui retient une pochette de cuir boursouflée. Pardi un flingue, une épée cela ferait décor de cinéma. Il claque une grosse bise à la Lady et serre vigoureusement la paluche à l'Homme en noir.

Manifestement ils sont de la même brigade, à moins que par machiavélisme ils appartiennent à des services concurrents que l'on fait travailler ensemble, ou l'un contre l'autre, comme ne manque jamais de faire remarquer la presse. La conversation s'anime il est question de convoi présidentiel, de garde du corps, de carte d'accès sur laquelle il manque une photo, de sirène sur un véhicule, d'itinéraire, enfin d'un passeport.

- Pas la peine, aucun contrôle, nous sommes tout du long en zone Maastricht. Maastricht, malheureux n'y va pas d'Artagnan, l'arrivée dans cette ville de Hollande te sera fatale...

Renonce à accompagner le Président, il est écrit qu'à la Porte de Tongres, un flibustier armé d'un mousquet t'attend.

Consommations terminées ils quittent les lieux, il se congratulent et se quittent. Une enveloppe tombe de la veste de Rochefort, je me précipite pour la ramasser et la lui rendre, il a disparu.

L'enveloppe n'est point fermée, je jette un œil à l'intérieur 3 invitations, pour le Salon du livre...

Daniel Jessula, avril 2023



Vingt quatre heures avec mon héros

Je suis enfin installée pour lire le livre avec un titre trop intrigant : « Vivre avec votre héros pendant une journée ». Oh ! les pages sont blanches. Une seule consigne : ne touchez pas la fin.

Depuis des années de recherches, enfin je l'ai retrouvé, ce monstre qui terrorise les marins. Ses hublots ressemblent à des grands yeux. Je touche la

surface métallique et je m'enfonce dans son antre. Une musique douce et mélancolique semble sortir des entrailles du Nautilus. Un orgue géant d'où les tuyaux semblent cracher un profond désespoir. L'homme s'arrête de jouer, la magie s'envole. C'est le capitaine Nemo, droit, beau, meurtrier, mystérieux et énigmatique. Il me signifie de m'installer à côté de lui. Nous jouons sur l'instrument mythique. Je ne me connaissais pas ce don. Il se lève et se dirige vers le gouvernail. Je comprends avec horreur qu'il va plonger dans les ténèbres des abysses sans fin. Cependant, j'avais oublié un petit détail, je suis claustrophobe. Je me sens finalement apaisée car tout est silencieux et je vois défiler des dauphins, des cachalots et leurs petits, des poissons multicolores, des coraux phosphorescents, des tortues, même un grand requin blanc nageant fièrement. C'est sûrement lui le seigneur de l'océan.

- Tu dois avoir faim.

Une table remplie de merveilleux mets venant de la mer servis dans de somptueux coquillages irisés en guise d'assiettes. J'eus l'immense honneur de voir la mystérieuse salle des machines. Il parle peu, mais il me fait découvrir tous les coins et recoins du Nautilus.

Il allait me montrer une pièce secrète quand, tout à coup, une secousse agite le sous-marin. Oh ! non, j'avais oublié l'attaque du calmar géant ! Le capitaine Nemo va activer son système de défense, l'électricité...

- Non ! Attendez ! Regardez tous ces oursins qui sont sur tout son corps ! Il souffre. Il a besoin de notre aide.

Nous voilà en scaphandre où nous lui retirons tous ces piquants. Ouf ! c'était le dernier. Je suis face à un œil aussi gros que ma tête. Il ouvre ses tentacules et, au milieu, je vois son bec qui s'ouvre et se ferme où un oursin s'est accroché à un centimètre. Je l'arrache vite. Tous ses bras m'enserrent en remerciement et il s'éloigne aussi rapidement qu'il était apparu, crachant une encre noire. Le capitaine Nemo fait une sorte de grimace qui ressemble à un sourire, puis un son sort de sa gorge. Mais, oui, il riait.

Les heures s'écoulent, vite, trop vite. Je prends la barre. Quelle sensation agréable ! Il est comme je l'ai imaginé, mélancolique, énigmatique, génie peut-être un peu fou. Mais je découvre un autre homme gentil, attentionné. Il me montre sa seule petite folie. C'est une surprise, c'est la seule chose qui ne vient pas de la mer. C'est rempli de taille-crayons, de toutes les formes, couleurs, fluos, petits, grands. Je m'approche du dénouement final. Des larmes commencent à couler le long de mes joues. Je voudrais l'en empêcher mais je me souviens de la règle. Je suis triste. Je lui serre la main et je me jette contre lui.

- Merci, capitaine Nemo. Cette journée restera gravée à jamais dans ma mémoire.

Nous appuyons sur le détonateur. Adieu, Nautilus ! A contre-cœur, je le laisse faire. La dynamite est en place. Le Nautilus explose. Avant de fermer les yeux, le capitaine Némo me dit au revoir.

Je suis chez moi. Le titre a changé : « L'île mystérieuse ». Je souris car je sais que je vais le revoir et vivre encore une journée avec mon héros préféré.

Laurence Mingione, avril 2023

J'ai vécu avec un personnage de roman

Un matin d'automne, il frappa à la porte de ma maison ou peut-être à celle de mon âme, je ne le sais toujours pas encore aujourd'hui. J'avais donc ouvert l'huis, réel ou immatériel, et je vis un petit bonhomme incroyable aux cheveux dorés comme les blés d'un mois d'été. Une écharpe de même teinte, qu'un vent léger déployait en étendard, entourait son cou délicat. Un long manteau émeraude doublé de tendre rose enveloppait le petit corps gracile. Il me fixait avec calme et confiance.

- Carnaval est passé depuis longtemps, lui fis-je gentiment remarquer.
- Tu ne me fais pas entrer ?

Sa voix douce atténuait l'imprévu de la demande. Interloquée, je m'écartai pour le laisser passer. Il pénétra dans le salon et s'arrêta devant un tableau que j'avais peint il y a bien longtemps.

- J'en étais sûr. Toi aussi, tu aimes les roses. Tu les as toutes apprivoisées ?

C'est alors que je le reconnus et qu'il s'installa dans ma vie pour la bouleverser une fois de plus, me guidant de ses grands yeux purs dont rien ne saurait ternir l'innocence. C'était le Petit Prince, le Petit Prince de mon enfance. Ma mère avait choisi cette poétique histoire pour me faire oublier la méchante fièvre qui vrillait mes tempes douloureuses et me clouait au lit. Ainsi commença l'émerveillement que je ressentis pour ce personnage improbable, sa vie apparemment si simple, et pourtant si pleine de mystères. Je ne me lassais pas de l'entendre et finis par presque en connaître le texte par cœur.

Je grandis et mon esprit curieux succomba à d'autres coups de cœur. Mon premier héros s'endormit dans les brumes de mes jeunes années. L'envie de relire ce récit me revint à l'adolescence. Mon parrain dont la vaste érudition m'impressionnait m'ayant confié que, pour lui, c'était le plus beau livre de philosophie que l'on puisse écrire. J'en fus étonnée car, dans mon souvenir, il s'agissait principalement d'un récit pour enfants rédigé dans un langage simple et illustré d'images plus esquissées que dessinées. Je retrouvai l'ouvrage m'attendant sagement sur les rayonnages de ma bibliothèque et me plongeai dans sa lecture. A nouveau, ce fut l'éblouissement. Tant de phrases prononcées par le Petit Prince répondaient aux questions que je me posais à cette étape inconfortable de mon existence et tant d'autres m'ouvraient des horizons que je n'avais jamais suspectés.

Déjà Socrate avec son « Connais-toi toi-même » m'avait éveillé à l'importance de la compréhension de qui nous sommes et à celle de ce monde que nous partageons avec tant d'autres êtres, mais toutes ces pépites de règles de vie semées comme les cailloux du Petit Poucet tout au long des conversations entre le naufragé du désert et son visiteur ont été les phares qui ont éclairé mon chemin. Je n'ai pas la place ici pour les citer toutes et, d'ailleurs,

vous les connaissez aussi bien que moi. Si par hasard, vous les avez oubliées, relisez l'œuvre et elles vous éclabousseront de leur lumière. Je vous dirai seulement que je me suis toujours efforcée de voir le mouton dans les caisses, que je me suis beaucoup méfiée des baobabs et des businessmen sérieux qui achètent des étoiles uniquement pour s'enrichir et que, lorsque j'ai du temps à perdre, je le prends pour marcher tout doucement vers une fontaine.

Je construisis ma vie d'adulte. La présence de cet ami de ma jeunesse se fit de plus en plus discrète et son souvenir s'estompa dans ma mémoire jusqu'à ce beau jour où il revint se poser devant mon bouquet de fleurs. Je retrouvai ce guide si précieux, invisible aux yeux de ceux qui ne savent pas chercher avec le cœur. Il avait choisi de continuer à cheminer à mes côtés pour mon plus grand bonheur. Il faisait seulement de fréquents allers-retours entre ma planète et la sienne. Il devait s'occuper de ses volcans, montrer à sa rose qu'il ne l'oubliait pas et vérifier que son mouton se couchait toujours dans sa boîte. Je lui avais proposé de faire une courroie de cuir pour la muselière, mais devant l'étonnement qui avait envahi son regard, je sentis la stupidité de cette offre. Encore une fois, il a dû se dire que l'enfant qu'il était devait être très indulgent avec la grande personne que j'étais maintenant.

Mon grand regret est de n'avoir pu informer l'aviateur que son Petit Prince était revenu, Antoine de Saint-Exupéry ayant disparu dans l'infini du ciel quelque temps avant ma naissance.

Renée Mingione, avril 2023



Ateliers

Jeter l'Encre avec le PEN Club



« Jeter l'Encre » est un atelier créé il y a une trentaine d'années à Paris et effectif depuis neuf ans à Monaco.

Depuis trois ans « Jeter l'Encre avec le PEN Club » propose une fois par mois de se réunir à la Casa d'i Soci de 14 h à 19H (18h depuis le Covid).

Quels sont son but et sa finalité

Réunir un groupe de personnes passionnées par les mots et les idées afin de, sans crainte de jugement négatif, laisser à l'extérieur, une fois la porte de l'Atelier franchie, les problèmes du quotidien afin de se consacrer à ce temps béni de l'écriture sur la feuille blanche ou le clavier.

Le Maître-mot pour « Les oiseaux de passage », ainsi se nomment les participantes et participants à l'atelier, c'est laisser « Craquer les coutures », à savoir ne pas se censurer. Ni en ce qui concerne les idées, ni en ce qui concerne la façon de les exprimer et ce afin de pouvoir travailler à développer leur potentiel de créativité souvent bien enfoui au tréfonds d'eux -mêmes. Puis, dans un deuxième temps, apprendre à les structurer.

Par quels moyens

Diverses motivations leur sont proposées à partir d'un mot ou d'une association de mots d'auteur, d'une phrase, d'un paragraphe etc.... Toutes sollicitations auxquelles ils doivent répondre instantanément en un **temps court** (entre dix et quinze minutes environ pour chaque proposition).

Ces temps d'écriture sont suivis d'un temps de lecture pour chacune et chacun des participants, afin de connaître avis et suggestions du groupe. Puis réflexions sur le texte afin d'inciter cerveau droit et cerveau gauche donc intuition et raison à trouver un certain équilibre favorable à la structuration du texte.

Tous modes d'écriture sont abordés et traités : récit, nouvelle, poésie, théâtre, essai, etc...

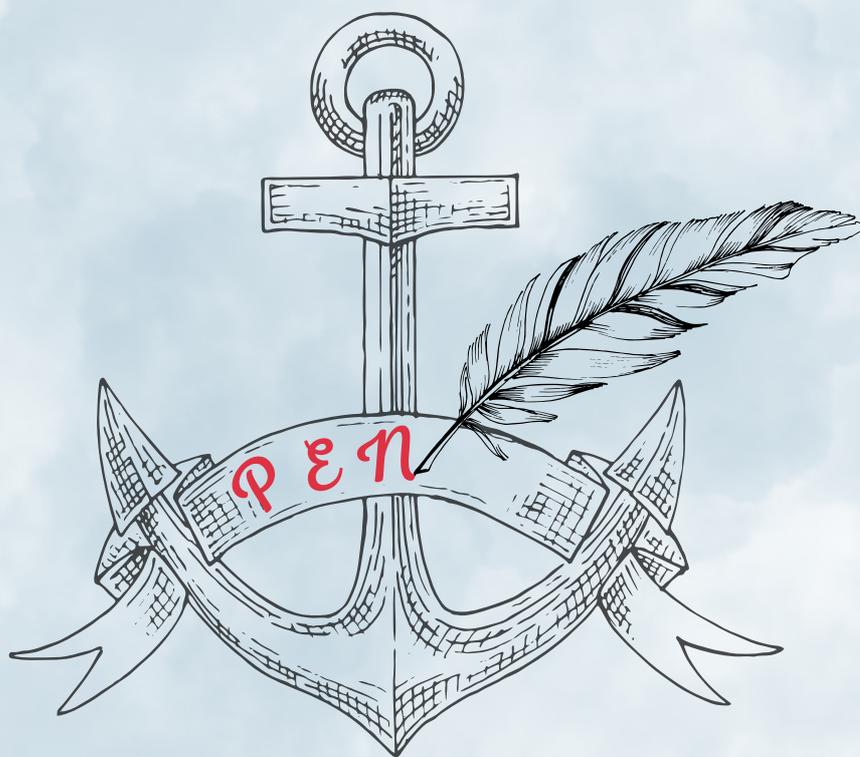
Recommandations

Retravailler les textes chez soi et surtout consacrer au moins quinze minutes par jour à l'écriture pour entretenir la veine littéraire.

Toujours avoir avec soi un petit carnet afin de pouvoir noter l'idée qui vient et ne repasse jamais deux fois par la case départ si on ne la couche pas immédiatement sur le papier.

L'écriture est à la fois traversée du désert et oasis mais c'est surtout, comme le dit Flaubert « Une façon de vivre ».

Nycole Pouchoulin





Rêves de servantes à Delft

Par une matinée prometteuse de juin 1671, je franchis le pont Saint Corneli alors que le soleil irise les eaux calmes et scintillantes du Vieux Canal, pour rejoindre la maison Vermeer où je dois livrer un panier de choux, betteraves et salades, pour le diner qu'organise le Maître en vue de la présentation de son dernier tableau à son commanditaire.

Mon amie Magda, servante de cette maison, est venue passer commande hier au Marché de la Grand Place, où je travaille avec mes parents tenant un étal de primeurs. Mon pas est allant et joyeux car Magda illumine mes journées et la revoir me transporte; elle a toujours une histoire à raconter ! Avenante et d'allure vive, elle a un visage régulier, rond comme le sont ses yeux veloutés dont la constante mobilité reflète son caractère curieux. Ses cheveux auburn ramassés en un chignon bas sont recouverts de la coiffe traditionnelle lorsqu'elle sort de la maison. La singularité de Magda provient d'une personnalité contrastée; son allure est décidée, peu commune pour une jeune fille de sa condition et de son âge, et son parler direct et souvent ironique; mais son comportement est toujours respectueux, et elle peut faire preuve d'une grande patience. Ses maîtres disent d'elle qu'elle sait rester à sa place, ce qui pour eux est une grande qualité ! Mais lorsqu'elle vient au marché, Magda sait sortir de sa réserve et ses histoires réjouissent commerçants et badauds. Hier matin, elle a expliqué avec force détails et mimiques les séances de pose qu'elle effectue pour son Maître, les doutes du peintre, les colères de son épouse qui n'a pas de patience, les remontrances mesquines de Maria Thins, mère de Madame et propriétaire des lieux, et les cris incessants des sept enfants du couple vivant encore avec eux. Ces séances de pose sont des moments de repos salvateur pour Magda qui doit s'acquitter de si nombreuses tâches dans une maison qui a connu de meilleurs jours.

Magda elle-même m'ouvre la porte et je dépose mon panier sur la table de la cuisine. Les Maîtres étant absents à cette heure de la journée, elle s'empare de ma main et me mène devant le tableau, déjà présenté sur son chevalet, au centre de la salle où se tiendra le banquet.

Et là, je suis pétrifiée; je ne vois que Magda, au centre de la toile; la lumière baigne son profil droit, qu'elle a tourné vers le vitrail de la fenêtre donnant sur la rue. Je reconnais sa veste de servante agrémentée d'une chemise à encolure ronde immaculée, sa jupe retombant en lourds godets marrons à partir de sa taille, qu'elle a cintrée d'un tablier épais lapis lazuli, et dont la longueur touche le sol à damiers noirs et blancs, cerné par des plinthes de carreaux de faïence bleus et blancs, tels que mon frère en peints. Son regard se porte au-delà de la fenêtre opaque et semble laisser vagabonder ses pensées sur son monde intérieur, nourri des clameurs matinales, ses lèvres esquissent un sourire confiant, laissant apercevoir l'émail de ses dents, dont l'éclat est plus brillant que les perles que sa maîtresse porte aux oreilles. Les avant-bras négligemment

croisés sur son ventre, elle se tient à deux pas derrière le bureau où Madame rédige un courrier, dans une attente patiente et à distance respectueuse, bien inutile d'ailleurs, car elle comme moi ne savons pas lire.

Qui sait ? Peut-être fera-t-elle un détour par le marché pour me saluer, après avoir déposé cette missive à son destinataire ?

Mon œil parcourt le reste de la toile et... le tableau devient la réalité, dans son décor d'origine; je vois la lumière danser sur les objets, la plume que tient la main de Maître Vermeer parcourir la feuille, le visage de Magda qui s'anime et se tourne vers moi...

« Hilke ! Hilke ! Où es-tu partie ? Les mouches vont s'engouffrer dans ta bouche ! ». Nous éclatons de rire toutes deux ! Notre joie est immense, nous venons de partager une émotion indicible. Mon émoi est tel que je ne saurais dire si c'est la beauté de l'œuvre qui me bouleverse autant, ou la place centrale qu'y tient mon amie, majestueuse dans la lumière, présence immobile, un peu en retrait, fiable et indispensable.

Je repars alertement vers la Grand place, confiante. Demain, en choisissant d'autres denrées, Magda me racontera et je boirai ses paroles.

Inspiration du tableau de Johannes Vermeer : "Femme écrivant une lettre et sa servante"

Sophie Berlin, avril 2023





J'écris. Non ! C'est la plume qui écrit.
La pointe vient titiller la feuille comme une main vient caresser un sein.
Frisson de la page qui s'abandonne à l'encre,
Circonvolution de lettres sur la partition des mots.
Pointes sans tutu, sans chichi, et j'embarque sur la scène de la vie.
Un ballet sans chausson,
Une valse sans chanson,
Tout devient tourbillon.
Les images du temps émergent lentement.
Les souvenirs enfouis lèvent le voile avec l'élégance de la discrétion.
Lentement, suavement, la phrase se compose,
Le cerveau se repose.
Béatitude de l'abandon, du laisser-faire, du laisser-dire,
Du ne pas relire, du lâche tout et respire...
Les sens en éveil, font merveille.
Les paysages flottent
L'encre bleue s'abreuve à la fois du ciel et de la mer.
Pluie de mots,
Tonnerre d'idées,
Palpitations,
Émotions.
La vieille porte grinçante de la mémoire a lâché prise.
Les papillons dormants ont retrouvé leur Prince Charmant.
Ils volètent sans bruit comme des lucioles en habits de lumière.
Émotion et chagrin,
Yin et yang
La feuille a retrouvé ses racines profondes dans l'Arbre de Vie.
Le matin et le jour ont fini de rougir, le Grand Maître Soleil décide avec
autorité que la nuit est finie, que les rêves sont clos.
Il faut aller bosser.

Alice Jordi, décembre 2023



Exercice d'après « L'écrit des mots » : sur le modèle de ce texte commençant par « Il y a des mots ... Ceux que l'on trop attendus, ceux qui ne sont jamais venus, ceux qui nous ont souvent déçus ... », et qui se poursuit initiant chaque phrase par « Il y a des mots ... »

Il y a des mots ...

Il y a des mots ... Rouges comme le sang, comme la colère...

Il y a des mots ... Jaunes comme le soleil, comme l'enfant aux cheveux de blé...

Il y a des mots ... Bleus comme l'océan où nagent les dauphins, comme le ciel où les «étoiles deviennent transparentes ...

Il y a des mots ... Roses comme les câlins d'une maman, comme un petit bébé trop mignon ...

Il y a des mots ... Verts comme la pelouse qui chatouille la plante des pieds, comme la mante religieuse élégante et effrayante tout à la fois ...

Il y a des mots ... Ceux aux couleurs de l'arc-en-ciel , ceux qui connaissent le secret pour partir au pays magique...

Laurence Mingione, janvier 2023



« Mademoiselle Savonnette et son jeune frère N'a-qu'un œil se rendaient au Bar du Commerce où le Milord les attendait. »

Poursuivez ce récit.

Mademoiselle Savonnette et son jeune frère N'a-qu'un œil se rendaient au Bar du Commerce où le Milord les attendait. Ils y allaient en traînant la patte et en s'arrêtant tous deux à chaque coin de rue et à chaque lampadaire dont la décoration semblait intéresser particulièrement le frangin. La sœur préférée saluer les autres copains qui croisaient leur route. Ils poursuivaient péniblement leur cheminement, slalomant entre les piétons pressés qui les toisaient avec mépris devant leurs tenues négligées et leurs airs faméliques. Ils évitaient de marcher sur la rue, effrayés par ces monstres d'acier qui fonçaient sur eux en hurlant.

Ce Bar du Commerce leur semblait bien loin et ils étaient si fatigués, n'ayant rien mangé depuis trois jours. Des fontaines les avaient généreusement désaltérés en leur offrant leurs eaux, mais ils auraient apprécié un bon steak bien saignant.

Ils avançaient toujours, la démarche de plus en plus lourde, motivés par la promesse du Milord qui, lors de leur dernière rencontre, leur avait décrit cet endroit comme un lieu de délices et d'abondance.

Enfin, un appel, celui du Milord. Sa haute taille et son air distingué les impressionnaient. Ils échangèrent les salutations d'usage et se dirigèrent ensemble vers l'enseigne fatiguée à la peinture écaillée qui s'appuyait tristement contre un mur.

- Nous y voilà, aboya le Milord en montrant le restaurant promis d'où s'échappaient d'alléchantes effluves, promesses de savoureux festins.

S'offrait à leurs yeux incrédules cet Eldorado incroyable qui arborait fièrement au-dessus de son entrée un panneau aux lettres bien marquées où les trois amis auraient pu lire, s'ils avaient su le faire, ... « Décharge Municipale ».

Aviez-vous deviné que Mademoiselle Savonnette, son jeune frère N'a-qu'un œil et le Milord étaient trois malheureux chiens errants ?

Renée Mingione, juin 2023



Sauver la mer Une approche singulière

Le kayak glissait lentement sur l'eau, sans bruit. En bois des forêts du Canada, il avait été façonné avec amour par l'homme, puissant, qui le dirigeait. Les pagaies frôlaient les vagues, conduites avec souplesse dans le calme de la fin de journée.

C'était l'automne, et les estivants enfin partis vers d'autres cieux, laissaient l'espace libre au autochtones qui pouvaient se réapproprier leurs criques, leurs rochers, leurs sentiers pédestres.

La mer le ressentait aussi. Elle semblait apaisée, loin du foin des bateaux à moteur, et de tous les baigneurs qui dérangeaient son intimité.

Laissant son embarcation sur la grève, l'homme se coula doucement dans l'eau. Elle était encore très chaude, pour la saison, changement climatique oblige. A grandes brasses il s'éloigna du rivage pour rejoindre le large. Depuis des années de fréquentation il se sentait en osmose avec elle, et s'amusait régulièrement avec les poissons, qui l'avaient adopté.

Des heures à ressentir un bien-être fou; l'esprit en paix et le simple plaisir de communier avec les éléments.

Cette méditerranée, car c'est bien d'elle dont il s'agit, l'homme la connaissait par cœur. Ses humeurs, sa détresse profonde des changements opérés au fil des années, et cette peur d'être étouffée par tout ce que le modernisme lui faisait supporter : des tonnes de plastique de toutes variétés, le passage des tankers venus décharger leur cargaison à Port Saint-Louis du Rhône; la surpêche avec les filets dérivants.

Au fil des années, le nombre des vertébrés aquatiques avait beaucoup diminué, décimés par ces éléments indigestes. Les poulpes, les oursins, les mérus souffraient. Plus inquiétant, une prolifération d'autres espèces venues de mers plus chaudes : méduses entraînées par les courants et la pollution; barracudas, etc. étaient les nouveaux occupants.

Comment lutter : la création du Parc National des Calanques avait été le premier acte significatif de résistance; la prise de conscience également de tous les amoureux du littoral qui, par de simples gestes écologiques, ramassaient les détritux.

Des actes symboliques peut-être, mais nouveaux.

La mer, si bien chantée par Charles Trénet, a toujours des reflets d'argent, mais de mauvais rêves intérieurs.

Le temps s'était écoulé. L'homme revint sur la plage et repris son kayak. Le soleil descendait à l'horizon et il devait profiter de ses dernières heures pour rallier le petit port de la calanque de Sormiou.

La mer gonflait. Des vaguelettes de plus en plus nombreuses se cassaient contre le bord de son embarcation.

Brusquement, dans le calme du soir, il entendit comme un chant. Non, il ne rêvait pas ; il y avait proche de lui un cétacé : un dauphin s'approchait. Très vite il atteint le kayak, se colla à lui et fit des pirouettes.

Quel bonheur !

Il le suivit pendant un long moment puis disparut sans crier gare.

L'homme respira profondément. Regarda l'horizon, la mer, et poussa un cri d'espoir :

Non ! tout n'était pas perdu. Si l'Humanité se mobilise, la Méditerranée pourra être sauvée.

Nicole Pinon, septembre 2023

P.E.N. CLUB DE MONACO

BUREAU

Président : Jean-Yves Giraudon
Vice-présidents : Emmanuel Pierrat, Daniel Jessula
Secrétaire générale : Mireille Grazi
Secrétaire générale adjoint : Raphaëlle Doublier
Trésorière : Milla Di Gregorio
Chargée de communication : Chantal Ravera
Chargée des réseaux sociaux : Charlotte Longépé-Service
Mise en page de la revue : Milla Di Gregorio
Membre d'honneur : Robert Roc de Bande
Trophées remise des prix : Belinda Bussotti
Illustrations : Canva

MEMBRES

Martine Ballarin, Mercedes Baugnies, Régis Bergonzi, Sophie Berlin, Daniel Boeri, Guy Boscagli, Alain Bovini, Josselyne Bovini, Belinda Bussotti, Constance Comman, Carole Costa-Gianoglio, Margareta Crovetto, Julien Di Gregorio, Estelle Favier, Robert Fillon, Thomas Fouilleron, Gabriel Gabrieli, Ghislaine Giletta, Philippe Indorato, Alain Jaspard, Alice Jordi, Stéphane Lamotte, Danièle Lorenzi-Scotto, Mounia Louali, Liana Marabini, Mauro Marabini, Laurence Mingione, Renée Mingione, Sabrina Paillé, Sébastien Paré, Alain Pastor, Nicole Pinon, Christophe Pisciotta, Nycole Pouchoulin, Chantal Ravera, Corinne Roehrig-Saoudi, Elena Rossoni-Notter, Suzanne Simone, Laurent Stefanini, Angela Valenti-Durazzo, Mady Valentin

Le Centre de Monaco du P.E.N. CLUB international et son bureau se sont interdit toute censure sur le fond et même l'orthographe des textes de cette revue. C'est donc sous exclusive responsabilité de chaque auteur qu'ils y paraissent. Il en est de même pour les reproductions de photographies, dessins, etc., fournis par un auteur pour illustrer son texte.

www.penclub-monaco.org



P.E.N. Club de Monaco
C/o Musée d'Anthropologie Préhistorique
56 bis boulevard du Jardin Exotique
MC 98000 MONACO

www.penclub-monaco.org